

Résumé

Le suicide des jeunes et l'augmentation de ce phénomène préoccupe la communauté d'Humahuaca, ville andine située dans la province de Jujuy en Argentine. Divers acteurs sociaux, professionnels et parents, se mobilisent pour repenser les relations que leur communauté entretient avec la jeunesse et entrevoir des solutions.

Ce travail tente de décrire un phénomène complexe qui laisse tout-un-chacun dans la douleur, l'incompréhension et l'impuissance. Le suicide des jeunes peut-il être lié à la condition indigène de la communauté ? À son histoire ? À sa marginalisation ? À son incorporation à un monde global ? Une mise-en-lien entre le contexte social, familial, institutionnel et culturel et le suicide des jeunes est présentée. Dans ce contexte, deux problématiques émergentes sont succinctement traitées : la consommation abusive d'alcool et les grossesses précoces.

Ce travail décrit également les interventions préventives et postventives mises en place pour améliorer le bien-être de la jeunesse au quotidien et dans les périodes de deuil d'un suicidé. L'analyse se base principalement sur le discours de quelques membres de la communauté : professionnels, témoins et jeunes.

Pour terminer, les limites de la recherche sont exposées. Une réflexion sur le rôle de l'animation socioculturelle dans la problématique du suicide des jeunes ainsi que des pistes d'intervention sont proposées.

Mots-clés :

Suicide -- Prévention -- Postvention -- Communauté -- Indigène -- Humahuaca -- Argentine

« Quand nous prendrons conscience de notre rôle, même le plus effacé, alors seulement nous serons heureux. Alors seulement nous vivrons en paix, car ce qui donne un sens à la vie donne un sens à la mort »

Saint-Exupéry¹

Remerciements :

Je remercie du fond du cœur

- Toutes les personnes qui ont accepté de répondre à mes questions et de partager leurs expériences.
- Gabriel Bender, mon directeur de mémoire.
- Nicolas Gerber, Heinz Dill et Martin Reeve qui ont apporté des critiques à mon travail.
- Carlos Aguaisol et Josiane Vodoz qui m'ont soutenue tout au long de mes aventures de chercheuse en herbe.

Formalités :

- Toutes les citations espagnoles d'ouvrages et d'entretiens sont traduites par l'auteure de ce travail.
- Les opinions émises dans ce travail n'engagent que son auteure.

¹ SAINT-EXUPERY Antoine, *Terre des Hommes*, Paris : Gallimard, 2002

TABLE DES MATIERES

PARTIE I : INTRODUCTION	7
1. Préambule	8
2. Une peinture qui pose des questions	8
3. Contexte de la recherche	10
3.1 Géographie	10
3.2 Culture	10
3.3 Economie	12
3.4 Education	12
3.5 Institutions sociales	12
3.6 Histoire	13
PARTIE II : CADRE THEORIQUE	17
1. Jeunesse indigène	18
1.1 Droits des peuples indigènes	19
1.2 Problématiques rencontrées chez les jeunes indigènes	20
2. Communauté et société	21
3. Suicide	24
3.1 Termes dans la problématique suicidaire	24
3.2 Approche morale au fil de l'histoire	25
<i>L'Antiquité</i>	25
<i>Le Moyen-Âge</i>	26
<i>La Renaissance</i>	26

3.3	Approche psychiatrique ou médicale	27
3.4	Approche sociologique	28
	<i>Le suicide égoïste</i>	28
	<i>Le suicide altruiste</i>	29
	<i>Le suicide anémique</i>	29
	<i>Le suicide fataliste</i>	30
	<i>Durkheim et la jeunesse</i>	30
3.5	Approche globale	30
	<i>Facteurs de risques</i>	31
	<i>Facteurs de protection</i>	31
3.6	Comparaison des approches	31
4.	Prévention et postvention du suicide	32
4.1	Prévention primaire ou universelle	32
4.2	Prévention secondaire ou sélective	33
4.3	Prévention tertiaire	34
4.4	Postvention	34
4.5	Promotion de la santé	35
	PARTIE III : METHODOLOGIE	37
1.	Objectifs	38
2.	Hypothèses	38
3.	Echantillon	39
3.1	Les professionnels	40
	<i>Le Centre de Prévention de la Violence Familiale</i>	40
	<i>L'association « La femme et l'enfant indigène »</i>	40

<i>Le Centre d'Attention Intégrale à l'Enfance, l'Adolescence et la Famille</i>	40
<i>La police</i>	41
<i>L'école</i>	41
<i>L'Eglise</i>	41
3.2 Les témoins	41
3.3 Les jeunes	42
3.4 Difficultés d'approches	43
4. Les entretiens	43
PARTIE IV : ANALYSE DES DONNEES	45
1. Chiffres	46
2. Dynamique sociale	49
2.1 Perspectives d'avenir	49
2.2 Des politiques qui emprisonnent	50
2.3 Co-construction de la démocratie	51
3. Dynamique familiale	52
3.1 Familles en crise	52
<i>Evolution des modèles familiaux</i>	52
<i>Familles éclatées</i>	55
3.2 Idéal de vie	56
4. Dynamique institutionnelle	58
4.1 Ecole	58
4.2 Espaces récréatifs	60
4.3 La communauté	62
5. Dynamique culturelle	64

5.1	Le poids de l'Histoire	64
5.2	Un nouveau Pachakuti	66
5.3	L'avenir a un long passé	69
6.	Problèmes émergents	71
6.1	Consommation abusive d'alcool	71
	<i>L'avenir dans une bouteille</i>	71
	<i>L'alcool à la maison</i>	72
	<i>Contrôle et prise de conscience</i>	72
	<i>Un peuple noyé</i>	73
6.2	Grossesses précoces	74
7.	Interventions préventives	75
8.	Interventions postventives	78
8.1	Procédure suite à un suicide	78
8.2	Interventions communautaires	79
8.3	Ecole et famille	80
	<i>Exprimer les émotions</i>	80
	<i>Donner de la valeur à la vie</i>	81
	<i>Faires ses adieux</i>	82
	<i>Repenser l'école et la famille</i>	84
	PARTIE V : RETOUR AUX HYPOTHESES	86
1.	Un phénomène complexe	87
2.	Un égoïsme mondial	87
3.	Un silence indigène	88
3.1	Perte d'identité	89

3.2	Marginalisation	91
3.3	Anomie	91
4.	L'affaire de tous	93
4.1	Protéger	93
	PARTIE VI : CONCLUSION	95
1.	Résultats principaux	96
1.1	Une maladie des liens	96
1.2	Une perte de sens	96
1.3	La souffrance d'un peuple	96
1.4	Un mystère	97
2.	Limites de la recherche	97
2.1	Echantillon	97
	<i>Survivants et suicidants</i>	97
	<i>Jeunes</i>	98
	<i>Pas de limites</i>	99
2.2	Matériel	99
3.	Animation socioculturelle	99
4.	Réflexion personnelle	101
	BIBLIOGRAPHIE	103
	ANNEXES	105
	Annexe 1 : Une apprentie chercheuse en déroute	106
	Annexe 2 : Guide d'entretien pour les professionnels	115

PARTIE I

INTRODUCTION

1. Préambule

De février à juillet 2007, j'ai fait mon dernier stage dans une prison pour femmes, à Santa Fe en Argentine. Tout au long de mon séjour, j'ai entendu un célèbre dicton : *Les Mexicains descendent des Mayas, les Péruviens descendent des Incas et les Argentins descendent des bateaux*. Durant six mois, j'ai évolué personnellement et professionnellement dans une Argentine blanche, catholique et institutionnellement inspirée des modèles européens ; l'Argentine des descendants d'Européens, des fils, petits-fils et arrière-petits-fils de migrants italiens, espagnols, suisses, turques venus chercher sur les vastes terres du Nouveau-Monde un avenir prometteur. Après mon stage, j'ai voyagé quelques mois dans le Nord du pays, principalement dans la province de Jujuy. Je suis restée trois mois dans la ville d'Humahuaca. J'y ai découvert une population oubliée des livres d'Histoire ; celle des descendants d'Indiens, celle des peuples originaires, dans ce cas celle du peuple Kolla. Je suis passée du *Gringo Santafecino* vivant dans le brouhaha d'une grande ville à l'*Indio Jujeño* vivant dans le calme des Andes.

Désireuse de connaître une nouvelle réalité, j'ai décidé de faire mon travail de diplôme à Humahuaca et de traiter du suicide des jeunes. En effet, au fil des rencontres, cette thématique ressortait régulièrement. Les mots « suicide », « alcoolisme », « violence familiale », « perspectives d'avenir » s'entremêlaient. Ce phénomène questionnait et bouleversait les habitants. N'ayant jamais abordé le sujet du suicide dans ma formation, il m'a paru intéressant d'approfondir mes connaissances et d'avoir une idée du rôle de l'animation socioculturelle en termes de prévention et de postvention du suicide des jeunes.

2. Une peinture qui pose des questions

Le *ferrocarril*² passait jusqu'en 1991 dans la ville d'Humahuaca, la reliant avec les centres économiques du pays, fournissant main d'œuvre et favorisant l'économie régionale. Aujourd'hui la petite gare est en ruine, les rails sont recouverts de terre, quasi inexistantes. Au bord de ce qui reste des voies ferrées, une citerne, restée à l'abandon. Sur cette citerne, une peinture : un cupidon pointant sa flèche enduite d'un elixir d'amour sur deux noms, Iván et Carina. Il y a quelques années, ce jeune couple l'a peinte avant de se pendre dans un village alentour. Le souvenir tragique de cet événement reste non seulement gravé sur le gris terne de cette citerne mais aussi dans la mémoire de la communauté. Ultime acte de communication avant le cri final, cette peinture porte en elle, de par son emplacement et son contenu, le symbole d'une souffrance personnelle et sociale.

² Chemin de fer



L'histoire d'Iván et Carina m'a fait penser à la légende qui entoure le nom d'Humahuaca. Cette légende raconte que dans des temps très reculés, vivaient dans les contrées d'Humahuaca le chef d'une tribu, Ninañahui (Œil de Feu) en compagnie de sa fille Soncocolila (Cœur de Colombe), une jeune femme d'une beauté ensorcelante. Un jour, faisant paître ses lamas, Soncocolila rencontra Rumi (Rocher), fils de Catari (Serpent), chef d'une tribu

ennemie. Les deux jeunes avaient passé leur enfance ensemble, quand leurs parents étaient encore alliés. Rumi venait en éclaireur car son père voulait envahir le territoire de Ninañahui. Les deux jeunes, se souvenant de leur tendre passé commun, tombèrent amoureux. Ils laissèrent de côté la haine de leurs parents et commencèrent à se voir tous les jours en cachette. Ninañahui les découvrit et ordonna à ses guerriers d'agir. Rumi fut blessé par une flèche. Ninañahui tenta de le faire parler afin d'obtenir des informations sur le camp ennemi. Rumi ne céda pas. Le chef, fou de colère, décida alors de le tuer, malgré les vaines supplications de sa fille. Il ordonna la décapitation de Rumi et que sa tête soit pendue en haut d'un cactus. Quand les ordres furent accomplis, tout le monde put voir de grosses larmes couler sur le visage ensanglanté du malheureux. Les guerriers, terrifiés, s'écrièrent alors : « *Omaguaca ! Omaguaca !* » ; Cela signifie : « *La tête qui pleure ! La tête qui pleure !* ». La légende raconte que dès lors, le lieu où Rumi est mort fut nommé Humahuaca. Soncocolila mourut de tristesse peu après, à l'endroit même où son aimé fut exécuté.

L'histoire d'Iván et Carina, comme cette légende, fait référence à l'amour impossible d'un jeune couple dont les familles sont en conflit, à la souffrance, aux larmes et à la mort. Cette peinture m'a conduite à me poser plusieurs questions : Toutes les sociétés connaissent le phénomène du suicide des jeunes, mais qu'a-t-elle de particulier celle d'Humahuaca ? Le suicide d'Ivan et Carina et des autres jeunes qui les ont précédés ou suivis sont-ils le reflet d'un mode de relations, d'une histoire partagée par les Kollas, de problématiques spécifiques à cette communauté ? Comment les habitants d'Humahuaca perçoivent-ils et interprètent-ils le suicide des jeunes ? Quelles sont les interventions mises en place par la communauté pour le prévenir et pour en faire le deuil ? Quelles pistes d'intervention pourrais-je proposer ?

Toutes ces interrogations m'ont menée à la question de départ de ma recherche :

« Comment soutenir la communauté d'Humahuaca dans la prévention et la postvention du suicide des jeunes ? »

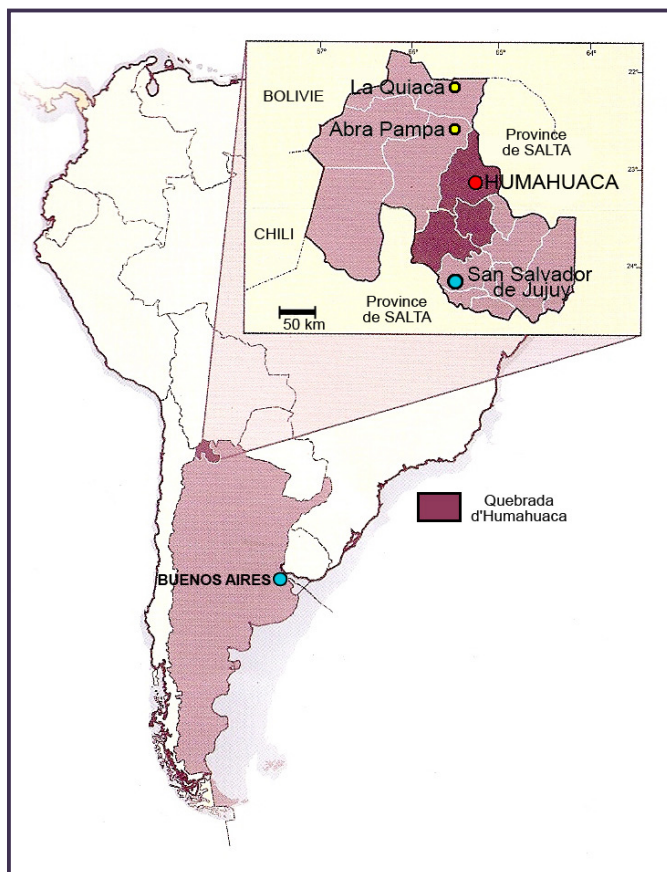
3. Contexte de la recherche

Avant de développer des concepts théoriques en lien avec ma question de recherche, je vais faire un résumé géographique, culturel, économique, social et historique de la ville d'Humahuaca.

3.1 Géographie

La ville d'Humahuaca se situe dans la province de Jujuy, à 136 kilomètres de la capitale de la province (San Salvador de Jujuy), à l'extrême Nord Ouest de l'Argentine. La province de Jujuy fait office de frontière avec le Chili à l'Ouest, et la Bolivie au Nord. La ville d'Humahuaca est perchée à 2939 mètres d'altitude, dans la cordillère orientale des Andes. Elle est le chef-lieu du département du même nom. Elle a donné son nom à la Quebrada d'Humahuaca, vallée d'environ 150 kilomètres, entre la chaîne montagneuse du Zenta à l'Est et de l'Aguilar à l'Ouest. Cette vallée regroupe trois départements : Humahuaca, Tilcara et Tumbaya.

A 159 kilomètres de La Quiaca, ville frontière entre l'Argentine et la Bolivie et à 1765 kilomètres de Buenos Aires, la ville d'Humahuaca est nettement en marge des centres politiques et économiques du pays. La ville d'Humahuaca compte environ 11'000 habitants ; le département environ 17'000 habitants, soit le 2,6% de la population de la province³.



3.2 Culture

Les habitants d'Humahuaca appartiennent en majorité à l'ethnie Kolla et ses métissages. Descendants d'une tribu d'Indiens, les Omaguacas, ils ont hérité d'une culture millénaire. La conception andine du monde, ou cosmovision, peut se définir ainsi : *« Le terme de communauté détient sur ces terres une dimension croissante, jusqu'à inclure le Cosmique. De cette manière, la relation de la communauté avec son entourage s'est transformée en un*

³ Ces chiffres figurent dans le rapport 2007 du Centre d'Attention Intégrale à l'Enfance, l'Adolescence et la Famille (Humahuaca)

Paysage Totalisateur, où l'homme avec sa communauté passait à être rien de plus et rien de moins qu'un composant, un ingrédient (...) Dans la communauté cosmique, les relations de l'Ayni Ruway (aide mutuelle) s'accomplissent. Le soleil et les étoiles, l'eau et le feu, les oiseaux et les félins, les plantes et les rochers, l'homme et les poissons, vivent ensemble. Honneur et respect, aussi agression (...) Sur les bases culturelles des peuples de ce continent, l'ordre interne surgit de l'expérience communautaire, dans laquelle les composants de celle-ci distribuent les rôles et les fonctions pour éviter le déséquilibre. Simultanément l'entourage naturel s'incorpore. L'appui mutuel surgit comme une valeur et un besoin originel »⁴.



Rituel de la Pachamama, août 2008

Quelques villages du département continuent d'utiliser la *minca*, système communautaire de travail et d'organisation sociale. Peu de personnes parlent le quechua, langue originaire des Omaguacas. Son apprentissage ne fait pas partie du programme scolaire obligatoire. La ville d'Humahuaca n'a pas la personnalité juridique de communauté indigène.

Beaucoup de rituels ancestraux mélangés avec des éléments de la chrétienté se célèbrent. Les arts ont une place importante dans la ville qui vibre au son des flûtes de pan, des charangos, des chants et poèmes traditionnels. La poterie et les tissages vendus dans les échoppes donnent une teinte colorée aux petites ruelles coloniales ornées de maisons rustiques, en briques de terre et aux toits de cactus. La beauté du paysage, la culture

propre à la région de la Quebrada d'Humahuaca ainsi que les sites archéologiques pré-incas lui ont valu le titre de Patrimoine Naturel et Culturel de l'Humanité, déclaré par l'UNESCO en juillet 2003. Cette région est considérée comme un bien universel à protéger et à conserver.

Le tableau que je viens de dépeindre est la facette traditionnelle d'Humahuaca. Il manque un coup de pinceau moderne qui marque un étonnant contraste dans cette atmosphère folklorique. Touristes, artisans rastaquouères de passage, jeunes argentins des grandes villes en quête de sérénité ajoutent une touche éclectique au paysage. Produits à la mode, chaussures Nike, casquettes à l'envers et pantalons larges habillent les jeunes Humahuaqueños. Toute la

⁴ MAIDANA Osvaldo, *Desde el silencio de mi pueblo*, Salta : Milenio impresores, 2001.

journée, dans une des rues principales, une version d'*Hotel California* des *Eagles* est jouée avec des instruments andins et une énergie mystique. Nous sommes dans un univers qui oscille entre le pittoresque d'une culture millénaire et l'étrange uniformité de notre monde globalisé.

3.3 Economie

Humahuaca a souffert de la fermeture du *ferrocarril* en 1991. L'économie était étroitement liée à ce moyen de transport. La mécanisation des mines de la région a provoqué un important exode rural. Aujourd'hui encore, nombreuses sont les personnes de la campagne qui migrent à Humahuaca pour diverses raisons : manque d'emploi, possibilité d'accéder à des logements subventionnés, à des programmes sociaux, possibilités d'études pour les enfants. La ville manque d'infrastructures face à cette croissance démographique. Les quartiers du centre sont dotés des services d'eau, d'électricité, de gaz, du téléphone, de la télévision, des égouts, de gestion des déchets. Par contre, les habitants des nouveaux quartiers périphériques n'ont pas accès à tous ces services. Certains besoins primaires ne sont pas satisfaits.

L'agriculture et l'élevage sont les principales activités économiques dans la Quebrada d'Humahuaca. Elles restent principalement à usage régional. Une production horticole est dédiée au marché provincial. En ville, le secteur tertiaire est important : activités commerciales autour de l'alimentation, l'artisanat, vêtements, bazars, etc ; activités administratives dans les secteurs publics et privés. Depuis les années 1980, le tourisme est une activité économique en croissance qui a permis l'apparition de nouveaux services.

Le taux de chômage est élevé. Dans le département d'Humahuaca, 28,2%⁵ de la population est en dessous du seuil de pauvreté. Ce pourcentage dépasse la moyenne nationale.

3.4 Education

Il existe plusieurs écoles primaires et secondaires à Humahuaca. Il n'y a pas de cas d'enfants non scolarisés pour le niveau primaire (obligatoire, jusqu'à 12 ans). Par contre, environ 15% des jeunes abandonnent leurs études secondaires (optionnelles, jusqu'à 18 ans)⁶. Concernant les études supérieures, les débouchés sont principalement dans le domaine du professorat (école enfantine, école primaire, anglais pour le niveau secondaire, arts visuels, professeur de campagne). Pour avoir accès à d'autres études supérieures ou à l'université, les jeunes doivent migrer dans les grandes villes. Les principales destinations sont San Salvador de Jujuy, Tucuman ou Córdoba. Les problèmes économiques des familles rendent difficile l'accès aux études supérieures.

3.5 Les institutions sociales

Plusieurs institutions œuvrent dans le domaine de la jeunesse à Humahuaca. Ces institutions dépendent de l'Eglise, de l'Etat ou sont des ONG. Elles travaillent dans la prévention de la

⁵ Chiffres transmis lors du Forum 2008 de Travail Social de la Région du Sud des Andes

⁶ Rapport 2007 du Centre d'Attention Intégrale à l'Enfance, l'Adolescence et la Famille (Humahuaca)

violence familiale, dans la gestion des situations de crises, dans la mise-en-place de politiques publiques, dans le domaine de la récréation et du temps libre, dans la promotion culturelle, dans le domaine de la dénutrition ou dans celui de la promotion de la spiritualité, autre manière de parler d'évangélisation.

3.6 Histoire

Les conquistadors espagnols arrivèrent dans la Quebrada d'Humahuaca en 1536, quatre ans après avoir renversé l'Empire Inca, le Tawantisuyu (Etat de Cuzco). La conquête fut difficile ; les habitants résistèrent pendant 60 ans. Ils reçurent l'appellation d'« Indiens de guerre ». En 1595, Viltipoco, cacique (chef de tribu) de Tilcara (village voisin d'Humahuaca) fut surpris en train d'organiser une rébellion. Il fut capturé et baptisé par la force. La Quebrada d'Humahuaca s'ouvrit à la colonisation.



Pétroglyphe « Zapagua » situé à Hornaditas, à 15km d'Humahuaca

La colonisation se définit comme le processus d'occupation puis d'exploitation d'un pays au profit d'un autre. Ce processus se fait au travers d'une double domination : physique et culturelle. Plusieurs auteurs indigènes nomment la période coloniale « période d'indianisation ». Durant les 70 premières années, les colons délibéraient si les Indiens avaient une âme, donc s'ils étaient des êtres humains. Réduire à l'esclavage, évangéliser ou tuer n'était pas un problème de conscience.

Le moyen d'obtenir du bénéfice de l'entreprise coloniale était d'exploiter la main d'œuvre indigène et de s'appropriier les terres. L'exploitation de la main d'œuvre indigène se basait sur deux institutions : l'*encomienda* et la *mita*. L'*encomienda* consistait à donner un groupe d'indigènes à un Espagnol, l'*encomendero*, pour « sa protection, son éducation et son évangélisation ». Le groupe d'indigènes devait payer un impôt au roi d'Espagne, par l'intermédiaire de l'*encomendero*, sous forme d'argent ou de travail. Les indigènes devinrent esclaves. La *mita* consistait en l'obligation de donner aux colons une quantité fixe de travailleurs chaque année pour satisfaire les besoins de la couronne espagnole (mines de Potosi et travaux publics dans la ville de San Salvador de Jujuy). La période coloniale provoqua une dramatique diminution de la population indigène. Durant le 18^{ème} siècle, le 90% de la population mourut de maladies, de dénutrition, de maltraitance ou de travaux forcés. L'arrivée de nouveaux animaux et aliments provoqua de grands changements dans

l'agriculture traditionnelle. A la fin de la période coloniale, la population de la Quebrada d'Humahuaca demeura cependant majoritairement indigène.



Ange arquebusier, musée folklorique d'Humahuaca

La religion catholique qui paradoxalement prêche la paix, l'amour et le don de soi, s'imposa par la violence au nom de la conquête spirituelle des sauvages : *« C'est ainsi qu'on la comprend (l'imposition de la religion), parce que dans les églises de ma terre, les tableaux qui représentent les anges de la cour céleste sont montrés avec des armes, des arquebuses et des épées de l'époque »*⁷. Les indigènes durent adopter un nouveau dieu, restructurer la famille sur de nouvelles bases et prier dans la langue du colon. Mais le paganisme ancestral n'a jamais cessé de battre dans le cœur des indigènes : *« Encore aujourd'hui on parle du syncrétisme andin, de ce mélange étrange de religion catholique et de rites préhispaniques qui produisent ces fêtes pleines de danses et de représentations, symboles de ce qui*

*ce réfère à l'Espagnol et à l'Indien. C'est accepté à contre cœur par les curés ; déjà les premiers missionnaires se sont rendus compte que ça allait être difficile d'extirper des âmes de mes ancêtres tout le passé, ils ont ainsi préféré faire ce mélange qui perdure »*⁸.

Un des rituels ancestral fort enraciné à Humahuaca est celui de la *Pachamama*, célébré durant le mois d'août. C'est un hommage à la Terre-Mère durant lequel les indigènes lui font des offrandes pour l'aider à surmonter ce mois d'hiver, la remercier de sa générosité et lui demander des bonnes récoltes pour les saisons à venir. Ce rituel fut réprimé par l'Eglise catholique, le qualifiant d'acte de paganisme et de satanisme. Les Kollas furent alors soumis à des pressions et durent mélanger ce rituel avec des prières catholiques pour se protéger.

⁷ TOQO, *Indiomanual*, Humahuaca : Instituto de cultura indígena, 1985.

⁸ TOQO, *Indiomanual*, Ibid.

À partir de 1810, les guerres d'indépendance transformèrent la Quebrada d'Humahuaca en un véritable champ de bataille. Plus d'une dizaine de combats s'y sont livrés, entre patriotes et royalistes, entre fédéralistes et unitaristes, entre la Bolivie et l'Argentine. Les Indiens participèrent à la libération de la couronne espagnole. Cela leur valut le monument des héros de l'indépendance, représenté par un Indien surplombant la ville d'Humahuaca. Les décennies de guerres eurent de graves conséquences sur l'économie : le recrutement des hommes pour être soldats, la confiscation ou la destruction des biens pour faire obstacle à l'ennemi, l'interruption du commerce ainsi que la séparation de l'Alto Peru affaiblit le circuit mercantile qui avait donné prospérité à la Quebrada durant la période coloniale. La vallée fut presque dépeuplée.



Humahuaca, le 9 juillet 2008 : Monument des héros de l'Indépendance

L'indépendance argentine n'a pas modifié les relations de pouvoir : « *La soi-disant indépendance, nommée par les Criollos, soit les fils d'Espagnols nés en Amérique, a uniquement servi à changer le chef. Les natifs n'ont jamais pu gouverner et ont continué à être soumis à la même exploitation et extermination* »⁹. La période républicaine, depuis l'indépendance jusqu'à aujourd'hui, est appelée « période de désindianisation ». Elle se réfère à un nouveau type d'extermination, à un ethnocide plus subtile. Alberdi (1810-1884) est le principal penseur de la Constitution Argentine. Sa pensée quant aux indigènes peut se résumer à deux de ses phrases : « *Nous ne voulons plus d'Indiens* » et « *Gouverner c'est peupler* ». Peupler l'Argentine par des Européens. Des vagues de migrations européennes arrivèrent en Argentine durant le 19^{ème} et le 20^{ème} siècle. L'Argentine devient une « copie » de l'Europe, dont l'identité civilisée lui vaut des honneurs et un certain prestige. L'identité indigène se perd et s'oublie.

⁹ TOQO, *Indiomanual*, op.cit.



**Portrait de Sarmiento dans le secrétariat d'une école
d'Humahuaca**

Quant à la mise-en-place de l'éducation publique, Sarmiento (1811-1888) en est le pionnier. Sa pensée concernant les indigènes est claire : *« Parviendrons-nous à exterminer les Indiens ? Je sens pour les sauvages une invincible répugnance sans pouvoir y remédier. Ces canailles ne sont rien de plus que des Indiens dégoûtants que j'enverrai à pendre maintenant, s'ils réapparaissaient (...) Incapables de progrès, leur extermination est providentielle et utile, sublime et grande. On doit les exterminer sans même pardonner au petit, qui a déjà la haine instinctive de l'homme civilisé »*¹⁰.

L'éducation argentine peut être considérée comme un moyen d'exterminer les cultures indigènes. Elle est européocentriste. Les langues natives ne sont pas enseignées. Les valeurs de la découverte, de la conquête, de la colonisation et de l'évangélisation sont soutenues. Les élèves apprennent que les Indiens étaient des sauvages et que les Européens leur ont amené la civilisation. Christophe Colon est érigé en héros et Sarmiento est la figure emblématique de l'éducation argentine. Le jour de sa mort est aujourd'hui le « jour du professeur », un hymne lui est dédié.

L'indépendance argentine s'est réalisée sous le signe du libéralisme. La propriété commune des terres et les autres pratiques de gestion des indigènes étaient des obstacles pour la pratique de cette idéologie. Les indigènes n'ont pas pu récupérer leurs terres ont continué d'être soumis à de lourdes répressions.

¹⁰ Paroles de Domingo Faustino Sarmiento (Journal *El Nacional* 25/11/1876) citées in Chaski Wayra, bulletin mensuel historico-culturel publié à Humahuaca : juin 2008

PARTIE II

CADRE THÉORIQUE

Cette partie du travail expose quatre concepts théoriques découlant de ma question de départ. La population d'Humahuaca étant essentiellement composée d'indigènes, je commence par développer le concept de « jeunesse indigène ». Cela consiste à définir le terme « indigène », à en survoler les aspects juridiques et à décrire les problématiques rencontrées systématiquement chez la jeunesse. Puis, partant de l'idée que le modèle de vie sociale à Humahuaca tend davantage vers un système communautaire que sociétal, je présente le concept de « communauté et société ». Ensuite, je développe le concept de suicide, en décrivant et comparant les différentes approches. Je termine par le concept de « prévention et postvention du suicide », particulièrement celle des jeunes.

1. Jeunesse indigène

Les peuples indigènes, appelés également les peuples autochtones, aborigènes, ou natifs sont les peuples originaires du pays qu'ils habitent. Souvent minoritaires dans leur pays, ces peuples ont survécu à une ou plusieurs vagues de colonisation. L'Organisation des Nations Unies (ONU)¹¹ établit quatre critères pour définir les peuples indigènes :

- Les peuples indigènes sont les premiers habitants d'une région géographique.
- Les peuples indigènes sont culturellement différents des peuples majoritaires.
- Le fait de s'identifier soi-même et d'être reconnu par autrui comme une communauté distincte.
- L'oppression, la marginalisation, l'expropriation, l'exclusion et la discrimination vécues à l'échelle d'un groupe est constitutive de l'identité politique des peuples indigènes.

L'ONU considère qu'il n'y a pas de définition exclusive des peuples indigènes. Elle préfère parler de « concept indigène ». Ce concept revêt deux dimensions principales :

- Les peuples indigènes s'expriment collectivement, non seulement par leur culture, leur spiritualité et leurs traditions, mais aussi dans la revendication de leurs droits.
- Le lien étroit que les peuples indigènes entretiennent avec leur territoire, avec la nature. Ce lien a une dimension spirituelle.

En Amérique, ces termes s'appliquent aux descendants des populations précolombiennes et remplacent le terme « indien ». L'Argentine compte environ 1 million d'indigènes sur une population de 40 millions¹². Les provinces de Jujuy et de Salta comptent 200'000 indigènes, soit le 25% de la population indigène du pays. La province de Jujuy compte 266 communautés indigènes avec personnalité juridique, dont 80 vivent dans la Quebrada d'Humahuaca.

¹¹ Organisation des Nations Unies. *Bienvenue aux Nations Unies* [en ligne]. Adresse URL : www.un.org/french

¹² ZAMUDIO Teodora. *Derecho de los pueblos indígenas* [en ligne]. Adresse URL : www.indigenas.bioetica.org

1.1 Droits des peuples indigènes ¹³

La première Constitution Nationale Argentine (1853), stipule : « *Conserver le traitement pacifique avec les Indiens et promouvoir leur conversion au catholicisme* ». L'intégration des indigènes à l'Etat National passe par l'assimilation au système dominant.

En 1985, la loi 23.302 apparaît : « *Se déclare d'intérêt national l'attention et l'appui aux autochtones et aux communautés indigènes existant dans le pays, leur défense et leur développement pour leur pleine participation dans le processus socioéconomique et culturel de la Nation, respectant leurs propres valeurs et modalités. Dans ce but, s'implanteront des programmes qui permettent leur accès à la propriété de la terre et la promotion de leur production agricole, forestière, minière, industrielle ou artisanale dans toutes leurs spécialisations, la préservation de leurs modèles culturels dans les programmes d'enseignement et la protection de la santé des concernés* ». Cette loi reconnaît que les peuples indigènes ont leur propre système de valeurs et leur propre organisation sociale. Elle défend le droit d'être propriétaires des terres qu'ils occupent. Dans ce but, la loi permet de créer des communautés indigènes avec personnalité juridique, afin qu'elles soient reconnues comme sujet de droit. L'Institut National des Thématiques Indigènes se crée, visant à appliquer et faire respecter cette loi.

La réforme de la Constitution Nationale de 1994 marque un changement significatif. L'article 75, alinéa 17 :

- Reconnaît la préexistence ethnique et culturelle des peuples indigènes argentins.
- Garantit le respect de leur identité culturelle et le droit à une éducation bilingue et interculturelle.
- Reconnaît la personnalité juridique de leurs communautés et la possession et propriétés communautaires des terres qu'ils occupent traditionnellement.

Le 13 septembre 2007, la Déclaration des Nations Unies sur les Droits des Peuples Autochtones voit le jour. L'Argentine la ratifie. La revendication principale des peuples autochtones apparaît à l'article 3 : le droit à l'autodétermination¹⁴. La question des territoires figure également : droit aux terres et aux ressources naturelles. La gestion et le respect des ressources naturelles est au centre des luttes des peuples indigènes. Ils exigent par exemple que les multinationales ne puissent lancer sur leurs territoires de grands projets industriels qu'avec leur « consentement libre, préalable et informé ». Les lois sont écrites, il reste à les appliquer : « *Si l'on n'applique pas ces lois, ces papiers ne serviront qu'à faire du feu* ». ¹⁵

¹³Ce chapitre est basé sur le dossier « Derecho Indigena-Cartilla » disponible sur la page web : www.inta.gov.ar/cipaf/inst/doc/derechos_indigenas.pdf

¹⁴ Art. 3 : Les peuples autochtones ont le droit à l'autodétermination. En vertu de ce droit, ils déterminent librement leur statut politique et assurent librement leur développement économique, social et culturel.

¹⁵ Paroles d'un expert indigène dans la vidéo du Secrétariat de l'Instance Permanente de l'ONU sur les Questions Autochtones, disponibles sur la page web : www.un.org/esa/socdev/unpfii/fr/multimedia.html

1.2 Problématiques rencontrées chez les jeunes indigènes

Quatre problématiques principales se rencontrent chez les jeunes indigènes :

- La pauvreté est souvent associée au haut taux de chômage. Elle engendre des troubles de la santé, mentaux et affectifs.
- Les jeunes sont souvent victimes de violence physique et sexuelle des adultes.
- La dépendance aux substances toxiques est un problème chez les jeunes et chez les adultes.
- Le taux de suicide des jeunes indigènes est très élevé. Au Canada par exemple, il est 5 à 8 fois supérieur à la moyenne nationale. Le taux de suicide des jeunes indigènes entre 10 et 19 ans est cinq à six fois plus élevé que la moyenne nationale. Le taux le plus élevé est celui des jeunes entre 20 et 29 ans. Les personnes les plus vulnérables au suicide sont les garçons entre 15 et 24 ans.

Jean Baechler¹⁶ parle de « processus de dissolution ». Ce processus est le résultat d'une guerre perdue et d'une société devenue soumise à cause d'un décalage excessif des cultures. La dissolution se situe principalement au cœur de la cellule familiale et de l'éducation scolaire. Dans la cellule familiale, les liens entre les générations sont modifiés voire brisés. Les jeunes, imprégnés de la culture moderne (qui pourtant a tendance à les rejeter : les indigènes sont souvent victimes de discrimination), ne comprennent plus leurs parents. Ils n'ont plus de système de référence. Parfois, ils ne peuvent simplement pas communiquer : les jeunes parlent la nouvelle langue alors que leurs parents ne parlent que la langue ancestrale. Le père de famille est souvent absent, dévalorisé socialement car sans emploi, alcoolique, aux comportements violents. Les jeunes, particulièrement les garçons, manquent de modèles positifs pour s'identifier. Il semblerait que le rôle maternel soit mieux conservé. Pour Baechler, c'est une des raisons qui pousse davantage les jeunes hommes que les jeunes femmes à se suicider.

La dissolution de l'éducation scolaire se situe dans l'inadaptation du système en place. Il est fondé sur les valeurs et les besoins de la culture dominante et vise à assimiler les jeunes.

Les communautés indigènes ne vivent pas toutes le phénomène du suicide des jeunes. Certaines communautés subissent davantage le déracinement culturel et les décalages générationnels : « *Chez les Cris de la Baie-James, on a pu se forger un sens de la communauté, né du besoin de se serrer les coudes dans les négociations avec le gouvernement. Le sens de la communauté est plus marqué. Ainsi, comme dans beaucoup de communautés rurales, là où le sens de la communauté est plus élevé, cela*

¹⁶ BAECHLER Jean, *Les suicides*, Paris : Calmann-Lévy, 1975.

*va mieux pour les jeunes. Chez les Inuits, ce n'est pas même chose. La situation est plus difficile».*¹⁷

Les causes du malaise social chez les jeunes indigènes sont difficiles à cerner. Le fossé culturel entre les blancs et les indigènes dans la mise-en-place de projets est à la source de nombreux échecs. Pour beaucoup d'indigènes, un retour aux valeurs traditionnelles serait la solution à la plupart de leurs problèmes.

2. Communauté et société

Les concepts de communauté et de société ont été des sujets d'étude majeurs au 19^{ème} siècle, lors de la naissance de la sociologie. En 1887, l'étude de Ferdinand Tönnies « Communauté et société » en est l'ouvrage fondateur. Ses contemporains, Max Weber et Emile Durkheim, ont apporté des précisions et des critiques. La communauté et la société sont deux modes de groupements humains, deux formes de vie sociale. C'est donc la nature des liens sociaux au sein d'un groupe qui est étudiée.

Tönnies définit la communauté comme « *une unité absolue qui ne fait aucune place à la distinction des parties, par une harmonie collective issue d'un accord spontané entre les consciences et non d'une entente préalable négociée, par une communauté de souvenirs et d'occupations, par une vie de groupe réglée non par les volontés individuelles mais par les usages et la tradition ; enfin, par une place accordée à chacun dans le groupe, un statut, qui ne relève pas d'un contrat négocié et temporaire* »¹⁸. Il convient de préciser certains points. L'accord spontané qui unit et confond les individus, cette sorte d'osmose, existe du fait que ces mêmes individus ont des points communs. L'exemple le plus classique d'une communauté est la famille, soit une communauté de sang.

La cohésion de la famille repose sur quatre critères principaux :

- La consanguinité
- Le fait de vivre ensemble dans le même espace
- Le fait d'avoir des souvenirs et des occupations communes
- Le partage de valeurs

Quand certains critères se renforcent et d'autres s'affaiblissent, d'autres modèles de communauté apparaissent. Quand des individus vivent dans un espace géographique proche, se forme une communauté de village. Quand des individus se réunissent autour de souvenirs

¹⁷ Paroles du Docteur Gagné, disponible sur la page web :

www.radiocanada.ca/nouvelles/dossiers/autochtones/mal.html

¹⁸ TÖNNIES Ferdinand, *Communauté et société*, Paris : PUF, 1977

ou d'occupations communes, qu'ils partagent des mêmes valeurs, se forme des communautés politiques, religieuses ou économiques.

La vie du groupe est réglée non pas par des volontés individuelles, mais par des usages et la tradition. La notion de propriété n'existe pas dans les communautés, on parle plutôt de possession collective. Le groupe travaille en commun et jouit du produit de son travail en commun. Chacun est rétribué selon la tradition. Le sentiment du groupe est généralement représenté par la volonté du chef. Le terme de « status » est utilisé pour décrire ce type de relations.

Pour résumer, les liens partagés par les membres d'une communauté reposent sur une sensibilité et une idéologie partagée, soutenues par un attachement affectif et une proximité géographique. Souvent les membres se réfèrent à une histoire ou à un sort partagé. Dans une communauté, le poids du passé et le souci de cohésion sociale réduisent à un rôle secondaire l'ambition et l'épanouissement personnel. La coutume, dont l'origine se situe souvent dans des préceptes religieux, est intériorisée et paraît naturelle. Elle fait office de loi. Dans la hiérarchie des valeurs, la priorité est donnée à la collectivité. Les intérêts de l'individu sont soumis à ceux de la famille, ceux de la famille à ceux du village. La communauté exerce une pression sur ses membres, il n'est pas possible de rompre à la légère, par loyauté ou par peur d'en être exclu.

La société est un autre modèle de vie sociale. Pour Tönnies, dans la société *« les individus sont essentiellement séparés et distincts, les parties priment sur le tout, chacun agissant pour soi dans un état d'hostilité vis-à-vis des autres. Les opinions individuelles librement réfléchies, éclairées par la science, remplacent le lien social stable établi dans la communauté par les croyances agissant sous la force de la tradition. En conséquence, la solidité de la communauté serait due à la force interne du lien social, spontanée, scellée par la tradition ; la fragilité de la société, viendrait de l'individualisation et de la tendance à la désagrégation du lien social, qui ne pourrait se maintenir qu'artificiellement, sous la coercition externe de l'Etat »*¹⁹.

Pour Durkheim, *« dans la communauté, les individus restent unis malgré toutes les distinctions. Dans la société, ils restent distincts malgré tous les liens »*²⁰. Dans la société, les consciences ne sont plus confondues mais séparées. L'individu vit pour soi, s'il agit pour autrui, c'est dans une perspective de profit personnel. Le « status » devient un « contrat » qui *« suppose deux individus en présence, dont chacun a sa volonté, ses intérêts, sa sphère d'action, d'une part, et de l'autre un objet qui passe des mains de l'un dans celles de l'autre »*²¹. La possession collective s'individualise. La société est le résultat de l'ère industrielle, du commerce, de l'offre et la demande, du libre-échange. Elle est aussi le résultat

¹⁹ TÖNNIES Ferdinand, *Communauté et société*, op.cit.

²⁰ DURKHEIM Emile, *Communauté et société selon Tönnies*, 1889. Version électronique disponible sur la page web : http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/textes_1/textes_1_13/tonnies.html

²¹ DURKHEIM Emile, *Communauté et société selon Tönnies*, ibid.

de la croissance démographique et de l'agrandissement des espaces de vie commune (grande ville). Une communauté ne peut exister que dans des groupes restreints.

Pour Tönnies, une société ne peut exister sans devenir chaotique que si l'Etat détient un certain pouvoir. Seul l'Etat peut lutter contre ce qui peut nuire aux intérêts généraux de la société. Cependant, Tönnies demeure sceptique quant au rôle régulateur de l'Etat. Un jour viendra où les liens sociaux seront rompus et où le corps social sera complètement décomposé.

Pour Max Weber²², il n'existe pas de communauté ou de société à l'état pur. Les relations sociales penchent plutôt d'un côté ou de l'autre. Il parle alors de « communalisation » ou de « sociation ». Dans la « communalisation », les relations sociales ont tendance à reposer sur un fondement affectif, émotionnel ou traditionnel. Dans la « sociation », elles ont tendance à une concertation rationnelle entre les individus pour la réalisation d'un objectif commun.

Durkheim analyse le concept de solidarité : *« en dehors des mouvements purement individuels, il y a dans nos sociétés contemporaines une activité proprement collective qui est tout aussi naturelle que celle des sociétés moins étendues d'autrefois. Elle est autre assurément ; elle constitue un type différent, mais entre ces deux espèces d'un même genre, si diverses qu'elles soient, il n'y a pas une différence de nature »*²³. Dans une communauté, il n'y a pas de rapport de classes induit par une division technique ou sociale du travail. La solidarité repose essentiellement sur un sentiment d'appartenance, sur un attachement affectif à la collectivité. Il parle de solidarité mécanique. Dans une société, la solidarité devient organique, elle est le fruit de la division technique et sociale du travail. Ce type de solidarité découle du besoin de complémentarité entre les individus. Ce besoin oblige les individus à maintenir des liens, souvent intéressés et délimités dans le temps.

Gilles Verbunt²⁴ développe aussi les concepts de communauté et de société. Aucun modèle n'existe à l'état pur. Dans la société, les comportements individuels sont régis par le droit. La coutume est soumise aux lois nationales, dictées par des humains. La cohésion sociale a davantage besoin d'égalité des droits que de coutumes partagées. L'accomplissement de la démocratie se situe dans l'autonomie des individus et des communautés humaines. Ce n'est pas un fonctionnement purement individualiste car les intérêts collectifs sont aussi pris en compte. Mais dans la hiérarchie des valeurs, la priorité est donnée aux individus. Au sein d'une société se reproduit l'image du village et de la collectivité (au travail, dans le quartier, dans une association, etc.). Les dimensions collectives ou individualistes se retrouvent dans tous les systèmes de repères, sociaux, physiques, religieux, etc. L'exemple du corps est pertinent : dans les communautés, la dimension de corps collectif est plus importante que celle du corps individuel. Par le marquage par exemple (tatouages, circoncision, etc.), la collectivité

²² WUHL Simon. *Site personnel de Simon Wuhl* [en ligne]. Adresse URL : www.simonwuhl.org/21.html

²³ DURKHEIM Emile, *Communauté et société selon Tönnies*, 1889, op.cit.

²⁴ VERBUNT Gilles, *La question interculturelle dans le travail social : Repères et perspectives*, Paris : Editions de la Découverte, 2004

se subordonne le corps des individus et les considère comme un des leurs. On n'a le luxe de soigner son propre corps que si les besoins du corps collectif sont satisfaits.

3. Le suicide

Les différentes définitions du suicide montrent, par les mots utilisés, l'influence culturelle et les appréciations du phénomène. L'étymologie du mot « suicide » exprime cette charge culturelle : l'origine latine vient de *sui* (soi) et de *caedere* (tuer). Le suicide est le meurtre de soi-même. Ce mot est chargé négativement : « *En mettant l'accent sur l'aspect criminel de l'acte, sur l'idée d'une destruction coupable de soi-même, en l'associant à l'idée de meurtre, ce vocable allait stigmatiser le suicide pour longtemps dans la civilisation occidentale, le chargeant d'une connotation morale péjorative parfaitement accordée à la vieille interdiction chrétienne d'origine platonicienne de mettre fin à ses jours* »²⁵.

Dans le domaine de la recherche, il convient de définir le suicide en évitant toute forme de jugement : « *Par ce terme nous entendons l'acte qui résulte de la décision délibérée d'un individu qui veut mourir soit par sa propre main soit par l'intervention de quelqu'un d'autre, soit par la mise en place de conditions dont il sait que la mort en sera la conséquence inéluctable* »²⁶. Cette définition ne juge pas l'acte, elle ne le condamne ni ne le loue. Le suicide est considéré comme le résultat d'une décision personnelle.

3.1 Termes dans la problématique suicidaire

Le comportement suicidaire : Expression d'une volonté délibérée de mettre fin à ses jours. Cela inclut les suicides accomplis, les tentatives de suicides et les idées suicidaires.

Le suicide accompli : Acte délibéré, aboutissant à la mort, réalisé par une personne contre elle-même.

Un suicidé : Titre posthume, auteur du suicide accompli.

Une tentative de suicide : Acte délibéré, menaçant la vie, mais n'aboutissant pas à la mort, réalisé par une personne contre elle-même.

Un suicidant : Personne rescapée d'une tentative de suicide.

L'idée suicidaire : Toute forme de pensée qui révèle une intention possible de suicide ou qui tend vers cette intention, mais où l'acte n'est pas posé. On parle d'**idéation suicidaire** lorsque les pensées suicidaires tendent à s'organiser dans une certaine fréquence signant l'existence d'un processus en cours.

²⁵ Grisé cité in VOLANT Eric, *Culture et mort volontaire. Le suicide à travers les pays et les âges*, Montréal : Liber, 2006

²⁶ Drodge et Tabor, cités in VOLANT Eric, *Culture et mort volontaire. Le suicide à travers les pays et les âges*, ibid.

Une personne suicidaire : Personne qui a le projet d'en finir avec la vie, qui est animé par des idéations suicidaires.

Un parasuicide : Comportement où la personne met sa vie en danger, sans intention suicidaire précise ou consciente (conduites à risque, usage excessif de drogues ou d'alcool, automutilations, sports extrêmes, anorexie, etc.).

3.2 Approche morale au fil de l'Histoire

Le suicide est un phénomène universel. Il existe partout dans le monde, à toutes les époques et dans toutes les couches sociales. Au travers de l'Histoire et selon les cultures, le suicide a toujours suscité un intérêt philosophique particulier : « *Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie. Le reste, si le monde a trois dimensions, si l'esprit a neuf ou douze catégories, vient ensuite. Ce sont des jeux : il faut d'abord répondre* »²⁷.

Le suicide engage l'individu et la société. Au fil des siècles, il a été la base d'une réflexion morale : on lui attribue des valeurs positives ou négatives selon les écoles de pensées. Afin de comprendre l'évolution des pensées concernant le suicide, il convient d'en faire un survol historique.

L'Antiquité

Dans l'Antiquité, les avis sont partagés entre l'hostilité d'un acte antisocial et l'admiration d'un acte de liberté individuelle. Dans la Grèce Antique, Platon et Aristote considèrent l'individu comme un être social, pourvu d'un rôle et d'un devoir social. Il ne doit pas réfléchir et agir selon son intérêt personnel. Pour Platon l'individu est un fidèle, il a un devoir envers Dieu et la communauté religieuse. Pour Aristote, l'individu est un citoyen, il a un devoir envers la Cité. Le suicide est alors condamnable. Platon n'opte cependant pas pour une morale simple²⁸ : les suicides suite à une condamnation juridique (comme le cas de son maître Socrate), suite à une maladie douloureuse et incurable, suite à un sort misérable ne sont pas condamnables. Aristote est impartial : tous les suicides sont condamnables car ils démontrent une lâcheté envers les responsabilités. Il compare le suicidaire au soldat déserteur.

Les Epicuriens et les Stoïciens reconnaissent la valeur suprême de l'individu qui a la liberté de décider sur sa vie et sa mort. La vie ne vaut la peine d'être vécue que si elle est un bien, qu'elle apporte plus de satisfactions que de maux. Le suicide est alors accepté et approuvé car il est conforme à la raison.

La Rome Antique regorge de suicides célèbres. Certains sont loués, d'autres condamnés. Les soldats et les esclaves étaient les seuls qui n'avaient pas le droit de se suicider, pour des

²⁷ Camus cité in MINOIS Georges, *Histoire du suicide. La société occidentale face à la mort volontaire*, Paris : Fayard, 1995

²⁸ Morale simple (par opposition à morale nuancée) : qui condamne tous les suicides sans exception.

raisons économiques (le suicide d'un esclave était considéré comme un attentat à la propriété privée) et patriotiques (considéré comme un délit contre la patrie). Le cadavre du suicidé faisait peur : on craignait que l'esprit du suicidé vienne déranger les vivants. Des rites spéciaux se célébraient pour éviter que l'esprit du suicidé ne reste sur terre. Par la suite, les Chrétiens célébreront aussi ce genre de rite, pour faire sortir le diable du suicidé.

Durant les premiers siècles de notre ère, caractérisés par le déclin de l'empire romain et par l'arrivée du Christianisme, une radicalisation des pensées concernant le suicide apparaît. Cette radicalisation s'est faite progressivement. En règle générale, les Chrétiens ont toujours promu une morale simple. Mais durant les premiers siècles, ils ont été persécutés. Le suicide était perçu comme un témoignage de fidélité à Dieu : le suicidé était un martyr. Dans ce cas, l'acte était louable.

Le Moyen-Âge

Entre le 4^{ème} et le 5^{ème} siècle, le père de l'Eglise latine, Saint Augustin (354-430), instaure une morale simple : la vie est un don de Dieu dont lui seul est le maître. Il en a fait cadeau aux humains et c'est à lui de décider quand il veut la reprendre. Dieu a fait l'homme à son image, le corps est donc sacré et il ne convient pas de l'anéantir. Le sixième commandement « tu ne tueras point » devient intangible. Le suicide est diabolisé : le désespoir est une œuvre du diable. Le pécheur doit vivre pour faire pénitence.

L'Eglise condamne le suicide à partir de 533 (concile d'Orléans) : le suicidé n'a pas droit à des funérailles religieuses et ses biens sont confisqués. Le droit canonique de 1917 interdit encore une sépulture chrétienne aux suicidés. La responsabilité du sujet est cependant évaluée, il a droit à une sépulture s'il est atteint de maladie mentale. Dans ce cas, le suicidé est une victime et non un meurtrier. C'est en 1983 que le nouveau droit canonique accorde la sépulture aux suicidés, de même que « *célébrer une liturgie chrétienne à leur mémoire n'implique aucun jugement, négatif ou positif, sur la moralité du suicide, mais constitue seulement un acte par lequel l'Eglise les recommande à la miséricorde de Dieu* »²⁹.

La Renaissance

La Renaissance se caractérise par un renouveau littéraire, artistique et scientifique ainsi que par des réformes religieuses. C'est l'époque de la remise en question de toutes les valeurs. Avec l'apparition de l'imprimerie, vers 1450, des textes de l'Antiquité sont traduits et publiés. Les idées qui sont liées au suicide ressurgissent : suicide héroïque et suicide philosophique. Les intellectuels commencent à s'interroger sur l'interdit chrétien. Peu à peu, on essaie de comprendre le suicide et non de le juger. La folie est une thématique qui intéresse les intellectuels, elle permet de faire face à l'angoisse existentielle et au caractère absurde de la vie. La cause du suicide qui est le désespoir (œuvre du diable et péché) devient la mélancolie, un processus psychologique. La mélancolie est un déséquilibre du cerveau, donc une maladie. Elle existe dès la naissance mais peu être influencée positivement ou négativement par

²⁹ VOLANT Eric, *Culture et mort volontaire. Le suicide à travers les pays et les âges*, op.cit.

l'environnement social et le comportement individuel. Le meilleur traitement est de vivre une vie équilibrée. Avec cette théorie, la voie de la désacralisation et de la dépénalisation du suicide s'ouvre.

Au 18^{ème} siècle, le mot suicide apparaît. Il permet de distinguer le meurtre de soi-même à l'homicide d'un tiers. Peu à peu, le « tu ne tueras point » concerne les autres. La tendance principale des grands philosophes est de qualifier le suicide d'acte de démence : « *Je ne m'ingère point à décider si l'homme, maître de sa vie, peut la garder ou la quitter à son gré, ou bien si, la quittant, il blesse les lois naturelles et ses devoirs envers la société. S'il est vrai d'ailleurs, qu'au moment où il se tue, il ait perdu l'usage de la raison et de la liberté, cette question tombe d'elle-même* »³⁰. Cette période est également secouée par le capitalisme, les solidarités traditionnelles se décomposent, le climat est instable et insécurisant. On commence à remettre en question la société et les liens qu'elle entretient avec ses citoyens. La dépénalisation se fait peu à peu. Le pouvoir essaie de dissimuler les cas de suicides, preuves qu'il n'arrive pas à assurer le bien-être des individus.

Durant le 19^{ème} siècle, les courants explicatifs et scientifiques prennent de l'importance. L'approche psychiatrique (ou médicale) et l'approche sociologique s'opposèrent.

3.3 Approche psychiatrique ou médicale

L'approche psychiatrique explique le suicide en tant que maladie mentale ou découlant d'une maladie mentale. Esquirol (1772-1840), médecin français spécialiste des maladies mentales, dit en 1838 : « *Je crois avoir démontré que l'homme n'attente à ses jours que lorsqu'il est dans le délire et que les suicidés sont aliénés* »³¹. Aujourd'hui encore, la maladie mentale occupe une place importante dans la compréhension de l'acte suicidaire. Il semblerait que dans 60% des cas de suicides, le sujet souffrait d'une dépression ou de schizophrénie. Ces maladies seraient des facteurs décisifs pouvant provoquer une crise suicidaire. En parallèle à une thérapie, un traitement pharmacologique est souvent prescrit aux personnes suicidaires. Ce traitement est à double tranchant car il risque de donner la force au patient de passer à l'acte : « *Dans la dépression, c'est surtout lorsque le patient commence à aller mieux qu'il faut être vigilant car le traitement pharmacologique va permettre au patient de récupérer ses forces et son énergie avant que les idées noires ne disparaissent, réunissant ainsi toutes les conditions favorables pour un suicide réussi* »³².

Aujourd'hui, il semble que le lien de cause à effet entre maladie mentale et suicide soit sujet à controverse. Les professionnels de la santé mentale sont cependant d'accord sur deux points :

- Toute tentative de suicide est un acte pathologique, c'est-à-dire qu'il traduit une souffrance psychique qui demande à être reconnue et, si possible, apaisée.

³⁰ Johann Bernhard Mérian cité in VOLANT Eric, *Culture et mort volontaire. Le suicide à travers les pays et les âges*, op.cit.

³¹ Esquirol cité in BAECHLER Jean, *Les suicides*, op.cit.

³² Viviane Lew citée in VOLANT Eric, *Culture et mort volontaire. Le suicide à travers les pays et les âges*, op.cit

- L'acte suicidaire peut être le déclencheur d'une affection psychiatrique évolutive. Une prise en charge spécialisée effectuée à temps en diminue les risques.

Pour les adolescents, les chiffres liant maladie mentale et acte suicidaire ne sont pas les mêmes qu'à l'âge adulte. Selon les chiffres de Xavier Pommereau³³, 20 à 30 % des adolescents présentent des troubles mentaux :

- 8 à 10% des troubles psychotiques
- 10 à 15% des troubles graves de l'humeur
- 3 à 5% des troubles de la personnalité de type borderline

La maladie mentale ne pouvant expliquer à elle seule un comportement suicidaire, les spécialistes préfèrent parler de « *vulnérabilité psychique à propos du fonctionnement mental caractérisant nombre de ces sujets. On note chez eux une grande fragilité narcissique, une intolérance à la perte (notamment des liens parentaux ou de leurs substituts) et une dépendance massive à ces mêmes liens primordiaux* »³⁴.

3.4 Approche sociologique

Emil Durkheim est le précurseur de l'approche sociologique du suicide. Bien que son étude³⁵ date de plus d'un siècle, elle demeure une référence. Elle a permis de démontrer l'importance du lien entre le suicide et le contexte social des individus. En comparant l'évolution des taux de suicide de divers pays, Durkheim s'aperçoit que ceux-ci sont en relations avec des groupes sociaux. Ce ne sont pas les motivations personnelles qui sont à retenir dans l'acte suicidaire mais l'état de la société. La société entière se suicide au travers de certains de ses membres. Pour Durkheim, le suicide est le résultat de différentes causes sociales qui s'entremêlent. Le phénomène est complexe et de multiples facteurs entrent en jeu. Des facteurs personnels s'ajoutent aux causes sociales, par exemple la faculté de maintenir des relations de qualité avec autrui. Le suicide a donc une marque personnelle et une marque collective.

Pour Durkheim, chaque groupe social cherche un équilibre entre égoïsme et altruisme, anomie et fatalisme. Lorsque cet équilibre se rompt, on observe une hausse des taux de suicides.

Le suicide égoïste

Durkheim compare les taux de suicides au sein des sociétés religieuses (catholicisme, protestantisme et judaïsme) et domestiques (célibataires et mariés). Ces groupes sociaux préservent l'individu du suicide s'ils assurent une forte cohésion et un sentiment d'appartenance collective. Ils rendent les individus solidaires car ils ont un but commun.

³³ POMMEREAU Xavier, *L'adolescent suicidaire*, Paris : Dunod, 1996

³⁴ Ibid.

³⁵ DURKHEIM Emile, *Le suicide* [1897], Paris : Presses universitaires de France, 1930.

Lorsque ces sociétés sont en proie à de bouleversements, le groupe s'affaiblit. L'individu reste isolé et doit se construire de nouvelles règles régies par ses intérêts privés. Durkheim en arrive à la conclusion que le suicide varie en raison inverse du degré d'intégration aux groupes sociaux dont fait partie l'individu. Le suicide est le résultat d'un individualisme excessif : « *La vie, dit-on, n'est tolérable que si on lui aperçoit quelque raison d'être, que si elle a un but et qui en vaille la peine. Or l'individu, à lui seul, n'est pas une fin suffisante pour son activité. Il est trop peu de chose. Il n'est pas seulement borné dans l'espace, il est étroitement limité dans le temps. Quand donc nous n'avons pas d'autre objectif que nous-mêmes, nous ne pouvons pas échapper à cette idée que nos efforts sont finalement destinés à se perdre dans le néant, puisque nous y devons rentrer. Mais l'anéantissement nous fait horreur. Dans ces conditions, on ne saurait avoir de courage à vivre, c'est-à-dire à agir et à lutter, puisque, de toute cette peine qu'on se donne, il ne doit rien rester. En un mot, l'état égoïsme serait en contradiction avec la nature humaine, et, par suite, trop précaire pour avoir des chances de durer* »³⁶.

Le suicide altruiste

Opposé au suicide égoïste, le suicide altruiste se rencontre principalement dans les sociétés que Durkheim appelle inférieures ou primitives. Dans le suicide altruiste « *le moi ne s'appartient pas, il se confond avec autre chose que lui-même, où le pôle de sa conduite est situé en dehors de lui, à savoir dans un des groupes dont il fait partie* »³⁷. L'altruisme est la morale des sociétés primitives : la vertu par excellence est de ne pas tenir à sa propre existence et à ses intérêts privés.

Le suicide anémique

L'état d'anomie, du grec *a* (sans) et *nomos* (loi) se caractérise par un dérèglement du système de valeurs et une absence de normes sociales. Le suicide anémique est principalement lié aux crises économiques de la société. Peu importe que la crise accroisse ou diminue les richesses, dans les deux cas, les besoins des individus ne sont plus ajustés à leurs moyens. Il y a une perte de repères.

Quand la crise appauvrit les individus, ceux-ci doivent restreindre leurs besoins et apprendre à se contenir. Ils ne sont pas ajustés à leur condition et l'idée de s'y ajuster leur paraît intolérable. Quand la crise enrichit les individus, les conditions de vie changent et du même coup l'échelle qui réglait les besoins. Les appétits ne sont plus contenus. Les individus peuvent avoir plus, et veulent toujours plus. Leurs besoins sont infinis et donc toujours insatisfaits.

Le suicide anémique est aussi lié aux crises sociales d'une société. Prenant l'exemple des pays où le divorce est plus répandu et où le taux de suicide est plus élevé, Durkheim explique ce phénomène par l'anomie conjugale. Le mariage régleme les désirs amoureux et sexuels,

³⁶ DURKHEIM Emile, *Le suicide*, op.cit

³⁷ Ibid.

sécurise en quelque sorte les conjoints. Or le divorce est en soi une constitution morale qui implique un affaiblissement de la réglementation matrimoniale.

Le suicide fataliste

Opposé au suicide anémique, le suicide fataliste est le résultat d'une société dont les réglementations sont excessives. Les passions sont violemment comprimées. L'avenir des individus est muré. Durkheim illustre cette typologie de suicide par les mariages précoces.

Durkheim et la jeunesse

Durkheim ne traite quasiment pas des suicides à l'enfance ou à l'adolescence. Il en dédie quelques lignes dans son développement du suicide égoïste. Selon lui, jusqu'à l'âge de 16 ans, la tendance au suicide est très faible par le seul fait de l'âge. L'enfant a uniquement des besoins physiques, il n'a pas la nécessité d'avoir de buts qui le dépassent, il se suffit à lui-même et peut vivre heureux sans avoir d'autre objectif que de vivre. Arrivé à l'âge adulte, l'individu, modelé par la société, se fixe des buts pour satisfaire des besoins moraux.

En dessus de 16 ans et jusqu'à 20 ans, Durkheim explique les suicides par l'anomie sexuelle (des célibataires) ou le fatalisme (mariage précoce).

3.5 Approche globale

Dans l'approche actuelle, le suicide est un phénomène humain et complexe, donc multifactoriel. Il ne s'agit plus d'opposer sociologie à psychologie ou psychiatrie, mais d'accepter que ces approches sont complémentaires. Le suicide est l'expression d'une souffrance qui résulte de facteurs personnels et environnementaux. Le suicide devient l'affaire de tous. Il est question de mettre en évidence les relations qu'entretient l'individu avec son milieu physique, familial, social, culturel et économique. Le sujet n'est pas systématiquement considéré comme malade ; les relations sont malades.

Les causes sociales liées au suicide ne sont pas niées. Cependant, l'approche actuelle se centre davantage sur l'individu et sur sa santé mentale car la décision finale de mourir est toujours individuelle. Cette approche est globale en ce sens qu'elle donne une place importante à l'environnement dans l'influence qu'il a sur la santé mentale des individus. Il est d'ailleurs observable que les professionnels œuvrant dans le domaine de la prévention et de la postvention du suicide sont majoritairement des psychologues et des psychiatres.

Dans cette approche globale, il y a des facteurs de risque, qui peuvent mener au suicide et des facteurs de protection qui réduisent la probabilité de suicide. C'est l'accumulation de facteurs de risque et un manque de facteurs de protection qui peut mener au suicide. Ces facteurs sont d'ordres personnels, environnementaux et socioculturels.

Facteurs de risque

Les facteurs de risque sont entre autres : les troubles mentaux, la toxicomanie, les traumatismes subis, les abus sexuels, la maladie physique grave, des tentatives de suicide antérieures, des suicides dans la famille ou chez des proches, le chômage chronique, un manque de soutien social et un sentiment d'isolement, la stigmatisation de la recherche d'aide, la difficulté d'accès aux soins de santé.

Facteurs de protection

Le développement des compétences psychosociales des individus est considéré comme le facteur de protection général du suicide : « *Les compétences psychosociales sont la capacité d'une personne à répondre avec efficacité aux exigences et aux épreuves de la vie quotidienne. C'est l'aptitude d'une personne à maintenir un état de bien-être mental, en adaptant un comportement approprié et positif, à l'occasion des relations entretenues avec les autres, sa propre culture et son environnement. Les compétences psychosociales ont un rôle important à jouer dans la promotion de la santé dans son sens le plus large, en termes de bien-être physique, mental et social* »³⁸.

Quatre facteurs sont principalement retenus pour diminuer les risques de suicide :

- L'estime de soi se définit comme le jugement, positif ou négatif, qu'un individu porte envers sa valeur personnelle. Cela inclut le sentiment de se sentir utile et la perception des qualités personnelles.
- Le contrôle de soi se définit comme la perception qu'a un individu de son contrôle sur les événements
- La résilience se définit comme « *l'aptitude à résister à la souffrance et à faire face à la vie, à rebondir après une détresse et à lutter pour sa survie* »³⁹.
- Le soutien social se réfère au soutien et à l'appui de la famille, de la communauté, des amis. C'est la qualité des liens qui importe et non pas le nombre.

La présence d'un élément précipitant ou déclencheur est souvent nécessaire pour provoquer le suicide. Cet élément est la goutte qui fait déborder le vase. Il peut prendre la forme d'un événement de vie majeur, tel le décès d'un proche, une rupture, un échec. Un manque de soutien social rend plus fragile les individus aux pertes subies.

3.6 Comparaison des approches

Dans toutes les approches, la notion de responsabilité est présente. Dans l'approche morale, l'individu est responsable de son acte. Il est capable de prendre lucidement la décision de s'ôter la vie. Cette approche responsabilise l'individu mais déresponsabilise la société. Dans

³⁸ Organisation Mondiale de la Santé. *Organisation Mondiale de la Santé* [en ligne]. Adresse URL : <http://www.who.int/fr>

³⁹ VOLANT Eric, *Culture et mort volontaire. Le suicide à travers les pays et les âges*, op.cit.

ce cas, le suicide provoque des réactions diverses, mais il est presque toujours sujet à la réprobation sociale. La sociologie et la médecine, au contraire, déresponsabilise l'individu : la responsabilité de l'acte est donnée à la société ou à la maladie mentale. Dans l'approche globale c'est l'ensemble des facteurs qui est responsable. Cette notion de responsabilité, toujours présente aujourd'hui, provoque chez l'entourage d'une personne suicidaire des sentiments de culpabilité et de honte. La tendance est donc de ne pas en parler, de cacher ce drame et de se replier sur soi, de s'isoler.

Aujourd'hui, le suicide reste un sujet tabou qui laisse les gens impuissants. Une tendance persiste, celle de louer certains suicides jugés nobles (résistance, honneur, foi en une cause) et des suicides condamnables moralement, ceux qui sont dus au désespoir. La mort elle-même est taboue. Bien qu'elle soit la seule certitude de la vie, la mort demeure un grand mystère difficile à accepter. Elle fait peur. Nombreux sont ceux qui tentent d'allonger leur vie, de se donner l'illusion d'être éternels. La mort est considérée comme un mal et la vie comme un bien : il faut lutter, s'obstiner, quitte à supporter des souffrances psychiques et physiques. Le débat sur l'euthanasie permet de remettre en question les rapports à la vie et à la mort.

Dans toutes les approches, la notion de lien est omniprésente : lien avec soi-même, avec la société, avec Dieu. Le suicide est une marque de rupture totale des liens, de maladie des liens. La notion de sens à la vie est également présente. Elle découle directement de la notion de rupture des liens : si l'individu n'est plus rattaché à rien, la vie n'a plus de sens. La question des limites est importante. Le suicide est donc également une sorte de maladie des limites.

4. Prévention et postvention du suicide⁴⁰

Lors de la journée mondiale de la prévention du suicide en 2004 à Genève, l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) a présenté le suicide comme « *un problème de santé publique énorme, à l'origine de près de la moitié de toutes les morts violentes, mais en grande partie évitable* »⁴¹. Il est donc nécessaire que tous les pays aient dans leur programme de santé publique un objectif lié à la prévention du suicide.

On distingue trois formes principales de prévention : la prévention primaire, secondaire et tertiaire.

4.1 Prévention primaire ou universelle

Cette forme de prévention cible l'ensemble de la population. Elle lutte contre d'éventuels risques avant l'apparition des problèmes. Le premier objectif de la prévention primaire du suicide est de combattre un tabou, d'informer sur l'existence du suicide des jeunes.

⁴⁰ Pour ce chapitre, l'ouvrage de référence est celui de PERRET-CATIPOVIC Maya, *Le suicide des jeunes. Comprendre, accompagner, prévenir*, Saint-Maurice : Edition Saint-Augustin, 2004.

⁴¹ Organisation Mondiale de la Santé. *Organisation Mondiale de la Santé* [en ligne]. Adresse URL : <http://www.who.int/fr>

Tout l'enjeu pour la prévention du suicide est de pouvoir parler de la thématique en provoquant plus de bien que de mal. Il faut parler du suicide, mais pas n'importe comment : ni le banaliser ni inciter. La crainte est de donner des idées de passage à l'acte aux personnes qui se trouvent en situation de mal-être existentiel ou de créer des effets de contagion du suicide, appelés dans le jargon du suicide, « l'effet Werther »⁴². L'OMS met l'accent sur les messages incitatifs en pointant du doigt les médias. Une des stratégies de prévention consiste à collaborer avec les médias. Il convient de ne pas lier le suicide avec une seule cause (par exemple : un jeune s'est suicidé suite à une rupture amoureuse). Cela donne une réponse simple à un phénomène complexe, cela favorise l'identification des jeunes à la situation et induit une sorte de fatalisme. Il convient également de ne pas valoriser le suicide (en l'associant au courage par exemple), parce que cela signifierait qu'une fois mort, le suicidé obtient la gloire. A éviter également : les détails sordides et les photos-chocs qui peuvent provoquer des traumatismes et un refoulement du phénomène. Parler du suicide n'est pas suffisant pour changer les comportements.

Le second objectif est de faire saisir que le suicide des jeunes n'est pas une fatalité et qu'il est possible d'agir. Cet objectif ne tente pas de faire culpabiliser les proches d'un suicidé ou d'un suicidant, mais de faire prendre conscience que si un adolescent va mal, mieux vaut agir. Les spécialistes du centre d'étude et de prévention du suicide de Genève, créé en 1996, offrent sur demande des conférences publiques, collaborent avec les médias, renseignent et forment des professionnels de différents milieux (éducation, santé, travail social, etc.). Le centre fait aussi des campagnes de prévention destinées au grand public qui engagent le dialogue et les réflexions sur la thématique. Le centre fait également des recherches sur la thématique du suicide afin d'approfondir les connaissances et d'améliorer les interventions.

4.2 Prévention secondaire ou sélective

Cette forme de prévention s'adresse à un public jugé à risque. Elle tente d'abord d'identifier les groupes à risques. C'est une sorte de dépistage. L'objectif est de diminuer les risques de passage à l'acte suicidaire chez ces personnes. A Genève, il existe une unité de crise. Au départ, cette structure accueillait les adolescents après les soins d'urgence suite à une tentative de suicide. Aujourd'hui, la moitié des hospitalisations sont préventives. Une telle structure, de par son existence, crée un danger, celui de pousser l'adolescent à faire une tentative de suicide pour être pris en charge adéquatement. C'est pourquoi s'en est créée une autre, visant à prévenir la tentative de suicide. C'est le centre d'étude et de prévention du suicide. Au départ, Maja Perret-Catipovic, psychologue responsable du centre, a voulu sensibiliser le grand public à la thématique du suicide des adolescents et aux risques éventuels d'une crise suicidaire. Les gens alors sensibilisés la contactaient mais Maja se rendit compte que si l'adolescent n'acceptait pas de consultation, elle ne pouvait rien faire. Ce centre permet donc de travailler avec l'entourage soucieux d'un adolescent qui ne veut pas consulter. Cela

⁴² Werther est le personnage d'un roman Goethe publié en 1774 « les souffrances du jeune Werther ». Eprouvant un amour sans espoir pour la fiancée de l'un de ses amis, Werther met fin à ses jours. Ce roman provoqua un tel phénomène d'identification qu'il engendra une vague de suicides.

permet à l'entourage de ne plus être seul, de partager la responsabilité des actions et donc de relativiser les échecs (les parents ont souvent peur de mal faire, de susciter de « mauvaises réactions » et ne font rien, ce qui peut être interprété comme de l'indifférence). Au début, l'identité du psychologue était en danger car les actions indirectes visant à renforcer les compétences de l'entourage étaient dédiées au travail social. Une ligne téléphonique permet de répondre aux demandes 24h/24 par des spécialistes.

Une psychothérapie est souvent proposée aux adolescents suicidaires. Cette thérapie consiste à aider les adolescents à trouver leurs propres ressources, ce qui évite une dépendance au psychologue. Dans ce type de prise en charge, le travail en réseau est très important, il s'agit de construire un filet de sécurité autour de l'adolescent, de faire confiance à l'entourage et aux autres intervenants, de savoir passer le relais. Le travail interdisciplinaire dans la prévention du suicide est très important.

4.3 Prévention tertiaire

La prévention tertiaire vise à prévenir les rechutes, appelées dans le jargon du suicide les récurrences (après une ou des tentatives de suicides). L'intervention la plus courante est une thérapie. Les outils principaux sont la parole, les échanges, un travail sur les émotions et les sentiments. Quand un jeune fait une tentative de suicide, il faut toujours l'amener aux urgences pour qu'il prenne conscience de l'importance donnée à son acte. Il ne faut jamais banaliser une tentative. Aux urgences, les médecins font un contrôle physique et psychologique. Les hôpitaux manquent souvent de structures spécialisées pour les adolescents afin qu'ils puissent faire une transition et décompresser. Dans la prise en charge des adolescents suicidants, il faut rejoindre la souffrance, oublier le point de vue adultocentriste et faire preuve de compassion, d'empathie. Il faut faire un travail pour qu'ils reprennent la maîtrise de leur vie. Ils doivent aussi se réapproprier la tentative de suicide : par la parole, ils pourront comprendre ce qui s'est passé, lui donner un sens et ouvrir des possibilités. Il faut les mettre face à leurs actes, même si l'entourage ne veut plus y penser. Il est important de les aider à retisser des liens avec leur entourage et avec la société pour qu'ils puissent s'y réintégrer le mieux possible. Il convient aussi d'offrir aux proches le soutien dont ils ont besoin.

4.4 Postvention

La postvention est un type de prévention spécifique à la problématique suicidaire. Elle constitue les interventions mises en place après un suicide. Ces interventions sont ciblées sur l'entourage du suicidé (familles, amis, école), car après un suicide, ceux qui souffrent sont ceux qui restent. Le premier objectif de la postvention est d'éviter des effets de contagion du suicide. C'est en soi une sorte de prévention primaire : prévenir les suicides, suite à un suicide. Le second objectif est de soulager la souffrance des survivants. Cela consiste à accompagner dans le travail de deuil, dans la cellule familiale mais aussi à l'école. L'association Parspas⁴³ en Valais, organise par exemple des réunions de proches d'un suicidé

⁴³ Pars pas. Association valaisanne pour la prévention du suicide [en ligne]. Adresse URL : www.parspas.ch

afin qu'ils puissent partager leur souffrance et effectuer ensemble le travail de deuil. La culpabilité est un sentiment qui touche les proches du suicidé, culpabilité qui s'accompagne d'un sentiment de honte, ce qui peut avoir comme répercussion la volonté de taire l'événement et de chercher incessamment les causes de cet acte. Il convient alors d'accepter le mystère de la mort, accepter de ne pas comprendre, prendre conscience que l'on n'est pas tout-puissant, verbaliser la souffrance afin de ne pas s'enfermer dans la culpabilité et pouvoir continuer à vivre.

4.5 Promotion de la santé

Une autre forme de prévention est apparue dans les années 1980 : la promotion de la santé. On passe de ce qui empêche la maladie à ce qui encourage la bonne santé. Il s'agit d'agir au berceau dans une perspective à long terme. Les interventions tentent de renforcer les facteurs de protection. La population devient une partenaire et une ressource collaborant aux actions préventives. Le suicide étant lié à une perte de sens et à une rupture totale des liens, les objectifs sont doubles : promouvoir les liens entre les personnes et redonner du sens à la vie.

Comme nous le dit Maja Perret-Catipovic, la société ne va pas dans ce sens. Le sens donné à la vie se centre sur la réussite professionnelle et financière, ce qui rend dépendant l'individu à un but qu'il ne maîtrise pas car il se situe à l'extérieur de lui. Il convient donc de montrer aux enfants que les valeurs sont en nous-mêmes, qu'on peut aussi se ressourcer dans de petites choses ; leur montrer que ce qu'ils vivent a de l'importance pour nous. Cela favorise une bonne estime de soi et agit sur la qualité des liens sociaux. Il est important d'élargir le tissu social familial, que l'enfant ait des références adultes autres que la famille. Seul, il est difficile d'être attentif, d'autant plus que l'adolescent ne fait pas toujours part de ses souffrances et de ses idées suicidaires à ses parents, par peur de ne pas être compris ou de les faire souffrir. Il convient de s'assurer que l'adolescent ne soit pas isolé, qu'il ait un réseau d'adultes de confiance à qui se confier.

La spiritualité peut être considérée comme un facteur de protection car la qualité des relations est considérée comme un trait du bonheur. Elle s'intéresse à des choses qui ne sont pas monnayables et donne de la profondeur à l'existence : elle promeut une confiance en la vie, en soi, en les autres.

Dans la même optique de promotion de la santé, Jean-Marie Petitclerc⁴⁴ nous donne des conseils sur notre manière d'être avec des adolescents :

- Ecouter. Cela ne signifie pas donner des conseils ou faire la morale mais aider à verbaliser les sentiments et prendre au sérieux les verbalisations suicidaires. Il ne suffit pas que l'adolescent soit écouté mais qu'il se sache écouter.
- Accompagner dans le travail de deuil de l'enfance. C'est-à-dire aider à passer du rêve au projet, ne pas briser les rêves mais les réajuster à la réalité, ouvrir des perspectives.

⁴⁴ PETITCLERC Jean-Marie, *Et si on parlait... du suicide des jeunes*, Paris : Presses de la Renaissance, 2005.

- Valoriser, dire du bien, ne pas projeter ses propres attentes sur l'adolescent, mettre en valeur les réussites plutôt que les échecs.
- Rendre acteur, responsabiliser, rendre conscient l'adolescent de ses réussites afin qu'il les mémorise.
- Etre attentif à la dépendance aux substances toxiques, se demander si la consommation est festive ou l'expression d'une fuite et d'un mal-être.

A ces conseils, Maja Perret-Catipovic ajoute un élément pertinent : *« l'éducation devrait armer les adolescents pour résister aux conditionnements. Il s'agit de bâtir une solidité intérieure qui leur permette de s'écouter eux-mêmes et de ne pas devenir la proie des sollicitations extérieures. D'effectuer leurs propres choix (...). De développer leur esprit critique »*⁴⁵.

⁴⁵ PERRET-CATIPOVIC Maya, *Le suicide des jeunes. Comprendre, accompagner, prévenir*, op.cit

PARTIE III

MÉTHODOLOGIE

1. Objectifs

Mon travail de recherche définit trois objectifs :

Décrire le phénomène du suicide des jeunes à Humahuaca, soit à faire des liens entre le contexte social d'Humahuaca et le suicide des jeunes, à définir les problématiques qui y sont liées et les diverses interprétations et réactions que ce phénomène suscite au sein de la communauté.

Décrire les interventions préventives et postventives du suicide des jeunes à Humahuaca, soit à saisir le sens donné à ces interventions, à identifier les moyens et stratégies mis en place pour en atteindre les objectifs, à définir le rôle des professionnels dans ces interventions.

Proposer des pistes d'actions préventives et postventives du suicide des jeunes à Humahuaca, soit à proposer des pistes d'actions contextualisées et adaptées à la réalité d'Humahuaca et à définir le rôle d'une animatrice socioculturelle dans la prévention et la postvention du suicide des jeunes.

2. Hypothèses

HO : Pour soutenir la communauté d'Humahuaca dans la prévention et la postvention du suicide des jeunes, il faut tenir compte du contexte social.

Le contexte social est important dans la problématique du suicide car il influence la santé mentale des individus et leurs comportements. Les facteurs sociaux peuvent être « à risque » ou « protecteurs ».

H1: Le suicide des jeunes à Humahuaca est lié à la condition indigène de la communauté

Le suicide des jeunes à Humahuaca a des spécificités qui sont liées à la région, à la culture, à l'Histoire de la communauté.

H1.1 : Le suicide des jeunes est lié à la déculturation de la communauté

La déculturation de la communauté ou son assimilation forcée à la culture dominante ainsi que la discrimination vécue à l'échelle du groupe mettent en tension l'identité des membres et les relations intergénérationnelles.

H1.2 : Le suicide des jeunes est lié à la marginalisation douloureuse de la communauté

La marginalisation de la communauté, au niveau géographique, social, économique et culturel provoque des facteurs d'exclusion vécus douloureusement. L'expression du mal-être peut également s'identifier dans le repli dans la consommation abusive de substances toxiques ou dans des comportements violents.

H1.3 : Le suicide des jeunes est lié à l'absence de perspectives

L'avenir des jeunes est incertain. Un haut taux de chômage, des échecs scolaires, les difficultés d'accéder à des études supérieures fragilisent l'élaboration d'un projet de vie.

H1.4 : Le suicide des jeunes à Humahuaca est lié à l'état d'anomie de la communauté

Des crises économiques, sociales et culturelles provoquent un dérèglement des valeurs et des normes sociales.

H.2 : La prévention et la postvention du suicide doivent être communautaires

La communauté est une ressource et une partenaire active dans l'amélioration du bien-être de la jeunesse. Les solutions sont réfléchies, proposées et effectuées par les membres de la communauté.

H2.1 : La prévention et la postvention du suicide des jeunes doivent renforcer les facteurs de protection

Le renforcement des facteurs de protection permettent d'améliorer le bien-être de la jeunesse à long-terme. Un retour aux valeurs traditionnelles est promu. La participation et l'expression des jeunes est encouragée.

H2.2 : La prévention et la postvention du suicide des jeunes doivent promouvoir les liens entre les personnes

Le renforcement du tissu social est un objectif visé, soit éviter l'isolement de certains membres, renforcer les solidarités collectives et améliorer les liens intergénérationnels.

H2.3 : La prévention et la postvention du suicide des jeunes doivent donner un sens à la vie

Certaines valeurs qui favorisent l'épanouissement personnel et social sont transmises dans les interventions.

3. Echantillon

En février 2008, j'avais mené une pré-enquête à Humahuaca. Elle m'avait permis de prendre contact avec diverses institutions sociales travaillant dans le domaine de la jeunesse et de m'entretenir quelques instants sur la thématique du suicide des jeunes. Ma pré-enquête m'avait appris à approcher le terrain. Les coups de téléphone ou les mails se terminaient toujours par des « *Passe quand tu veux et on en discute* ». C'est ainsi que se déroulera la majorité des prises de contact : passer à l'improviste sur le lieu de travail ou de vie, me présenter, expliquer l'objet de ma visite et agender un entretien.

3.1 Les professionnels

De retour à Humahuaca en juillet 2008, j'ai posé des critères pour sélectionner des profils de professionnels à interroger. J'ai décidé d'interroger des professionnels de différentes institutions travaillant avec la jeunesse. Je n'ai pas limité mon échantillon aux travailleurs sociaux afin d'avoir une approche interdisciplinaire de la problématique du suicide des jeunes et de saisir les enjeux et les stratégies pour l'ensemble de la communauté. Cette décision est d'autant plus justifiable que les travailleurs sociaux à Humahuaca se comptent sur les doigts d'une main. Je n'ai pas posé de critères d'âge et de genre. J'ai toutefois tenté d'avoir quelques entretiens de professionnels ayant grandi à Humahuaca afin de voir si leur discours divergent des professionnels venant d'autres régions. Ma recherche est nourrie de 9 entretiens de professionnels, travaillant dans 6 institutions différentes.

Le Centre de Prévention de la Violence Familiale

Le centre de prévention de la violence familiale est composé d'une psychologue, d'une psychopédagogue, d'une assistante sociale, d'une avocate, d'une secrétaire et de bénévoles. Il a été fondé il y a 4 ans par un groupe de bénévoles pour travailler sur la thématique de la violence familiale. Depuis 3 ans, le centre reçoit une aide financière d'Espagne, qui permet de payer les locaux, le matériel et un petit salaire pour les professionnels. Bien que ce centre soit spécialisé dans la prévention de la violence familiale, il intervient dans toutes les problématiques touchant à la jeunesse et à la famille.

J'ai mené un entretien avec l'assistante sociale. Elle a environ 50 ans et vient de León, village proche de San Salvador de Jujuy. Elle travaille depuis 2 ans dans cette institution.

J'ai mené un entretien avec la psychologue. Elle a 41 ans et vient de Buenos Aires. Elle travaille dans cette institution depuis sa fondation. Depuis 7 ans, elle travaille dans toute la Quebrada d'Humahuaca comme psychologue scolaire itinérante.

L'association « La femme et l'enfant indigène »

Cette association a été fondée en 1997. Ses buts sont la promotion de la culture indigène et la défense des droits des communautés. Leurs actions se centrent sur les jeunes et les femmes.

J'ai mené un entretien avec le président et fondateur de l'association. Il a environ 70 ans et vient d'Humahuaca. Il a été cheminot jusqu'en 1991. De 1999 à 2001, il a été député de la province et directeur des migrations. De 2002 à 2007, il a été conseiller communal à Humahuaca.

Le Centre d'Attention Intégrale à l'Enfance, l'Adolescence et la Famille (CAINAF)

Le CAINAF est composé d'une psychologue, d'une assistante sociale, d'une psychopédagogue et d'une secrétaire. Il a été créé en juillet 2007 et dépend du ministère d'action social, appartenant au gouvernement de la province de Jujuy. Son objectif principal

est la promotion des droits des enfants et des adolescents, figurant dans la loi 26.061⁴⁶ de 2005. L'équipe de professionnels a une double mission : d'un côté, elle est chargée d'intervenir dans des situations de crises. De l'autre, d'unir les acteurs, institutions ou membres représentatifs de la communauté qui travaillent avec la jeunesse afin de former un réseau interdisciplinaire. Le Conseil Interdisciplinaire de l'Enfance, l'Adolescence et la Famille s'est alors formé. Son objectif est de générer des politiques publiques, de présenter des projets suite aux diagnostics qu'il fait.

J'ai mené un entretien commun avec l'assistance sociale et la psychopédagogue. Les deux viennent d'Humahuaca. L'assistante sociale a 25 ans et la psychopédagogue 28. Elles travaillent au CAINAF depuis sa fondation.

J'ai mené un entretien avec la psychologue. Elle a 25 ans et vient de San Salvador de Jujuy. Elle travaille au CAINAF depuis sa fondation.

La police

J'ai mené un entretien avec le chef de la police du département d'Humahuaca. Il a environ 50 ans et vient de San Salvador de Jujuy. Il travaille à Humahuaca depuis janvier 2008.

L'école

J'ai mené un entretien avec un professeur d'éducation physique. Il a 38 ans et vient d'Humahuaca. Il travaille dans trois écoles secondaires, deux à Humahuaca et une à Iturrbe, petit village à quelques kilomètres. Il gère également une auberge de jeunesse dans la maison de ses parents.

L'Eglise

J'ai mené un entretien avec le responsable de la paroisse des jeunes. Il a 35 ans et vient d'Abra Pampa, capitale de la Puna (province de Jujuy). La paroisse des jeunes est un espace destiné à la jeunesse dans lequel diverses activités d'évangélisation sont organisées.

J'ai mené un entretien avec l'évêque de la prélature d'Humahuaca. Il a environ 70 ans et vient de Séville. Il travaille dans la région depuis 37 ans. La prélature d'Humahuaca s'étend sur tout le Nord de la province de Jujuy et englobe le 65% du territoire.

3.2 Les témoins

J'ai également mené des entretiens avec des adultes qui ne travaillent pas dans le domaine de la jeunesse afin de savoir comment le suicide se vit, s'accompagne et se comprend dans la communauté. Les critères que j'ai posés sont l'âge et le lieu de vie. Je voulais que ces personnes aient plus de trente ans et qu'elles vivent à Humahuaca. Ces trois personnes sont des connaissances que j'ai rencontrées dans mon quotidien.

⁴⁶ Loi de protection intégrale des droits enfants et adolescents

Témoign 1

Le premier témoin est une femme de 46 ans. Elle a grandi à Humahuaca. A 30 ans, elle est partie à Buenos Aires avec ses trois enfants et son mari pour chercher du travail. Elle est revenue après le divorce, en 2006. Elle est patronne d'une sandwicherie. Ses enfants ont aujourd'hui 15, 17 et 18 ans et vivent avec elle.

Témoign 2

Le deuxième témoin est une femme de trente ans. Elle vit à Humahuaca depuis toujours. Elle est vendeuse de salades de fruit à la gare routière. Elle a deux enfants de 6 et de 10 ans. Elle est divorcée.

Témoign 3

Le troisième témoin est un homme de 55 ans. Il a grandi à San Salvador de Jujuy. Il vit la moitié de la semaine à San Salvador de Jujuy avec ses quatre enfants et sa femme. L'autre moitié de la semaine, il vit à Humahuaca où il gère un hôtel dans la maison de ses grands-parents. Il vient régulièrement à Humahuaca depuis son enfance. Il est aussi musicien.

3.3 Les jeunes

J'ai mené des entretiens avec des jeunes afin de ne pas avoir qu'une vision adultocentriste de la réalité d'Humahuaca. J'ai essayé plusieurs techniques pour approcher les jeunes, une population avec laquelle j'étais peu en contact. J'ai commencé par demander à une voisine de 17 ans si elle acceptait un entretien. Elle a accepté mais n'est pas venue aux rendez-vous. Ensuite, j'ai demandé au « témoin 2 » de me présenter des jeunes qu'elle connaît. Deux filles de 17 ans se sont portées volontaires mais ne sont pas venues. J'ai fini par approcher les jeunes par le biais de l'école. Après avoir rencontré la directrice d'un établissement secondaire, je me suis intégrée une après-midi à l'atelier « Le corps et la santé des adolescents ». Au début de cet atelier, je me suis présentée. J'ai expliqué l'objet de ma présence et j'ai cherché des volontaires. J'ai pu m'entretenir avec trois jeunes qui sont dans leur dernière année d'école secondaire.

Jeune 1

Le premier jeune est un garçon de 19 ans. Il a trois frères et une sœur. Ses parents et sa fratrie vivent à San Salvador de Jujuy. Il est resté à Humahuaca pour s'occuper de sa grand-mère malade avec laquelle il vit.

Jeune 2

Le deuxième jeune est une fille de 17 ans. Elle a deux frères qui sont partis étudier à Abra Pampa et à San Salvador de Jujuy. Elle vit avec ses parents et une nièce.

Jeune 3

Le troisième jeune est un garçon de 17 ans. Il a quatre frères et une sœur. Il vit avec toute sa famille à Humahuaca.

3.4 Difficultés d'approches

Rencontrer des personnes à interroger a été une tâche ardue. Mes approches spontanées avec les professionnels ont été reçues avec enthousiasme et intérêt. Mais les jours agendés pour les entretiens, grèves, empressements, oublis, évitements étaient au rendez-vous. Avec les témoins, la tâche s'est passée sans trop d'encombres. Cependant, je n'ai pu limiter mes entretiens qu'avec des personnes de mon entourage. Les autres tentatives ne se sont pas concrétisées. La population jeune a été la plus difficile à approcher. Ces difficultés m'ont forcée à ne pas mettre de critères précis à mon échantillon. En effet, je me suis contentée des trois écoliers volontaires.

En annexe figure le récit des aventures d'une apprentie-chercheuse confrontée à certaines retenues des habitants d'une communauté⁴⁷. Je ne considère pas ces difficultés d'approches comme un échec. Elles me fournissent au contraire un éclairage sur les relations entre les personnes interrogées, l'objet d'études et la chercheuse. Cet éclairage enrichira l'analyse de la recherche.

4. Les entretiens

J'ai utilisé la méthode des entretiens compréhensifs⁴⁸. Le but de ces entretiens est de saisir les interprétations et les analyses que les personnes interrogées font du suicide des jeunes, de lier ces interprétations avec le contexte social d'Humahuaca, de connaître les différentes stratégies de prévention et de postvention mises en place et le sens que les professionnels leur donnent. Les entretiens permettent également d'entrevoir des nouvelles pistes d'actions. J'ai adapté les entretiens à la diversité des personnes interrogées.

Pour les professionnels, j'ai construit ma grille d'entretien autour de plusieurs thématiques : données personnelles, présentation de l'institution, le suicide des jeunes, les tentatives de suicide, les problématiques de la jeunesse, les interventions. Des questions plus directes m'ont servi à préciser certaines réponses et à les mettre en lien avec les hypothèses. En annexe figure une grille d'entretien⁴⁹ à titre informatif. En effet, une grande part de spontanéité dans les questions était prévue.

⁴⁷ Voir Annexe 1 (page 107)

⁴⁸ KAUFMANN Jean-Claude, *L'enquête et ses méthodes. L'entretien compréhensif*, Paris : Armand Colin, 2007.

⁴⁹ Voir annexe 2 (page 116)

Pour les témoins, les entretiens se sont déroulés différemment. Ils étaient moins centrés sur le suicide, mais plutôt sur la jeunesse d'Humahuaca, son quotidien, son futur, ses aspirations, ses problèmes. Si le phénomène du suicide des jeunes était abordé, je tentais d'approfondir le discours.

Pour les jeunes, j'ai préparé également un guide d'entretien qui ne se centre pas sur le suicide. J'ai préparé beaucoup de questions de relance, ayant le pressentiment que les jeunes ne développeront pas forcément leurs idées. J'ai parlé avec eux de ce qu'il leur plaît ou pas à Humahuaca, de leur quotidien, de leurs relations familiales, de leur scolarité, du temps libre et de la culture.

Au fil des entretiens, j'ai douté de mon modèle d'analyse. L'hypothèse qui lie le suicide des jeunes à la condition indigène de la communauté me semblait difficilement vérifiable. Je n'ai cependant pas modifié ce modèle. En effet, beaucoup d'indicateurs ressortaient (chômage, consommation abusive d'alcool, etc.) mais n'étaient pas explicitement liés à la condition indigène. J'ai donc pris le risque d'être déstabilisée et de devoir reconstruire peu à peu mon modèle explicatif. Au final, cette hypothèse et ses sous-hypothèses pourront être utilisées, précisées et complétées.

PARTIE IV

ANALYSE

DES

DONNÉES

1. Chiffres

Les données statistiques permettent d'avoir un aperçu de la situation concernant les suicides en Argentine. Cependant, les chiffres sont à prendre avec des pincettes. Il semblerait que le nombre réel de suicides dépasse celui des données officielles : « *Le taux de suicide ne reflète pas la quantité de suicides qui se produisent, sinon seulement le taux de ces morts qui sont enregistrées comme telles. Tous les suicides d'une société n'arrivent pas aux registres officiels, du fait qu'ils sont délibérément cachés dans certains cas et en raison de l'impossibilité de déterminer les circonstances précises de la mort dans d'autres cas. Il y a une part importante des suicides qui sont classés dans des catégories comme mort accidentelle ou mort par lésions dont on ignore l'origine* »⁵⁰. La volonté délibérée de cacher le suicide reflète la réprobation sociale que cet acte suscite.

Les taux de suicides se calculent sur 100'000 habitants. L'Argentine détient le taux le plus élevé d'Amérique du Sud et le 11^{ème} du monde. En 2001, le taux de suicides était de 8,6. L'étude « Suicide en Argentine »⁵¹ relève que le taux de suicides à l'adolescence est en augmentation. Selon les statistiques du ministère de la santé, en 1991 se produisaient 30 cas de suicide d'adolescents pour 100'000 personnes. En 2000, ce chiffre a plus que doublé (64 pour 100'000). La tranche d'âge 15-24 ans est préoccupante. Bien que la santé physique des jeunes se soit améliorée, les conduites antisociales, la consommation de drogue et d'alcool et les conduites suicidaires ont augmenté. Le suicide est la deuxième ou troisième cause de mort pour ce groupe d'âge dans la quasi-totalité des pays du monde. Durant les 15 dernières années, l'Argentine assiste à une masculinisation du suicide ; les suicides masculins ont augmenté de 27% et représentent les deux tiers de la totalité des suicides.

Dans la province de Jujuy, entre 1998 et 2005, 375 cas ont été enregistrés (287 hommes, 87 femmes, 1 inconnu). Un tiers de femmes pour deux tiers d'hommes. En prenant en compte la quantité d'habitants par région, la Quebrada détient le second taux de suicide le plus élevé (département d'Humahuaca : 15 cas, département de Tilcara : 11 cas, département de Tumbaya : 5 cas).

En 2004, le taux de suicide de la province était de 8,9 ; le taux du département d'Humahuaca de 21,2. Ce taux est impressionnant et il convient de s'interroger s'il reflète la réalité. Eric Gourdeau, secrétaire général associé au Secrétariat des Activités Gouvernementales en Milieu Amérindien et Inuit, signale qu'il faut se méfier des statistiques : « *En effet, si, dans une communauté de cent personnes, un individu s'enlève la vie, en extrapolant, on arrive à des*

⁵⁰ AGÜERO Max [et al.], *Suicidio en Jujuy. Niños y adolescentes* (Tomo I), San Salvador de Jujuy : Edición DASS, proyectos de investigación UCSE, 2004.

⁵¹ Etude citée in AGÜERO Max [et al.], *Suicidio en Jujuy. Niños y adolescentes* (Tomo I), ibid.

chiffres comme 1000 suicidés sur 100'000 personnes. Or, ces résultats ne correspondent pas du tout à la réalité »⁵².

Dans le département d'Humahuaca, entre 1998 et 2005, 15 suicides ont été enregistrés :

- 1 de 15 ans
- 2 de 19 ans
- 1 de 21 ans
- 1 de 23 ans
- 3 entre 31 et 41 ans
- 1 de 41 à 51 ans
- 2 de 51 ans à 61 ans
- 2 de 61 ans à 71
- 1 de 71 ans à +
- 1 inconnu

5 personnes sur 15 ont jusqu'à 23 ans, donc un tiers. 2 tiers sont des hommes. La quasi-totalité des suicides sont commis par pendaison.

Pour les années 2007 et 2008, je ne détiens pas de données officielles. Durant mon premier séjour, de septembre à novembre 2007, j'ai été informée de 4 suicides, de 4 hommes de 11, 22, 25 et 29 ans. Durant mon second séjour, de juillet à novembre 2008, j'ai été informée de 4 suicides, une femme de 17 ans, un homme de 20 ans, un homme de 22 ans et un homme de 19 ans. Bien qu'il soit difficile de se rendre compte de l'ampleur du phénomène sur une ville de peu d'habitants, le suicide, particulièrement celui des jeunes, existe à Humahuaca. Le rapport 2007 sur la jeunesse d'Humahuaca, rédigé par le Centre d'Attention Intégrale à l'Enfance l'Adolescence et la Famille, mentionne l'augmentation préoccupante du nombre de suicide de jeunes. La vague de suicides de 2007 a permis à plusieurs institutions de se réunir et de mener une réflexion en commun. La volonté de réunir divers acteurs sociaux afin de trouver des réponses communes pour les problématiques de la jeunesse d'Humahuaca a été impulsée par cette vague.

Les statistiques n'amènent pas beaucoup d'informations. Elles sont dépouillées de nombreux critères : aucune information sur la situation des familles des suicidés n'apparaît (situation économique, membres du groupes, alcool dans la famille, maltraitance, abus), l'appartenance ethnique ne figure pas non plus. Ma recherche de terrain prend du sens. Arrivée en début

⁵²Cité in VOLANT Eric, *Culture et mort volontaire. Le suicide à travers les pays et les âges*, Montréal : Liber, 2006.

juillet 2008 à Humahuaca, la ville baignait dans la problématique du suicide. Des connaissances m'ont tout de suite dit : *« T'as du travail, depuis que tu es partie, deux jeunes se sont suicidés à Abra Pampa et il y a quelques jours une fille de 17 ans s'est pendue à Humahuaca »*. Deux jours après, la mort m'a réveillée de bonne heure. Quand les cloches du village sonnent de longs coups et sur une longue durée, elles rendent publique le décès d'une personne de la communauté. Deux enfants toquent à la porte. Ils annoncent à mon ami que le défunt des cloches est le filleul de son père. Il s'est pendu cette nuit. C'est le petit ami de la fille de 17 ans qui s'est suicidée la semaine dernière. Mon ami doit aller représenter sa famille à la veillée. Il ne veut pas y aller seul et me demande de l'accompagner. J'accepte, prise d'un certain malaise. Etrange coïncidence que de devoir être présente comme personne endeuillée à la veillée d'un suicidé. Je crains que des personnes jugent ma présence comme du voyeurisme sociologique. Arrivée sur place, ma gêne s'accroît, je suis la seule blanche. J'observe dans le regard des gens des interrogations quant à ma présence. Ils voient peut-être en moi une touriste opportuniste en mal de sensations.

Le défunt a 20 ans, il repose dans son cercueil. Son visage est serein. J'imaginais certainement, inconsciemment, qu'un suicidé avait une expression d'extrême souffrance. Peut-être que la mort la lui a libérée. La salle est ornée de symboles chrétiens. Jésus Christ est présent. Il ressemble à une star hollywoodienne avec ses habits lumineux et son auréole qui clignote. Au pied du cercueil, des éléments de la culture indigène que j'avais déjà vu durant les célébrations de la *Pachamama*. Des cigarettes plantées dans du sable, des feuilles de coca et un encens de la région donnent à la veillée cette étonnant mélange de Chrétienté et de Paganisme.

Le jeune a été élevé par sa grand-mère. Les pleurs de celle-ci sont partagés entre des sentiments de culpabilité et de colère : *« Pourquoi m'a-t-il fait cela ? Il m'a toujours accompagné, comment vais-je continuer à vivre avec ce vide, regardez ce que j'ai fait ! »*. Avant de partir, je me recueille près du cercueil. Ma froideur détachée d'étudiante s'en va. Je regarde ce jeune et l'incompréhension me submerge. Comment est-ce possible d'en arriver là ? N'y avait-il donc pas d'autre solution ? Combien il a dû souffrir ! Quelle tristesse pour ceux qui restent ! J'essaie de me dire que je ne trouverai pas d'explication pour le moment et peut être jamais. Je suis face à mon propre rapport à la vie et à la mort. Je me suis toujours convaincue que la mort est un événement qui se fête, qu'elle permet de mieux profiter et célébrer la vie, qu'elle est un passage naturel d'un état à un autre, qu'elle annonce le début d'un nouveau cycle. Je réalise qu'après un suicide, la mort n'a pas toutes ces vertus. Un ami me racontera par la suite qu'il en est de même dans la vision de la mort des indigènes. Elle se fête. C'est une nouvelle naissance. Mais pas dans le cas d'un suicide. Le suicide est la marque que quelque chose ne tourne pas rond dans la communauté.

« Sans travail il n'y aura pas de vie et sans vie nos enfants arriveront jeunes déjà morts »

Osvaldo Maidana⁵³

2. Dynamique sociale

Dans les entretiens, la pauvreté est un thème récurrent. Source d'exclusion, elle est souvent liée au chômage et à une offre éducative insatisfaisante : « *Manque de travail, manque d'éducation, manque de santé, il y a des hôpitaux qui n'ont pas de médicaments, alors les personnes sont désespérées* »⁵⁴.

2.1 Perspectives d'avenir

Les mauvaises conditions de vie, sociales et économiques, rendent l'avenir des jeunes incertain, voire muré. « *Les jeunes dans notre région sont vieillissés, ils sont frustrés, désespérés, parce qu'il n'y a pas beaucoup de perspectives de vie. Ils n'ont pas beaucoup de possibilités de pouvoir continuer à étudier. S'ils continuent à étudier, après ils se retrouvent sans possibilités de travailler, surtout ceux qui viennent travailler dans la région, qui est beaucoup dans le domaine de l'éducation, c'est fondamentalement toutes les écoles supérieures qu'il y a (...) Et bon, il n'y a pas de travail et il n'y a pas non plus beaucoup de possibilités d'études* »⁵⁵. Les jeunes doivent alors émigrer pour continuer leur parcours scolaires. Les problèmes économiques des familles sont un obstacle de taille et beaucoup de jeunes n'ont pas la possibilité d'étudier dans les grandes villes.

Les jeunes voient leurs rêves d'avenir confrontés à la réalité et ses limites : « *Je remarque que beaucoup de jeunes veulent partir étudier à d'autres endroits mais ils ne peuvent réellement pas parce que la situation économique de la famille est difficile, alors ils doivent redéfinir ces rêves et faire avec ce qu'ils ont, ce qu'ils peuvent faire* »⁵⁶.

Devant l'absence de perspectives, les jeunes peuvent se sentir impuissants, sans emprise sur leur existence. Ils se retrouvent dans un état de vulnérabilité favorisant les conduites à risques : repli dans le monde des rêves (consommation de substances toxiques), comportements violents, défis dangereux pour prouver aux autres et à eux-mêmes qu'ils ont de la valeur.

Le suicide des jeunes serait le signe d'une société qui ne parvient pas à intégrer ses membres. Avant de poser son geste final, le suicidé n'existe déjà plus, il n'y a pas de place pour lui dans la société. Son seul pouvoir de décision sur la vie peut prendre la forme d'un suicide, qui viendrait confirmer sa non-existence.

⁵³ MAIDANA Osvaldo, *Desde el silencio de mi pueblo*, op.cit.

⁵⁴ Président de l'association « La femme et l'enfant indigène »

⁵⁵ Evêque

⁵⁶ Assistante social et psychopédagogue du CAINAF

2.2 Des politiques qui emprisonnent

L'Etat a une part de responsabilités face aux conditions de précarité. Il est dénoncé car il n'assure pas la sécurité et le bien-être de l'ensemble de la population. Il perd son rôle régulateur dans les domaines sociaux et économiques.

Les réponses politiques concernant l'amélioration des conditions de vie des jeunes semblent inefficaces. Elles n'ont pas d'objectifs à long terme. *« Il n'y a pas de politique qui englobe ou qui a une couverture économique, sociale, éducative qui englobe toute la région. Il y a beaucoup d'aides ponctuelles, beaucoup de projets, beaucoup de fonds sont destinés, beaucoup de moyens très dispersés, beaucoup d'organisations, et bon, tout ça n'améliore pas la situation de vie (...) Je crois qu'il faut affronter cela d'une manière intégrale. Il faut penser à améliorer les situations sociales et économiques de la région (...) Il n'y a pas de politique sérieuse pour donner des réponses aux jeunes (...) Je dis toujours qu'il y a beaucoup de programmes de type nutritionnel, d'appui et de soutien nutritionnel qui sont de type assistantialiste, par là un soutien au troisième âge. Mais le sujet de l'éducation est très fort. Le gouvernement promeut des bourses et il met du temps à les payer, très souvent ces bourses ne couvrent pas les études. Mais je crois que c'est fondamental pour nos personnes, pour la jeunesse qui est nombreuse »⁵⁷.*

Les mesures de protections sociales, outil étatique pour protéger les citoyens des risques des aléas de la vie en société, sont fortement remises en question. Elles sont considérées comme de l'assistancialisme : *« Toutes ces politiques sociales, je le répète souvent, limitent la liberté des gens, elles les conditionnent. Je crois que ça ne fait pas du bien. Elles leur enlèvent la liberté, elles leur enlèvent l'indépendance, elles créent de la dépendance (...) C'est toujours la même histoire, au lieu de créer des postes de travail, de générer des choses pour que les gens soient libres, que les gens puissent choisir ce qu'ils veulent, mais cela dépend toujours d'un opérateur politique, les gens se transforment en clients. Et cela c'est plus sophistiqué, parce qu'en apparence c'est une aide, mais cette aide a un prix, et bon, les situations de vie de nos personnes sont très limitées. Tout fait en sorte de ne pas aider à voler plus haut »⁵⁸.*

Les politiques assistancialistes ne permettent pas un épanouissement personnel et professionnel par la reconnaissance d'un statut social. Elles provoquent une perte de la dignité car les personnes bénéficiaires de programmes sociaux ne sont plus actrices de leur vie. Dans le jargon quotidien, l'expression « planes descansar »⁵⁹ remplace les termes « planes trabajar »⁶⁰. Cette expression est généralisée en Argentine. Elle montre les représentations que de tels programmes suscitent dans la population. Les bénéficiaires sont souvent considérés comme des fainéants, incapables de se débrouiller et de prendre leur vie en main.

⁵⁷ Evêque

⁵⁸ Evêque

⁵⁹ Programme de repos

⁶⁰ Programme de travail, sorte d'assurance chômage

2.3 Co-construction de la démocratie

Les interventions de l'Etat ne devraient pas uniquement servir à palier la faim mais aussi à donner les moyens aux collectivités de trouver et d'appliquer des solutions par elles-mêmes. La participation des collectivités est indispensable pour la co-construction de politiques publiques. Les acteurs sociaux, vivant au quotidien dans une réalité, sont les meilleurs placés pour établir des diagnostics et proposer des projets à soumettre à l'Etat. Ils ont une responsabilité citoyenne quant à l'amélioration de leurs conditions de vie. C'est dans cette optique que la communauté est aussi remise en question : *« Nous devrions faire partie d'organismes ou de réunions dans lesquels nous apportons des opinions afin que des projets se concrétisent. Ce n'est pas seulement l'Etat qui doit se préoccuper, mais tu vois, nous sommes tous isolés (...) Je pense que ça vient des deux côté (de l'Etat et de la communauté), parce que je pense que les gens ne proposent pas non plus de projets (...) Mais ce qui est vrai, on propose des choses et l'Etat ne fait rien. Alors après la deuxième fois ou la troisième fois que tu es allé, que tu as proposé un projet et qu'il n'a pas été reçu, alors tout se dégonfle (...) C'est un sujet assez complexe parce que ça a à voir avec le développement des capacités des gens au fil des années (...) Ça veut dire, suppose, nous allons faire, je ne sais pas, tu vas à Caspala, à Coctaca ou ici même à Humahuaca ou dans les quartiers et dire, bon, qu'allons-nous faire les cinq prochaines années ? Les 10 prochaines années ? Tu vois que personne ne dit rien (...) Aujourd'hui le tourisme, c'est une activité. Des gens viennent, bien, mal, tout le sujet du patrimoine. Mais des gens viennent et laissent de l'argent. Mais on n'organise pas cela non plus, on ne travaille pas dessus. Des gens viennent, il faudrait nous réunir davantage, mieux établir comment cela va se développer. Parce que pour moi c'est bien d'offrir ce qu'on a, de le montrer, c'est bien. Si quelqu'un vient et dit : je te paye pour que tu me guides un jour dans Humahuaca, si tu connais la ville, c'est bien parce que tu les fais payer. C'est mal que quelqu'un vienne, comme on dit, du dehors, et qu'il s'approprie des choses. Mais je crois qu'il y a aussi des choses qui ne se développent pas depuis ici »*⁶¹

Toute réalité sociale étant complexe, un travail interdisciplinaire est indispensable pour entrevoir des solutions efficaces à long-terme. La concertation entre divers acteurs enrichit la compréhension d'une problématique. Les réponses sont plus adaptées à la réalité. Les institutions à Humahuaca ont toujours travaillé chacune de leur côté. Aujourd'hui, la volonté de travailler en commun prend de l'ampleur. Des réseaux essaient de se former afin de mieux répondre aux besoins des jeunes. La création, par exemple, du Conseil de l'Adolescence, de l'Enfance et de la Famille va dans ce sens. Des difficultés liées à l'interdisciplinarité se font sentir. Le conseil n'a pas encore présenté de projet, bien qu'il y travaille. Il est toutefois normal, étant une nouvelle approche d'intervention (le conseil a un an et demi) que des projets concrets prennent du temps à être élaborés et proposés. C'est toutefois un point très positif que ce conseil existe.

⁶¹ Témoin 3

« Les relations familiales sont cassées, par là l'absence du père, la rupture des relations, des générations disons, tout cela provoque une distorsion d'un projet de vie »

Assistante sociale et
Psychopédagogue du CAINAF

3. Dynamique familiale

La famille étant le premier lieu de socialisation de l'enfant, sa dynamique est systématiquement abordée dans la thématique du suicide des jeunes. Le manque de « contention »⁶² familiale serait un facteur prédisposant au suicide. Les problèmes de communication dans les familles sont au centre des discours. Le fossé des générations provoquerait un déséquilibre relationnel, altérant la communication. Le suicide des jeunes serait alors un acte de communication, ou une tentative désespérée de la rétablir. Il traduirait l'échec de tous les moyens d'actions sur des relations générationnelles conflictuelles.

3.1 Familles en crise

Certaines familles semblent avoir des difficultés à encadrer leurs enfants. La transition d'un modèle familial traditionnel à un modèle moderne peut être difficile à gérer. Il convient donc de développer l'évolution de ces deux modèles dans le contexte d'Humahuaca.

Evolution des modèles familiaux

Beaucoup de familles à Humahuaca viennent de la campagne. La famille rurale, ou traditionnelle, est l'unité qui permet l'essentiel des activités de production agricoles ou artisanales : *« Avant, on parlait moins et maintenant on commence à parler. Davantage depuis toute cette technologie qui passe à l'écran. Mais à part ça, il y a ici, il me semble un choc générationnel très grand, pour parler de la région. Il y a beaucoup de pratique en relation avec la campagne, les chèvres, ce qu'on doit faire au quotidien, et il n'y avait pas besoin de parler. Mais bon, maintenant nous sommes dans une autre époque et d'autres choses apparaissent. Et ces personnes qui viennent d'endroits plus ruraux, ils apparaissent dans les zones plus urbaines et ça fonctionne différemment. Ça fonctionne différemment et les jeunes demandent d'autres choses. Si les moyens de communication influencent, c'est possible, je ne sais pas à quel point »*⁶³. Le rôle des membres vise un objectif commun, soit subvenir aux besoins de la famille pour sauvegarder le patrimoine. Les intérêts et

⁶² En espagnol, le terme « contention » est utilisé pour décrire un ensemble de dispositions éducatives qui favorisent le développement psychosocial des enfants. Les personnes font souvent référence au dialogue, au soutien, à l'affection, à l'amour, à la confiance, à la pose des limites, au temps partagé. Dans mon travail, j'utiliserai la traduction « encadrement » qui me paraît être la plus adéquate.

⁶³ Psychologue du centre de prévention de la violence familiale

considérations personnels sont mis au second plan. La communication est liée aux pratiques quotidiennes.

Le père est le chef incontesté de la famille traditionnelle. Patriarche absolu, il détient l'autorité : *« Je dis manque culturel, manque de culture parce que le manque de communication, peut-être les parents, les parents (silence) les parents parce que si, comme père, tu essaies d'atteindre tes enfants, avec des discussions par exemple, parler de sujets, parce qu'il y a des enfants (silence) j'ai grandi à la campagne. Je suis de la campagne. Je ne me souviens pas que mon père m'ait convoqué pour discuter, non. Sur aucun sujet, jamais. Il allait jusqu'à nous taper, on était quatre frères. On a grandi comme ça. On a grandi soumis, avec des peurs, et parler de ce qui t'arrivait à papa, non, pour rien au monde. Tu dois le supporter toi. Tu dois t'en sortir toi. J'ai grandi ainsi. J'ai grandi dans une situation très inconfortable quand j'étais petit, difficile »*⁶⁴.

Dans un contexte plus urbain, comme Humahuaca, la famille rurale doit s'adapter à une conception de la famille qui est en changement : *« Selon la sensibilité moderne, la relation conjugale et la relation parentale valent dans la mesure où elles favorisent les objectifs individuels et les intérêts que chacun poursuive dans ses engagements professionnels, publics et privés »*⁶⁵. Dans la famille traditionnelle, la vie de l'enfant était réglée dès sa naissance. Il avait une certaine sécurité car son rôle et le sens à donner à sa vie étaient établis. Dans la famille moderne, l'enfant est davantage considéré comme un individu que comme le membre d'un groupe. Arrivée à l'adolescence, la personne gagne des espaces de liberté, notamment quant au choix de son avenir. Les jeunes doivent trouver un sens à leur vie et certaines sécurités vacillent, d'autant plus que peu de perspectives s'offrent à eux. Une sécurité intérieure doit alors être assurée par l'estime de soi. Celle-ci se construit principalement par l'encadrement familial : se sentir important, savoir gérer les conflits par la négociation, pouvoir s'exprimer, avoir confiance en son entourage, recevoir de l'affection et partager du temps avec ses parents, connaître ses ressources et ses limites, pouvoir être orienté. L'autorité des parents n'a plus la fonction de sauvegarder le patrimoine, mais d'accompagner les enfants dans l'élaboration d'un projet de vie.

La psychologue du centre de prévention de la violence familiale met en évidence des problèmes quant à la pause des limites : *« Il y a des choses qui sont permissives et il y a des choses qui sont autoritaires en même temps. C'est compliqué, parce que je crois qu'il y a un « laisser faire » par confort parce qu'ils ne savent pas comment (poser les limites). Et d'un autre côté, il y a une plainte « il ne me fait pas cas » alors il faut tout interdire. C'est à moitié bizarre ça »*. Dans la famille moderne, les limites ont de nouvelles fonctions. Elles permettent de montrer à l'enfant qu'il a de l'importance pour les parents, qu'ils se soucient de lui. C'est un signe d'amour. Le sens de la limite est argumenté à l'enfant : *« Il est nécessaire d'orienter les parents pour qu'ils puissent commencer à poser des limites, à dire « oui », « non ». Ils doivent accompagner, établir des normes et des règles, faire un consensus de normes et de*

⁶⁴ Président de l'association « La femme et l'enfant indigène »

⁶⁵ VOLANT Eric, *Culture et mort volontaire. Le suicide à travers les pays et les âges*, op.cit.

règles à la maison. Il est aussi nécessaire d'accompagner tout ce qui a à voir avec le fait de grandir et mettre l'idée que la limite ce n'est pas de l'interdiction, ce n'est pas seulement de l'interdiction, ce n'est pas être autoritaire ou exercer de l'autoritarisme, mais que la limite implique une préoccupation. Comme adulte, comme parent, je peux exiger que l'enfant rentre à telle heure. Je sais à quelle heure il rentre, et je m'engage à venir à telle heure pour manger ensemble. Je peux aussi dire « je ne veux pas que tu rentres tard parce que j'ai peur, parce que je ne sais pas ce qui peut t'arriver. Si je te demande que tu rentres à cette heure là c'est parce que s'il t'arrive quelque chose, je sais où tu étais jusqu'à cette heure, je sais comment te chercher, je sais quoi faire ». Et il semble que c'est difficile. Je demande souvent aux parents : mais vous leur dites que c'est parce que vous les aimez ? Et c'est difficile pour eux. La plupart des fois ça ne se dit pas »⁶⁶. Confronté à des parents permissifs, l'enfant peut se sentir abandonné et sans importance. Dans le cas inverse, les parents sont autoritaires. L'interdiction n'est pas argumentée et perd du sens. Toute négociation est impensable. La communication est coupée car chaque membre se cambré sur ses positions. L'enfant peut se sentir étouffé, pas respecté comme un individu capable de s'exprimer et craintif de toutes les réactions de ses parents.

Les limites permettent également de responsabiliser les enfants. Elles les aident à prendre conscience qu'il y a des règles et des lois à ne pas franchir pour leur bien-être. Responsabiliser les enfants c'est aussi leur apprendre à être frustrés afin qu'il puisse mobiliser leurs ressources pour aller de l'avant : *« En réalité, ce sont des sujets bien contemporains parce que la lecture que je peux faire c'est que cette génération est une génération de l'immédiat, du « maintenant », qui ne tolère pas les moindres frustrations parce que c'est aussi la faute des adultes de tout leur céder, sans qu'ils (les jeunes) ne le cherchent. Du coup, pas seulement le suicide, beaucoup de problèmes qui sont en relation avec le suicide ont à voir avec ça, que le « non » ne se tolère pas et ils se frustrerent tout de suite (...) ils n'ont jamais vécu quelque chose qu'il faut chercher, toujours tout leur a été donné. Et aujourd'hui davantage, les familles ont peur des limites, elles croient que les limites c'est de l'autoritarisme, il y a une grande confusion. On tend à la surprotection. Ça aide aussi les jeunes à ne pas avoir d'attentes parce que tout est donné, alors il n'y a pas de créativité. Parce que la créativité est liée avec le fait que le « donné » n'est pas, alors il faut le chercher. La créativité est liée avec le nouveau. Le processus créatif du psychisme des personnes c'est cela, avant la création il y a un chaos, un chaos créateur, et ce chaos me mobilise pour que je cherche quelque chose. Nous avons généré des adolescents qui, devant le chaos créateur, se frustrerent, vont dans l'alcoolisme, se suicident »⁶⁷.*

Dans le modèle familial moderne, le rôle du père est bouleversé. Il perd son pouvoir en termes d'autorité totalitaire. Il doit redéfinir sa position et ses relations avec la famille, d'autant plus que l'épouse gagne peu à peu des espaces de liberté. A cela s'ajoute, dans le contexte d'Humahuaca, la perte d'un statut social lié au travail : « Le chômage et les difficultés

⁶⁶ Psychologue du centre de prévention de la violence familiale

⁶⁷ Psychologue du CAINAF

d'assimilation culturelle (transplantation urbaine d'ex-ruraux) contribuent au vacillement de l'autorité morale des pères, eux qui sont en outre de plus en plus dépossédés de la concrétisation de leur travail (...) Leur « absence » n'est pas tant physique que symbolique. Ils sont en crise d'identité et semblent en panne de substitution d'un faire qui ne trouve plus sa dimension. Cela entretient des doutes et leurs interrogations quant à leur position dans la famille. Censés incarner la loi, trop souvent ils n'incarnent rien ; ils oscillent alors entre velléités autoritaires qui confinent à la violence et des attitudes de démission qui confortent leur absence »⁶⁸. L'image du père est dévalorisée car il ne trouve plus son identité, familialement et socialement : « *Il y a eu à Buenos Aires, une étude de psychologie sociale. Après la fermeture du ferrocarril, il y a eu beaucoup de suicides, parce qu'il y a eu en quelque sorte une déconstitution de l'identité. Une personne dont l'« être cheminot » lui donnait son essence, ne l'est plus. L'« être cheminot » a une longue histoire en Argentine. Je ne suis pas en train de te parler des jeunes, je te parle des grandes personnes. Ils ne peuvent pas s'insérer professionnellement, ils n'existent plus. En plus, tu as toute une situation qui exige que l'homme doit maintenir le foyer, et la majorité des cheminots étaient des hommes* »⁶⁹. Les pères en crise ont tendance, à Humahuaca, à sombrer dans l'alcoolisme. Les enfants, surtout les garçons, manquent de modèles positifs d'identification. Parfois les rôles sont inversés et les enfants doivent prendre en charge la famille économiquement et affectivement. Ce phénomène de parentification ébranle les repères des enfants.

Familles éclatées

L'impossibilité de trouver du travail a mené de nombreux parents à émigrer vers les centres économiques du pays. Les enfants restent avec leurs grands-parents. Le choc des générations est d'autant plus grand. Il semble que les grands-parents, dans le rôle de parents, ont des difficultés à encadrer leurs petits-enfants. Les anciens étaient traditionnellement respectés, puits d'expériences et de sagesse. Aujourd'hui, la famille n'a plus le temps ni l'envie de s'en occuper, ils sont vus comme des obstacles dans l'élaboration d'un projet de vie individuel : « *Je te dis qu'ici la famille est aussi en train de changer. Avant par exemple l'ancien était beaucoup plus important, on en prenait beaucoup soin (...) Ce que j'observe maintenant c'est que les gens veulent que l'Etat les prennent en charge, qu'ils puissent entrer dans un gériatrique, dans un foyer, parce que personne n'a le temps et la patience de s'occuper des aînés. Les petits-enfants sont avec le grand-père, beaucoup restent vivre avec les grands-parents. Quand ils sont petits tout va bien. Le problème c'est quand ils entrent dans l'adolescence, parce que là il y a un choc de générations et il y a comme une non-compréhension. Le grand-père ne sait pas comment il va conduire le petit-fils et le petit-fils rejette le grand-père (...) Beaucoup de grands-parents prennent en charge les petits-enfants parce que les enfants sont partis travailler à Buenos Aires ou ils travaillent à Jujuy, ils partent d'ici pour chercher de meilleurs moyens* »⁷⁰.

⁶⁸ POMMEREAU Xavier, *L'adolescent suicidaire*, op.cit.

⁶⁹ Psychologue du centre de prévention de la violence familiale

⁷⁰ Assistante social du centre de prévention de la violence familiale

Les divorces contribuent aussi à l'éclatement des familles. Dans le fond, ce n'est pas le divorce qui pose problème, mais la façon dont il est géré par les parents afin que les enfants n'en deviennent pas les victimes. Il est important que les enfants ne se sentent pas responsables de la séparation, qu'ils ne se retrouvent pas dans des situations insupportables de loyauté, et qu'ils puissent bénéficier de temps avec les parents.

Les problèmes économiques influencent la dynamique familiale. La disponibilité des parents pour leurs enfants est restreinte car ils passent beaucoup de temps au travail. Il est alors plus difficile de détecter leur mal-être : *« On travaille aussi sur le manque de communication dans le foyer. Des enfants restent seuls et il y a des parents qui ne se rendent pas compte de certains changements, comme la dépression. La communication fait défaut parce que ces enfants sont seuls durant la journée, ils ne savent pas quoi faire, ils ne parlent pas »*⁷¹. La fatigue, la crainte de ne pas boucler la fin du mois, la mauvaise humeur influence également sur la communication dans la famille : *« Je crois que nous autres comme parents, nous nous dédions beaucoup au travail et c'est comme si nous laissons à part les enfants. Ils viennent « maman, je veux te raconter quelque chose » et toi tu dis « attends ». Un temps passe quand tu te rends compte que ton fils agit de son côté »*⁷².

3.2 Idéal de vie

La mondialisation apparaît dans la problématique de la communication familiale et du choc intergénérationnel. L'arrivée à Humahuca des moyens de communication comme la télévision et internet ont eu comme effet de véhiculer de nouveaux modes de vie : *« La télévision, il faut voir ce que transmet la télévision aussi. Je crois qu'il y a beaucoup de facteurs, pas seulement les parents. Avec le sujet de la mondialisation, il y a beaucoup de nouvelles choses qu'il n'y avait pas à notre époque (la personne qui parle a 25 ans), ça a beaucoup à voir. Ils voient à la télévision beaucoup d'informations, alors ça influence la manière d'être, la manière de penser, la manière de vivre des jeunes. Le fossé des générations se fait plus grand. Maintenant les jeunes posent beaucoup de questions, pourquoi ça se passe, qu'est-ce que c'est »*⁷³. La télévision véhicule des nouveaux systèmes de valeurs, à savoir que la reconnaissance sociale et personnelle s'acquiert dans le fait d'être riche, de consommer, d'être beau. Ce nouvel idéal de vie est le fruit d'un système économique et politique mondialisé : *« Un mode de vie sociale capitaliste s'impose dans sa plus pure expression : une société de consommation qui privilégie le sens hédoniste de la vie. En d'autres termes : gagner plus pour consommer plus et ainsi accumuler davantage de plaisir »*⁷⁴. Le fossé des générations se creuse car l'idéal de vie des parents était différent. La reconnaissance sociale et personnelle reposait dans le fait de fonder une famille, de travailler pour la faire vivre.

⁷¹ Assistante social et psychopédagogue du CAINAF

⁷² Témoin 2

⁷³ Assistante sociale du CAINAF

⁷⁴ AGÜERO Max [et al.], *Suicidio en Jujuy. Niños y adolescentes*, op.cit.

Les jeunes deviennent victimes de nombreux produits de mode auxquels ils ne peuvent accéder car la situation économique des familles ne le permet pas : « *L'antenne de télévision est arrivée ici. Elle arrive dans les grands centres, elle arrive aussi ici. Elle crée une série de besoins et d'appétits et les jeunes ne peuvent pas y accéder. Je crois que cela crée une situation difficile dans la tête des gens* »⁷⁵. Parfois, l'argent que les jeunes possèdent est utilisé pour accéder à ce nouvel idéal de vie : « *La télévision, internet, la publicité t'amène à la consommation, les chaussures, une veste, le portable, mp3, mp4, ils (les jeunes) sont toujours tentés par cela. Ils cherchent davantage à satisfaire ce genre (silence) répondre disons à ces attraits que chercher un autre sens à la vie. Je connais des jeunes qui ayant acheté un portable à 800 pesos, auraient pu faire autre chose de productif pour eux* »⁷⁶.

Or, cet idéal de vie ne donne que l'illusion de la satisfaction car il se situe dans l'« avoir », et non dans l'« être » : « *Les parents se sacrifient pour acheter un natel, et pas n'importe lequel, le plus cher pour que le fils ait de la valeur et pour remplacer l'affection qu'ils ne peuvent lui donner à cause du peu de temps qu'ils passent avec lui. Mais le problème, si un voleur lui vole son natel, l'enfant n'a plus de valeur. Il faut montrer que l'enfant a de la valeur pour nous, pour ce qu'il est, et cela, aucun voleur ne peut lui l'ôter* »⁷⁷.

L'accès à une quantité d'informations sur la sexualité, la santé, la mort ou l'amour creuse aussi le fossé des générations. Les jeunes ont besoin d'échanger sur ces sujets qui les questionnent. Les parents ne sont pas habitués à converser sur des sujets encore tabous : « *C'est clair (ils commencent à poser des questions), je vais à internet et je vois des choses et des choses, et il faut au mieux demander au père. Et le père n'est pas conscientisé, il sait le juste et le nécessaire des expériences qu'il a vécues (...) (avant ils ne parlaient pas de sujets comme la sexualité), maintenant ils demandent, je leur dis, il ne faut pas que ce soit un tabou, au contraire, ça doit être quelque chose de plus ouvert, il faut chercher des informations, se conscientiser* ». Les informations véhiculées par la télévision ou internet sont considérées comme une opportunité d'ouvrir le dialogue en famille.

⁷⁵ Evêque

⁷⁶ Responsable de la pastoral juvenil

⁷⁷ Psychiatre de San Salvador de Jujuy rencontré lors d'un entretien informel

4. Dynamique institutionnelle

Ce proverbe montre l'importance d'élargir le tissu social familial afin que les enfants aient d'autres références adultes et ne soient pas isolés. Les personnes interrogées parlent du manque de soutien et de contrôle social.

4.1 Ecole

L'école est une institution de transition entre la famille et le monde extérieur. Les adolescents y passent beaucoup de temps. Leur mal-être s'y exprime aussi. Ils reproduisent à l'école les carences familiales, les difficultés psychologiques et relationnelles.

L'école est un lieu d'enseignement. Cependant les professeurs ne peuvent pas se retrancher derrière le strict exercice de leur fonction, sous prétexte qu'ils ne sont pas des travailleurs sociaux ou des psychologues. Ils ont une responsabilité dans la promotion d'un climat scolaire positif : établir des liens de confiance avec les élèves, favoriser le dialogue, proposer des outils de résolution des conflits, créer des lieux de participation active à la vie de l'école. Cela contribue à l'amélioration du bien-être des élèves.

Dans un climat scolaire positif, les professeurs peuvent être les témoins privilégiés du mal-être des jeunes, inaperçu ou banalisé dans le milieu familial. A l'école, les jeunes envoient des signaux d'alarme. Les professeurs peuvent les identifier et favoriser l'expression verbale de la souffrance. Alors ils peuvent agir comme des relais, mobilisant la famille et d'autres partenaires compétents pour répondre aux besoins d'un jeune en souffrance et diminuer ainsi les risques de passage à l'acte suicidaire.

Les professeurs d'Humahuaca ne sont pas titulaires d'une seule école, ils enseignent dans différents établissements de la région. Ils connaissent peu leurs élèves, la confiance est plus longue à s'établir. Il peut être difficile de détecter le mal-être de certains élèves : « *Nous les professeurs nous avons trois-quatre heures, tu entres, tu sors, nous ne sommes pas toute la journée avec eux. Par contre, par exemple à l'école primaire c'est une seule maîtresse qui est toute la journée, il y a un encadrement beaucoup plus (silence) je dirais que les adolescents ont besoin de beaucoup d'encadrement, et les professeurs on ne le leur donne pas parce que, c'est pas qu'on ne veuille pas, sinon parce que le même système éducatif est ainsi. Nous on n'est pas là toute la journée, on va d'une école à l'autre, à l'autre, à l'autre et on fait des tours de tous les côtés. L'adolescence est difficile et ils ne trouvent rien à l'école et à la maison non plus. C'est un problème* »⁷⁸. Selon ce professeur, le système éducatif rend difficile un travail de prévention.

⁷⁸ Professeur d'éducation physique

Certaines personnes extérieures à l'école parlent plutôt de manque de vocation : « Avant si, il y avait des espaces d'expression à Humahuaca. Les écoles les généraient. Evidemment c'était des espaces générés par les professeurs parce qu'ils l'étaient par vocation. Aujourd'hui, le professeur n'habite pas à Humahuaca, il vit à Jujuy, il vient, il a deux heures ici, deux à Tilcara, deux heures à Maimará, il passe son temps à voyager (...) C'est un autre inconvénient qui fait que tout a à voir avec tout »⁷⁹. L'avis de cette psychologue est que les professeurs se désinvestissent car ils ne font pas partie de la communauté, donc ils ne se sentent pas concernés par les problèmes des jeunes.

Les trois jeunes interrogés estiment que certains professeurs se soucient de leurs problèmes et entrent en discussion : « Avec ceux que je connais et que j'ai depuis plusieurs années, par exemple cette année j'ai eu un nouveau professeur et je ne le connais pas beaucoup. Certains si, ils sont cools, et il y en a d'autres qui sont comme ça sérieux et vont directement enseigner et rien de plus. Il y en a que j'ai depuis trois ans, des fois j'étais pas bien, pensive, ils venaient et me demandaient si j'allais bien, ce qui m'arrivait, si j'avais un problème. Ils te connaissent, ils savent que tu n'es pas comme ça, que tu es joyeuse et ils te voient mal, ils te demandent, ils se préoccupent »⁸⁰.

Les jeunes sont davantage dérangés par l'absence des professeurs. Le corps enseignant est régulièrement en grève. Les élèves doivent étudier seuls et les résultats des examens sont insatisfaisants. Parfois les examens sont annulés. L'attitude de démission des professeurs ne plaît pas aux élèves : ils prennent des jours de congé et ne sont pas remplacés. Ayant eu des connaissances dans le domaine éducatif, j'ai souvent été surprise par ces attitudes : professeurs ne respectant pas les horaires de cours, professeurs n'allant pas en cours pour aller à un anniversaire ou à une fête. Il semble logique que les élèves ressentent un désintérêt des professeurs quant à leur avenir.

Le « témoin 1 » a eu des problèmes l'année passée avec son fils qui était déprimé, buvait de plus en plus et exprimait des idées suicidaires. Cette mère de famille remet en question l'attitude des professeurs du premier établissement scolaire que fréquentait son fils : « A l'école normale je ne vois pas d'encadrement. Quand on va parler avec les professeurs, oui un ou deux professeurs atteignent réellement les jeunes, ils veulent dialoguer, qu'ils soient agressifs, passifs, ils veulent. Mais je vois que d'autres non, directement « tu te comportes mal, bon la note 1 ». Ils sont très sévères dans ce sens. Par contre au Bachi (autre école) c'est très différent, il y a plus d'encadrement des professeurs envers les jeunes (...) Quand il n'y a pas d'encadrement, je pense que les adultes ne s'intéressent pas tant aux jeunes (...) Ils vont travailler, qui sait, parce qu'économiquement ça leur convient, pour rien d'autre. Mais ils ne le font pas par vocation »⁸¹. Cette mère dénonce l'attitude disciplinaire de certains professeurs face aux mauvais comportements des élèves. Bien que le rappel des règles contribue à maintenir la cohérence de l'institution, à elle seule, cette attitude démontre l'évitement du professeur de ce qui ne se limite pas à l'enseignement de sa branche. Punir ainsi des

⁷⁹ Psychologue du CAINAF

⁸⁰ Jeune 2

⁸¹ Témoin 1

comportements qui expriment un mal-être peut être interprété par les jeunes comme une banalisation de leur souffrance. Le professeur doit se poser des questions quant aux raisons de tels comportements. Punir les comportements des élèves par une mauvaise note n'améliore pas l'estime de soi de l'élève. Ces mesures disciplinaires ont d'autant plus d'impact si l'enjeu affectif au sein de la famille de l'élève relève de la réussite scolaire.

Il est intéressant de voir que la témoin 1 remet en question l'école car elle est allée demander du soutien au corps enseignant et n'en a pas trouvé. Du côté de l'école, le professeur remet en question les familles : « *Mais le problème est un petit peu plus (silence) familial. C'est de là que naissent tous les inconvénients. A l'école on fait, par exemple des discussions d'éducation sexuelle, des choses et d'autres. Depuis l'école on fait quelque chose mais si à la maison ça ne va pas, ça rentre par une oreille et ça ressort par l'autre* »⁸². Le professeur fait ici référence à des événements de sensibilisation et de prévention à différents problèmes de santé publique. Il est vrai que les écoles d'Humahuaca les organisent. Cependant, la mère remet en question des attitudes quotidiennes qui ne contribuent pas à l'amélioration du climat scolaire et à l'identification des élèves en souffrance. Les écoles et les familles se renvoient la balle car chacune se sent impuissante et isolée face aux problèmes des jeunes. Mais les solutions à trouver ne sont pas du ressort de l'une ou de l'autre institution mais de pouvoir s'articuler entre elles comme de véritables partenaires, sans prendre la place de l'autre. L'école, la famille, les jeunes et les institutions telles que le CAINAF ou le centre de prévention de la violence familiale sont des partenaires qui commencent à former des réseaux de soutien et de partenariat.

4.2 Espaces récréatifs

Les personnes interrogées estiment qu'il n'y a pas suffisamment d'espaces de récréation pour les jeunes. Il en existe quelques uns mais ils sont souvent payants : « *Il n'y a pas d'endroit où tu puisses dire, je vais apprendre la danse, la musique, à ce que je sache, les endroits qu'il y a sont payants* »⁸³. Beaucoup de jeunes n'y ont pas accès car les familles n'ont pas les moyens pour les y intégrer. Les jeunes se retrouvent souvent sans occupation et sans possibilité de se retrouver entre pairs autour d'une activité : « *La jeunesse ne sait souvent pas quoi faire (...) Il manque à Humahuaca un lieu où la jeunesse puisse se développer avec beaucoup d'activités, pas seulement le sport mais aussi le récréatif. Comme ça, quand ils sortent de l'école, ils peuvent faire quelque chose (...) La jeunesse doit sortir et des fois elles n'a pas d'endroit où aller, ils ne s'occupent pas la tête avec de bonnes choses (...) La jeunesse n'a pas d'encadrement dans le quartier, ni au centre de voisinage, et l'école n'arrive souvent pas non plus à les encadrer (...) Il me semble qu'en général la jeunesse, dans différents endroits, est très déprotégée* »⁸⁴.

Plusieurs lieux de récréation existent à Humahuaca. Les deux lieux fréquentés en masse par la jeunesse sont deux discothèques, ouvertes le vendredi et le samedi soir où l'alcool y coule à

⁸² Professeur d'éducation physique

⁸³ Témoin 2

⁸⁴ Témoin 3

flot : « *La génération actuelle n'a pas ces endroits (d'expression), elle a les discothèques pendant la nuit où de l'alcool se vend, rien de plus, elle n'a pas ces espaces de réflexion, non, il n'y a pas besoin d'un espace de réflexion, ça suffit avec un espace où ils puissent s'exprimer et voilà* »⁸⁵. Les autres lieux très fréquentés, principalement par des garçons, sont les cybercafés. Les jeunes s'y retrouvent et jouent en ligne. La violence de leurs échanges verbaux durant ces moments reproduit certainement celle qui passe sur l'écran. Ces activités permettent davantage aux jeunes de s'évader d'une réalité difficile que de créer des liens significatifs entre les personnes et de recevoir un soutien social.

D'autres lieux récréatifs existent et ils ne sont pas tous payants. Des activités telles que la danse folklorique, la céramique, le tissage, la peinture y sont proposées. Ces lieux ne sont pas beaucoup fréquentés par les jeunes : « *Les jeunes n'ont pas de récréation. La municipalité, autre entité, ne cherche pas à ce que le jeune s'approche de l'endroit, au lieu de récréation. Il y a des endroits, ils se créent mais les jeunes ne s'y approchent pas. Il faut chercher une autre manière pour que les jeunes s'approchent et qu'on puisse faire quelque chose avec* »⁸⁶. Dans ces endroits, les activités sont proposées et organisées par des adultes. Les jeunes deviennent des clients et ne sont pas intégrés dans la démarche de la mise-en-place de l'activité. Cela peut être une des raisons de leur faible fréquentation.

Dans trois écoles, il existe des centres d'action juvénile (CAJ). Ces espaces sont ouverts aux jeunes, élèves ou anciens élèves, durant les heures extra-scolaires. Le but des CAJ est de donner la possibilité aux jeunes de s'approprier et de construire un lieu dans lequel des réponses à leurs besoins socioculturels, récréatifs et formatifs puissent être données. Le projet des CAJ précise : « Il est important de souligner que dans beaucoup de localités et de quartiers, les CAJ se transforment en l'unique option qu'ont les jeunes pour participer, être acteurs et accéder à des propositions éducatives alternatives »⁸⁷. La dynamique participative est différente d'un CAJ à l'autre. J'ai participé à une réunion du CAJ dans une école. Les jeunes se réunissaient pour parler de la prochaine publication de leur journal mensuel. L'initiative du journal est venue d'un besoin des jeunes de s'exprimer sur des sujets qui les touchent. Les jeunes ont été acteurs de toute la démarche : rédaction des articles, recherche d'une personne qui les oriente dans le graphisme et l'écriture, publication et distribution du journal. Le CAJ offre un espace d'expression, de négociation, d'organisation, de participation et d'échanges.

Dans l'école où j'ai mené les trois entretiens de jeunes, il existe aussi un CAJ. Les trois jeunes y ont participé quelques fois, principalement comme auditeurs lors de conférences. Un des jeunes a quitté le CAJ car il ne pouvait pas mettre en place les activités dont il voulait être le porteur : « *Parce que je voulais faire des choses et je ne pouvais pas (...) Je proposais et ils (les animateurs) ne le faisaient pas, et ça ne me plaisait pas (...) Je voulais que les jeunes qui ont de la créativité se dédient à faire quelque chose, un atelier de peinture par exemple, et ça*

⁸⁵ Psychologue du CAINAF

⁸⁶ Chef de la police

⁸⁷ Présentation du projet des CAJ, par le ministère de l'éducation du gouvernement de la province de Jujuy.

ne se faisait pas (...) Parce qu'ils n'y avait pas beaucoup de jeunes ou ils croyaient que ça n'allait pas intéresser les jeunes »⁸⁸

La paroisse des jeunes offre un espace à la jeunesse d'Humahuaca. Diverses activités sont organisées par les jeunes. La bible étant le principal support des activités, les jeunes qui sont en conflit avec Dieu ne s'en approchent pas.

De nombreuses activités sportives sont organisées à Humahuaca. Beaucoup de jeunes y participent. Des espaces existent, ils peuvent être remis en question mais il est vrai que l'offre récréative à Humahuaca est insuffisante car la jeunesse est nombreuse.

4.3 La communauté

La communauté dans son ensemble est remise en question. Tous les membres de la communauté sont considérés responsables des suicides des jeunes. Les personnes parlent alors d'échec collectif : *« Nous sommes tous responsables. Si nous continuons ainsi avec des traitements individuels pour chaque cas, si on continue comme ça, on contribue à ce que les suicides continuent de se produire, parce qu'on ne le parle pas en communauté. Avec la convocation que nous voulons faire avec les parents par exemple, on veut demander aussi ce qui se passe avec la communauté. Nous nous sentons responsables, nous devons réfléchir sur nos relations avec les jeunes. On dit avoir besoin de travail individuel et familial, mais aussi de toute la communauté. Parce que si par exemple un jeune boit, il y a un adulte qui lui a vendu parce qu'à cet adulte il ne lui importe que le fric, peu importe si je ne connais pas le jeune »⁸⁹.*

L'individualisme des membres de la communauté est dénoncé : *« Dans le sens que quand ce n'est pas mon fils, ce n'est pas mon neveu, ce n'est pas mon frère, je ne dénonce pas parce que ce n'est pas mon fils, pas mon neveu, pas mon frère. Et maintenant je vais toucher au concept de citoyenneté : la citoyenneté ce n'est pas voter, ce n'est pas aller remplir le registre civil, ce n'est pas avoir un document (d'identité), la citoyenneté c'est beaucoup plus, c'est répondre pour mes co-citoyens, pour mes compagnons. Si je vois un jeune alcoolisé sur la place, et je passe, je ne suis pas un citoyen, je ne réponds pas pour cette personne, parce que ce n'est pas mon fils, parce que je ne le connais pas, parce que je ne vais pas me mêler de ce qui ne me concerne pas, je ne vais pas me mêler à une autre famille »⁹⁰.*

Dans cette optique, tous les adultes ont une responsabilité face à la jeunesse. Ils sont des adultes de référence : *« Le sujet du suicide, de l'alcoolisme, selon mon point de vue, je crois que nous sommes tous coupables dans le sens où depuis ma position d'adulte, comme témoin, j'ai un témoignage envers les jeunes, le professeur aussi face aux élèves (...) comme référent. Le père de famille est un référent. Le père de famille par exemple, j'en parlais l'autre fois, « oui mais mon papa il me dit de ne pas boire mais il vit en buvant ». Ce point de vue, je crois que nous sommes tous responsables et nous devons tous assumer cette responsabilité. Si nous*

⁸⁸ Jeune 2

⁸⁹ Assistante sociale et psychopédagogue du CAINAF

⁹⁰ Psychologue du CAINAF

*ne l'assumons pas, nous n'allons pas aider à changer cette société. Si chacun met un grain de sable, à partir de là, nous croyons que ça peut s'améliorer »*⁹¹. Etre un référent, c'est être cohérent dans les paroles et les actes, en quelque sorte montrer l'exemple. C'est aussi se sentir concerné et s'impliquer face aux problèmes rencontrés chez la jeunesse.

Se sentir coupable ou responsable du suicide ou du mal-être des jeunes n'aide pas forcément la communauté à prendre les choses en main mais plutôt à se replier dans la culpabilité et la honte. Le but n'est pas de se sentir coupable, mais de remettre en question les rapports que la communauté entretient avec la jeunesse. Les adultes ne sont pas coupables des suicides, mais responsables de leur ouvrir des espaces : *« Nous les professionnels nous ne pouvons pas travailler seuls là-dessus, dans des cas ponctuels si, mais la prévention, l'estime de soi sont des questions quotidiennes. Essayons de travailler ensemble (...). Nous ne sommes pas coupables (des suicides), c'est un sujet très complexe, avec beaucoup de facteurs. Souvent on entend : un enfant s'est tué (se me mató). On le ressent comme ça et c'est logique parce que ça nous fait souffrir comme cela. Mais nous sommes responsables de pouvoir ouvrir des espaces »*⁹².

⁹¹ Responsable de la pastoral juvenil

⁹² Psychologue du centre de prévention de la violence familiale, lors d'un atelier postventif dans une école

« De génération en génération, les jeunes perdent l'histoire de leur peuple et avec elle la marque de leur identité. Ce n'est pas gratuit et inexplicable le chaos des conduites des jeunes »

Oswaldo Maidana⁹³

5. Dynamique culturelle

Dans deux entretiens⁹⁴, le suicide est aussi lié à un trait culturel propre au peuple Kolla. Les deux personnes parlent de culture du silence, notion très présente dans les ouvrages de littérature indigène. Ce silence est le résultat d'un processus historique. Le silence est la culture des opprimés. Silence de la peur et de la prudence, il est devenu un mécanisme de défense et de survie : *« Je crois qu'on peut faire un lien entre la culture du silence et le suicide. L'histoire et je dirais l'isolement et l'exclusion que notre peuple a eu durant des siècles, le traitement discriminatoire, et je dirais la marginalité qu'il a eue. Il a pu survivre grâce au fait de supporter. Je crois que cela influence aussi. Il y a beaucoup de choses là dedans qui ont formé une manière d'être : le silence, supporter, se taire, mentir par exemple. Mentir pour eux n'est pas un péché, ça a été un mécanisme de défense, il fallait mentir pour survivre. Je crois que cette culture est de garder, garder, garder, je crois que ça influence aussi (...) il y a un abîme très grand entre les parents et les nouvelles générations. Et cela produit une coupe, un manque de communication. Je crois que le suicide est une forme de parler exagérée et je dirais désespérée. C'est un cri fort mais je crois aussi qu'on arrive à cela (à se suicider) parce qu'on ne parle pas. La culture du silence, de supporter... je crois que c'est comme une répression. Beaucoup de choses se gardent, se gardent, se gardent et il y a un moment... je crois que c'est une expression de cela aussi »*⁹⁵. S'il faut se taire pour survivre, il faut mourir pour parler. Le suicide des jeunes prend la forme du cri désespéré d'un peuple sans voix.

5.1 Le poids de l'Histoire

Le déracinement culturel a été la méthode de domination sur les peuples indigènes. Pour pouvoir exister, avoir de la valeur, un statut, un futur et une place dans la société dominante, les indigènes devaient enterrer leur identité culturelle ancestrale : « Nous intégrer signifiait dans ces régions d'Amérique Centrale, du Sud et des Caraïbes, la compulsion et le reniement, la perte progressive de l'identité et la détérioration historique du système basique de son organisation sociale basée sur le respect, la présence des différences et l'aide mutuelle, d'expériences millénaires »⁹⁶. L'assimilation comme unique possibilité d'intégration à la société dominante peut provoquer un reniement et une honte de l'identité culturelle. Selon

⁹³ MAIDANA Oswaldo, *Desde el silencio de mi pueblo*, op.cit.

⁹⁴ Evêque et psychologue du CAINAF

⁹⁵ Evêque

⁹⁶ MAIDANA Oswaldo, *Desde el silencio de mi pueblo*, ibid.

Toqo⁹⁷, les indigènes sont convaincus d'être inférieurs mais en même temps ils sont convaincus qu'il n'est pas possible d'attendre quelque chose de bon du Blanc. Ce paradoxe peut les mener au désespoir car aucune solution ne se profile.

Le silence fait aussi allusion à la peur des peuples indigènes de reprendre le contrôle de leur destin. Non seulement à la peur, mais aussi aux difficultés à s'organiser collectivement. Ces difficultés peuvent être interprétées historiquement. Les indigènes sont passés de l'esclavage durant la période coloniale à l'exploitation jusqu'à la première moitié du 20^{ème} siècle. Le documentaire « Rio Arriba »⁹⁸ décrit l'exploitation de la main d'œuvre des indigènes d'Iruya (province de Salta, à 70 kilomètres d'Humahuaca) à l'arrivée des grands propriétaires terriens. Ces derniers venaient chercher de la main d'œuvre bon marché dans les zones indigènes pour les faire travailler de saisonniers dans les champs de cannes à sucre et de tabac. Ce travail était très difficile physiquement et mal rémunéré : « *Avant ça, la main d'œuvre bon marché ils la cherchaient ici. Parce qu'ils étaient foncés, parce qu'ils étaient noirs, parce qu'ils étaient petits, ils étaient faits pour travailler et rien d'autre, parce qu'ils n'avaient pas d'éducation. Alors les grands entrepreneurs comme les grandes entreprises d'aujourd'hui ont grandi grâce à l'exploitation des gens (...) Surtout les entreprises de sucre et de tabac, ils ont profité des gens pauvres et humbles, exploitant leur travail et les payant mal. Et évidemment ils ne faisaient pas attention à la santé et le travail était horrible. Maintenant c'est les machines qui travaillent mais la récolte de canne à sucre était manuelle. Et ils commençaient à travailler quand le soleil se réveillait et ils arrêtaient quand il se couchait. Leur vie était un désastre* »⁹⁹. Après que les techniques agricoles se sont mécanisées, la plupart des indigènes se retrouvèrent sans travail. Leur système traditionnel de cultiver (système en terrasse dans le cas d'Iruya) avait été laissé à l'abandon et les techniques oubliées.

Les auteurs indigènes estiment qu'à la fin de cette période d'exploitation, la culture de la charité s'est instaurée. L'ouvrage de Toqo¹⁰⁰ décrit ce phénomène. Selon lui il existe en Argentine deux visions principales de l'indigène. La première est qu'il est un frein au progrès, donc il faut l'exterminer, concrètement par des génocides ou subtilement par un ethnocide. La seconde est « pauvre Indien, il nous fait pitié ». C'est de cette seconde vision que naissent les interventions paternalistes, visant à palier les besoins physiques et spirituels des indigènes. Ces interventions sont apparues suite à tout un processus de domination qui a généré de la culpabilité dans la classe dominante. Selon l'auteur, ce paternalisme conditionne les indigènes à tout attendre de l'extérieur, du gouvernement, du Blanc tout puissant, propriétaire de la richesse, de la technologie et de la sagesse. Le sens communautaire disparaît : s'organiser pour prendre son destin en main. Quand les peuples indigènes s'organisaient pour revendiquer leurs droits et construire leur avenir selon leurs besoins, ils ont toujours été réprimés. En guise d'exemple, le cas des indigènes de la Puna, mentionné dans l'ouvrage « La

⁹⁷ TOQO, *Indiomanual*, Humahuaca, op.cit

⁹⁸ Rio Arriba. Ulises DE LA ORDEN (réal.) Argentine : 2004

⁹⁹ Témoin 3

¹⁰⁰ TOQO, *Indiomanual*, ibid.

cultura del silencio »¹⁰¹ est significatif ; suite à l'indépendance, les premiers décrets établissent la suppression des impôts royaux et des *encomiendas*. La législation de la province de Jujuy interdit toute vente et aliénation de lieux et de terrains appartenant aux communautés indigènes mais en même temps déclare les terres comme propriété de l'Etat. Les habitants de la Puna se lancent dans une noble lutte pour récupérer leurs terres. En 1874, un premier combat oppose les troupes gouvernementales et les indigènes de la Puna. Cet affrontement fut favorable aux Puneños. Le gouverneur demande alors de l'aide à Salta, unique province voisine. En 1875, se livre à Quera une bataille sanglante qui laissa 194 morts indigènes, 231 prisonniers dont 87 blessés. La plupart des insurgés furent par la suite jugés et fusillés. Mais le peuple de la Puna continua à lutter pour ses terres, sans succès. En 1946, un groupe d'indigènes effectue une marche « El malón de la paz » d'Abra Pampa (Puna, province de Jujuy) à Buenos Aires. Malgré les promesses du président, les Puneños furent renvoyés au Nord dans un train spécial, sous la garde de la police fédérale. Leur voix s'est perdue dans l'infini silence de la peur et de la résignation.

5.2 Un nouveau Pachakuti

Selon les croyances indigènes, le monde andin entre dans un nouveau *Pachakuti*, cycle d'environ 500 ans. Ce nouveau *Pachakuti* annonce une ère positive pour leur peuple. Les indigènes parlent de réveil des communautés. Ce réveil part d'une prise de conscience de leurs conditions et par une revendication de l'application de leurs droits : « *Grâce à Dieu je crois que cette culture du silence est en train de se retourner. Il y a une croissance très grande de notre peuple, des communautés qui ne se taisent plus, elles ont beaucoup d'espaces d'organisation où elles s'expriment (...) Tout n'a pas changé, ce qui a changé, c'est la prise de conscience de nos personnes de lutter un peu pour retourner cette situation, avec beaucoup de limitations parce qu'elles ont une forme de vie, de subsister tellement élémentaire qui les conditionne beaucoup dans leur croissance pour ne pas supporter des situations de marginalisation, de discrimination. Elles doivent aussi s'adapter. Mais ça a changé que les personnes aient grandi là-dessus* »¹⁰². De plus en plus d'espaces de participation et d'organisation se mettent en place pour revendiquer l'identité culturelle, l'autodétermination, la possession des terres.

Pour deux personnes¹⁰³, l'entrée de la Quebrada d'Humahuaca dans l'UNESCO a été favorable à la valorisation de l'identité indigène : « *Aujourd'hui par exemple le sujet culturel, maintenant le jeune s'accepte davantage. Par exemple avant, ils nous disaient kolla, kolla mais dans le sens péjoratif, et ça menait les jeunes à cacher leurs choses. Maintenant avec le patrimoine, la partie touristique et tout ça, le jeune accepte d'être kolla (...) Je crois que c'est très important pour les adolescents de beaucoup s'accepter (...) Et nous nous étions en train de perdre notre identité parce qu'eux-mêmes (la majorité) nous discriminaient et nous faisaient croire que c'était mauvais d'être Kolla. Alors il fallait s'adapter à leur vie à eux et*

¹⁰¹ OLMEDO Jesús y Rivero, *La cultura del silencio en América Latina*, 1984.

¹⁰² Evêque

¹⁰³ Professeur d'éducation physique et témoin 3

être avec leurs choses, ce que nous avons ne servait pas. Et nous on perdait cela, et les gens de Buenos Aires viennent maintenant chercher ce que nous avons. Maintenant c'est plus valorisé le sujet du Kolla. C'est du genre que maintenant le Kolla, maintenant tous veulent être Kollas et aborigènes parce qu'ils se sont rendus compte que les gens de Buenos Aires comme d'autres régions d'Argentine ça les intéresse. Il y a des gens qui valorisent plus la partie culturelle d'ici que nous-mêmes »¹⁰⁴. Selon cette personne, c'est le regard de la société dominante qui a changé sur les Kollas. Ces derniers se sentent plus valorisés et réassument peu à peu leur identité.

L'entrée de la Quebrada d'Humahuaca dans l'UNESCO a favorisé l'expansion du tourisme. Pour les deux personnes interrogées, c'est une opportunité pour l'échange culturel et la valorisation de soi et de l'autre : *« C'est positif pour moi, la culture est très valorisée par ici. Le jeune la valorise et je pense que c'est bon, il faut essayer de l'orienter avec ce sens d'amplitude et non pas avec le sens sectaire. Ça serait bien que les gens d'ici le comprennent, qu'il faut valoriser la culture comme quelque chose d'originale, comme quelque chose de profond mais pas comme une chose sectaire. Ce n'est pas que toi tu te différencies de l'autre parce que tu as cette culture, sinon que toi tu es comme tu es, tu es né avec une culture ancestrale, mais je suis égal à l'autre du point de vue que nous sommes humains. Et l'autre, il doit te valoriser comme une personne d'ici, avec ta culture, et toi tu dois valoriser l'autre, non pas que tu sois supérieur ni que tu aies la civilisation à l'intérieur et que l'autre est un clown »¹⁰⁵. Le tourisme peut être un moyen pour les communautés de s'organiser et de créer de nouveaux postes de travail, d'améliorer les conditions de vie. Ces deux personnes ont chacune un hôtel. Le tourisme leur permet d'améliorer leurs conditions économiques mais aussi de s'ouvrir à l'autre.*

L'attitude sectaire qui apparaît dans la dernière citation fait référence à une autre position sur le titre de Patrimoine de l'Humanité. J'ai participé à une réunion de communautés indigènes. L'opinion générale était que ce titre a engendré une nouvelle sorte de colonisation : il a été donné sans participation des communautés concernées, il a servi aux étrangers (gens du dehors) de s'approprier la culture des Kollas pour la vendre, les conditions économiques ne s'améliorent pas, les indigènes deviennent des bêtes de zoo que les touristes viennent filmer. Le patrimoine naturel n'est toujours pas protégé. Il suffit de voir la gestion désastreuse des déchets dans toute la Quebrada et la détérioration de certains sites archéologiques pour se faire une idée. Le patrimoine culturel se vend. Cette notion de faire du bénéfice grâce à la culture est, selon les communautés indigènes, contraire à leur cosmovision : la culture se sent, se vit, elle ne se vend pas.

Deux autres personnes interrogées¹⁰⁶ soutiennent cette position : *« Non, je ne crois pas que ça ait changé, c'est plus le panneau qu'autre chose (...) Ça a aussi beaucoup déséquilibré (...) »*

¹⁰⁴ Professeur d'éducation physique

¹⁰⁵ Témoin

¹⁰⁶ Evêque et responsable de la paroisse des jeunes

On voit le patrimoine comme une question économique. Faire des grands investissements mais les autres éléments ne sont pas abordés, ils ne sont pas pris en compte »¹⁰⁷.

Pour l'Evêque, le responsable de la paroisse des jeunes et le président de l'association indigène, le réveil des communautés indigènes s'est produite par la réforme de la constitution de 1994 qui reconnaît la préexistence des peuples indigènes : *« (Les habitant d'Humahuaca) avaient beaucoup de peine au début (à se sentir indigènes), beaucoup de peine. Par exemple, en ce qui me concerne, en premier lieu je me suis identifié avec le sujet aborigène, indigène, plus qu'aborigène, indigène, je suis de l'endroit, je suis un natif, j'ai été élevé en faisant les choses que faisaient mes grands-parents, je me sens davantage ainsi. Mais quand est apparue la loi de défense de l'aborigène, je me rappelle que j'étais député de la province, du coup j'ai affiché dans mon bureau « Felipe Balcazar, député indigène ». Ça n'a pas plu à beaucoup de personnes. « Non, non, arrête de faire n'importe quoi, retire ce lettrage », ils me disaient comme ça. Non, si je suis, je suis ainsi. Et ça me plaisait de recevoir toutes les personnes de la campagne, les personnes humbles (...) Bon, maintenant, les gens l'assument. Maintenant qu'à travers la loi des fonds ont été envoyés, alors les gens l'assument, ils se présentent comme syndic, comme conseiller, candidat pour être gouverneur, c'est assumé. Avant non »¹⁰⁸. Les lois donnent aux communautés la possibilité de s'exprimer et de faire valoir leurs droits. Des positions jugées sectaires et extrêmes voient le jour : haine du Blanc et prise de distance radicale à la culture dominante : *« Ici, en 1994, la constitution argentine reconnaît que l'Argentine est un pays pluriethnique, pluriculturel et qu'il y a une préexistence des communautés originaires (...) Une préexistence, une pluralité, mais cela il faut le faire dans la vie de tous les jours, il faut imprégner toute la société, cela avance, cela grandit, il y a une réveil très fort. Je crois que c'est positif et beau. Et là-dedans, il y a des postures très extrêmes »¹⁰⁹.**

Un point de ces postures est de renoncer au catholicisme, religion imposée : *« On souffre un peu parce que des fois ça se fait avec un peu de ressentiment, ou un peu d'énervement. Lamentablement l'Eglise a été un élément dans le passé et dans beaucoup de circonstances, qui a été, sans respect. Ce sont des choses de l'Histoire qui se sont produites et c'est la vérité. Mais je crois que l'Eglise fait aussi un petit effort pour... alors je crois qu'être emprisonné dans le passé, dans le ressentiment, n'aide pas à grandir, n'aide pas à avancer »¹¹⁰. Le repli identitaire est perçu comme une phase logique mais inutile pour avancer, pour l'ouverture au dialogue et aux négociations. L'évêque de la prélature en souffre car dans sa mission, il lutte pour la revalorisation de la culture indigène et pour la libération des peuples opprimés. Il se sent appartenir à un combat dont les concernés le rejettent parfois.*

¹⁰⁷ Evêque

¹⁰⁸ Président de l'association civile la femme et l'enfant indigène

¹⁰⁹ Evêque

¹¹⁰ Evêque

5.3 L'avenir a un long passé

Il est incontestable que la condition des peuples indigènes a évolué. Les indigènes prennent conscience de leur situation, ils s'organisent pour faire valoir leur voix, pour la récupération de leurs terres et la revalorisation de leur culture. Cependant, tout n'a pas changé. L'entrée dans l'UNESCO a peut-être émis un message de revalorisation de la culture indigène. Le message est de promouvoir la conservation d'une biodiversité qui tend à disparaître et de protéger un environnement naturel et archéologique unique. Mais les habitants d'Humahuaca ont été forcés durant des siècles à faire ce qu'on leur dit. D'abord il fallait tuer son identité et ensuite il faut la ressusciter. D'abord il faut piller l'environnement naturel pour les besoins des dominants, ensuite il faut le protéger. Dans ce contexte, tout est à reconstruire, tout est à redécouvrir.

Depuis peu les peuples indigènes ont la possibilité de s'organiser et d'orienter leur futur selon leurs besoins : le fameux droit à l'autodétermination. Certes les communautés peuvent, sous certaines conditions, acquérir un statut juridique et s'organiser comme elles l'entendent. Cependant, le système éducatif n'est toujours pas adapté à la réalité de la région. L'éducation bilingue reste un vieux rêve. Les conditions de vie ne s'améliorent pas. Les indigènes sont toujours victimes de discrimination au quotidien. Surtout sur le marché de l'emploi. Etre indigène ou Kolla a eu durant longtemps un sens péjoratif : sauvage donc pas civilisé, incapable de progrès, sale, etc. Tout ce qui se réfère à l'indigène est Bolivien. Aujourd'hui encore en Argentine, on sent ce mépris à l'égard des indigènes. A Santa Fe par exemple, j'ai entendu à plusieurs reprises : « Ne fais pas l'Indien » quand quelqu'un se comporte d'une manière peu décente. Banalisée dans le jargon quotidien, ce genre d'expression reflète la mentalité générale à l'égard des indigènes.

Le réveil des communautés indigènes est perçu parfois comme un mouvement de profiteurs : Les gens se sentent indigènes pour avoir accès à des subventions ou des terres et non pas parce qu'ils le sont réellement. Le métissage et l'incorporation à un mode de vie moderne est mis en avant pour justifier ce type de pensées. Plus personne n'est indien car personne ne répond à l'image *Walt Disney* qui s'est construite : des plumes sur la tête, les pieds nus, en parfaite harmonie avec la nature et dans un système communautaire où l'entraide rend tout le monde heureux. Cependant, les personnes qui s'estiment indigènes acceptent que le concept indigène a évolué et qu'il n'est pas possible de vivre dans l'eau sans s'y mouiller. Avoir accès à l'information et aux technologies modernes ne leur enlève pas leur identité. Retrouver une identité n'est pas une tâche facile : « Notre identité est totalement mutilée. Comme survivants d'une guerre sale car non déclarée, nous nous retrouvons prisonniers dans les camps de concentration du métissage, espérant la libération qui arrive avec la revendication des valeurs millénaires qui nous appartiennent. Nous renions le métissage culturel y nous adhérons à l'échange mutuel de valeurs pour nous enrichir et vivre ensemble dans le respect sans perdre nos propres profils d'êtres tels que nous sommes, c'est-à-dire notre appartenance à nos

cultures de base, à notre terre. En biologie, nous sommes universellement métisses, même si ça fait mal aux racistes de tous les temps et latitudes »¹¹¹

Il est intéressant de voir que dans les entretiens, les trois témoins ne se sentent pas indigènes pour diverses raisons : car les indigènes sont des profiteurs, car les Kollas ne sont pas des indigènes (ils sont simplement Kollas) et parce que les indigènes ont des positions extrêmes, discriminantes et ne font pas en sorte de s'organiser pour améliorer leur condition. Les trois jeunes, au contraire, se sentent indigènes. Pour eux, cela signifie :

*« Etre indigène pour moi, c'est valoriser les choses que nous avons, les vivre et ne pas dire je ne suis pas indigène ou avoir honte de notre culture »*¹¹²

*« Etre indigène signifierait plus ou moins les personnes opposées aux gens de la ville. Des personnes qui vivent davantage de leur culture, de leur récolte, des leurs ancêtres et de leurs parents (...) Alors pour moi être indigène aurait la signification d'avoir une vie différente à celle de la ville »*¹¹³

*« Pour moi, c'est aimer ma terre, elle est très belle, ils devraient plus la valoriser ceux qui vivent ici, parce que tu vois qu'ils l'abandonnent. Je me sens indigène pour cela. Aussi aimer la culture, les traditions que nous avons ici qui sont très belles »*¹¹⁴

Les adultes ne se considèrent pas indigènes mais les jeunes si. Ils n'ont pas honte d'être ce qu'ils sont et veulent le valoriser. Il est alors possible de voir une évolution dans le rapport des indigènes avec leur culture. Cependant, les jeunes m'ont tous précisé que beaucoup de jeunes autour d'eux n'acceptent pas d'être indigènes : *« je ne sais pas, c'est comme si ça leur fait honte, qu'on les voie ou parce qu'ils sont foncés, ils sont discriminés ceux qui sont bien foncés (...) Je crois que oui (ils pensent que la culture est mauvaise), que c'est quelque chose de plus bas que les autres personnes, c'est pour ça que ça ne leur plaît pas, seulement les fêtes leur plaisent, et la boisson »*¹¹⁵. Les jeunes sont tiraillés entre cette exaltation de l'identité indigène et la valorisation de la culture dominante. L'équilibre à trouver peut être difficile, savoir comment se situer, comment évoluer comme minorité en Argentine et dans un monde globalisé.

¹¹¹ MAIDANA Osvaldo, *Desde el silencio de mi pueblo*, op.cit.

¹¹² Jeune 1

¹¹³ Jeune 2

¹¹⁴ Jeune 3

¹¹⁵ Jeune 1

6. Problèmes émergents

Dans le contexte social d'Humahuaca, deux problématiques ressortent systématiquement : la consommation abusive d'alcool et les grossesses précoces. Ces deux problématiques sont liées au suicide des jeunes sur différents niveaux.

6.1 Consommation abusive d'alcool

La problématique la plus préoccupante, dans tous les entretiens, est la consommation abusive d'alcool chez les jeunes et chez les adultes. Bien que beaucoup de suicides soient, semble-t-il, accomplis dans un état d'ébriété, la consommation abusive d'alcool n'est pas considérée comme un facteur déclencheur ; cela signifierait que la réelle intention de mourir est diminuée par un état modifié de conscience. La consommation abusive d'alcool est considérée comme une des principales expressions du mal-être des jeunes, mal-être pouvant aller jusqu'au suicide.

L'avenir dans une bouteille

L'absence de perspectives d'avenir provoque chez la jeunesse sentiments d'impuissance, d'inexistence et baisse de l'estime de soi. La consommation abusive d'alcool est considérée comme un illusoire échappatoire aux contraintes de la réalité. Elle est également vue comme un moyen utilisé par les jeunes pour montrer aux autres et à eux-mêmes qu'ils ont de la valeur, en bravant des défis sous l'effet de l'alcool : « *Quand j'entends des jeunes dans le bus, toutes les conversations sont centrées sur qui a le plus bu durant le week-end. Ils vivent pour cela. Qui a plus bu, qui a continué à boire les jours suivants, qu'est ce qu'il est fort ! Comment il a pu ? Ils voient leur valeur à travers ce qu'ils peuvent faire sous l'effet de l'alcool* »¹¹⁶.

La consommation abusive d'alcool est un problème détecté principalement chez la population masculine, bien qu'il semble qu'elle devienne un problème chez les femmes. La perte d'un statut social lié au travail et l'ébranlement du rôle du père seraient des facteurs déclencheurs de la consommation abusive d'alcool. Dans les entretiens, la consommation abusive d'alcool est souvent liée à la thématique de l'emploi. L'alcoolisme peut mener à la perte de l'emploi : « *Par exemple la famille de mon ex-mari a des antécédents, le frère est aussi alcoolique, ils l'ont viré de l'hôpital à cause de l'alcoolisme, il était chauffeur, et malheureusement il n'a pas su profiter de ses 30 ans de travail, ils l'ont viré sans rien lui laisser* »¹¹⁷. Le chômage peut mener à l'alcoolisme : « *Les adultes aussi (boivent beaucoup) mais je crois qu'eux boivent à cause de problèmes économiques. Ils ont une famille et peut être ils n'ont pas de travail et ils s'accrochent à l'alcool. Ils ne se rendent pas compte qu'ils se font du mal* »¹¹⁸.

¹¹⁶ Assistante sociale du centre de prévention de la violence familiale

¹¹⁷ Mère témoin 1

¹¹⁸ Mère témoin 2

L'Alcool à la maison

La consommation abusive d'alcool des parents influence la dynamique familiale. Elle peut être source de violence « *Généralement ici (le lien avec la violence familiale), le problème de l'alcoolisme, le problème du chômage, les gens ont des programmes sociaux mais qui ne parviennent pas à satisfaire le problème économique de la famille, en plus de cela, en plus que c'est une petite somme, ils la destinent à la boisson par exemple* »¹¹⁹. L'alcoolisme a également des effets sur la situation économique de la famille. Les besoins de celles-ci ne sont pas satisfaits car le peu d'argent part pour l'alcool.

Ces problèmes dus à l'alcool peuvent provoquer l'éclatement des familles. Les deux femmes témoins avec qui je me suis entretenue, ont une histoire familiale liée à l'alcoolisme du mari. Dans les deux cas, elles se sont séparées du mari à cause de ses problèmes d'alcool. Une des femmes interrogées avait un mari alcoolique, qui battait ses enfants : « *Je leur ai expliqué le problème, que tout venait à travers de la séparation, que les enfants étaient battus par le père, tout ça. Alors j'ai expliqué toute ma situation, et le père des enfants était alcoolique* »¹²⁰. La seconde femme explique sa situation : « *Mon ex-mari est ouvrier, lui non plus n'a pas étudié, il a abandonné en 3^{ème} année, il s'est dédié à la construction. Nous ne vivons pas ensemble. Malheureusement nous nous sommes séparés à cause de l'alcoolisme. Mais il vient voir les filles, il m'aide avec l'argent (...) Je ne supportais plus de le voir bourré. Il y a certaines personnes qui supportent, mais moi pas. Et ensuite les enfants vont être malheureux, ils vont continuer comme le papa, alors non* »¹²¹.

Cette dernière citation évoque aussi l'adulte de référence. Les jeunes ont besoin d'exemples d'adultes pour s'identifier. Or, quand la majorité des adultes ont des problèmes de consommation, l'exemple qu'ils donnent aux jeunes laisse à désirer : « *Par exemple ici à Humahuaca, les jeunes prennent le modèle des adultes, parce que quand on sort dans la rue, on voit un employé municipal en état d'ébriété et tiré sur les bords des défenses (du fleuve). Un autre mauvais exemple que les jeunes imitent c'est celui des professeurs, qui étant nos seconds éducateurs, vont aussi dans la rue en état d'ébriété* »¹²².

Contrôle et prise de conscience

Pour toutes les personnes interrogées, les adultes n'ont pas conscience de l'impact de la consommation d'alcool sur la jeunesse. Il n'y a pas de contrôle sur la vente d'alcool aux mineurs. Les jeunes peuvent s'en procurer dans tous les magasins, bars ou discothèques : « *Parce que si un jeune boit par exemple, il y a un adulte qui lui a vendu, parce qu'à cet adulte il ne lui importe que l'argent. Il n'y a pas de contrôle, il faut dénoncer. C'est difficile*

¹¹⁹ Assistante sociale du centre de prévention de la violence familiale

¹²⁰ Témoin 1

¹²¹ Témoin 2

¹²² Revue des jeunes, juin 2008.

de travailler sur ce sujet. On ne peut pas interdire la vente d'alcool, il faut conscientiser les gens qui vendent et qui consomment »¹²³.

J'ai donc demandé au chef de la police les interventions mises en place concernant la consommation d'alcool des jeunes : *« Nous suivons la procédure mais nous sommes très limités avec les mineurs parce que nous ne pouvons pas les garder plus d'une heure au commissariat »*. Surprise de cette réponse centrée sur la conduite du jeune, je lui demande si ils font des contrôles dans les discothèques ou dans les magasins pour que les adultes ne vendent pas d'alcool aux mineurs : *« La loi dit qu'on ne peut pas vendre de boissons alcoolisées à des mineurs de moins de 18 ans, je te donne mon point de vue, mon opinion, ce n'est pas ce que pensent les supérieurs, il se trouve que oui, nous faisons des contrôles, mais nous avons le problème de ne pas pouvoir loger le mineur longtemps ni le détenir longtemps »*.

Vendre de l'alcool permet de faire du chiffre d'affaire. L'individualisme est alors dénoncé, soit préférer faire du bénéfice et penser à sa propre situation que penser à une collectivité, ici la jeunesse. C'est le résultat d'une démission communautaire.

La conscientisation est un but dans plusieurs interventions sociales liées à l'alcool. L'alcool est un tel fléau à Humahuaca que les professionnels sont presque résignés à travailler avec les adultes, selon eux inconscientisables. Ils préfèrent agir dans une optique à long-terme en conscientisant les jeunes : *« On peut tenter de diminuer la consommation, l'éradiquer c'est difficile parce que c'est propre à notre culture, alors travailler sur la conscientisation du jeune, lui dire « bois deux verres et stop ». C'est ça que nous devons travailler avec le jeune « Pourquoi tu t'enivres ? » (réponse du jeune) : « Parce que je profite plus ». (Réponse de l'adulte) : « Mais on arrive à un point que tu oublies et que tu ne sais pas ce que tu as fait ». Alors nous essayons de conscientiser. Nous croyons qu'à partir des enfants, à l'intérieur de la famille au travers de l'enfant, nous pouvons générer cela, la diminution de l'alcoolisme à Humahuaca »¹²⁴*. Cette citation inclut un point important, également présent dans tous les discours : l'alcool fait partie de la culture. Toutes les fêtes traditionnelles sont célébrées sous le signe de l'alcool. Dans les cérémonies de la Pachamama par exemple, tout se partage avec la Terre-Mère. L'alcool a une place importante. Pour se sentir intégrés à ces cérémonies, les jeunes doivent alors boire. Ayant participé à quelques cérémonies de la Pachamama, j'ai été surprise par ces incitations des adultes pour que les jeunes boivent. En effet, dans les cas où j'ai été présente, c'était les jeunes qui mettaient un frein.

Un peuple noyé

Les populations indigènes ont une triste histoire d'alcoolisme. Un peuple dépendant à l'alcool risque moins de s'organiser et de se révolter, il devient plus docile. Aujourd'hui encore, des indigènes de Jujuy et de Salta travaillent de saisonnier dans le Nord-Est argentin, ils sont utilisés pour couper du bois et reçoivent une rémunération sous forme de bouteilles d'alcool :

¹²³ Assistante sociale et psychopédagogue du CAINAF

¹²⁴ Responsable de la paroisse des jeunes

« Ils ne les payent pas avec de l'argent, ils leur donnent quotidiennement des bouteilles d'alcool pur pour les maintenir ivres, pour qu'ils ne partent pas et pour qu'ils leur servent davantage (...) Cette réalité de servitude, avec l'alcool comme forme de rémunération, a créé une dépendance qui est historique. Pour une question culturelle de soumission, ils n'expriment pas ce qui leur arrive et ne racontent rien »¹²⁵.

La consommation abusive d'alcool peut donc être considérée comme une stratégie pour faire taire les gens. La psychologue du CAINAF, qui lie le suicide avec la culture du silence, parle de l'alcoolisme dans la même optique : *« En réalité aucune problématique n'est séparée d'une autre. Si il y a des tentatives de suicides c'est parce qu'il y a une attention familiale insuffisante, parce qu'il n'y a pas une société préparée pour s'occuper de ces jeunes, parce qu'il y a aussi un alcoolisme qui m'aide à me taire parce qu'en réalité se sont toutes des maladies ou pathologies du silence. L'alcoolisme, les addictions font que je taise ce que j'ai à dire. Le mot « adicto », le préfixe « a » c'est le non, « dicto » c'est dire. « Adicto » c'est le « non-dit ». Alors il y a une relation. Et d'autant plus ici, je le répète, le silence transgénérationnel influence beaucoup. Il y a beaucoup de choses dont on ne parle pas, des choses qui ne se disent pas « alors tais-toi », pour moi ça a beaucoup à voir ».*

Pour l'assistante sociale de la même institution, l'absence de contrôle sur la consommation des jeunes est un moyen de les maintenir soumis : *« Ça leur convient aux autorités que les jeunes boivent tellement, comme ça ils ne vont pas s'organiser et dire : nous voulons des bourses, nous voulons ceci et cela ».* Dans cette optique, le repli dans l'alcool est un comportement social et culturel de la soumission.

6.2 Grossesses précoces

La thématique des grossesses précoces est également omniprésente. Dans ce cas, la grossesse précoce est considérée comme facteur déclencheur du suicide des jeunes femmes ou de celui des jeunes couples. Dans le fond, ce n'est pas la grossesse qui pose problème aux jeunes femmes et aux jeunes couples, mais la non-acceptation de cette grossesse par les parents : *« C'est important de travailler sur la confiance dans la famille, le soutien. Il y a des jeunes qui n'osent pas parler à leurs parents parce qu'ils les connaissent. Ils savent comment ils vont réagir, ils l'imaginent. Par exemple une fille de 19 ans tombe enceinte, elle part de la maison. Il faut trouver des solutions : « face à cette situation, qu'est-ce que je peux faire » ? »*¹²⁶

Les parents n'acceptent pas facilement les grossesses précoces pour diverses raisons : la femme ne peut pas continuer ses études et avoir ainsi accès à un travail bien rémunéré, elle ne peut pas profiter de sa jeunesse et ne pourra pas subvenir aux besoins matériels et affectifs de l'enfant. L'annonce d'une grossesse précoce provoque alors de grandes tensions entre les membres de la famille pouvant aller jusqu'à l'exclusion de la femme et du couple. Les

¹²⁵ Juan Ignacio Machiola. *El mal heredado por los indígenas en Argentina* (2006), article disponible sur la page web : <http://www.comminit.com/es/node/264935/37>

¹²⁶ Assistante sociale et psychopédagogue du CAINAF

femmes se retrouvent dans une situation complexe car peu de solutions se profilent : l'avortement est interdit en Argentine. Bien qu'il soit pratiqué illégalement à Humahuaca, il est fortement réprimé moralement. En plus, avorter coûte très cher pour des familles aux revenus modestes. Si le couple garde l'enfant, il risque d'être isolé, sans soutien familial. Plusieurs couples ont essayé de chercher du soutien au sein de la communauté afin que des institutions ou des individus puissent jouer un rôle de médiateur dans la résolution des conflits familiaux. Dans les histoires que j'ai entendues, les jeunes couples suicidés n'en ont pas trouvé. Parfois, ils ne sont pas allés en chercher.

Il est possible d'interpréter le désespoir lié à la grossesse précoce sur un plan social. Les études sur le suicide évoquent souvent le fait que les femmes sont davantage protégées du suicide car le rôle de la mère est encore fortement valorisé. Or, à Humahuaca, il semble que ce rôle ne suffit plus pour bénéficier d'une certaine reconnaissance sociale. Ce que les femmes gagnent peu à peu en termes de statut et d'égalité civique ou sociale semble s'accompagner d'un lourd tribut à payer : être une femme, une épouse, une mère, une travailleuse.

Dans un contexte où les perspectives d'avenir sont restreintes, former une famille est l'une des uniques possibilités d'acquérir un statut social, d'avoir des objectifs communs qui donnent un sens à la vie. C'est pourquoi les jeunes sont si sensibles à la non-acceptation familiale et sociale d'une grossesse précoce. Il est possible de faire un lien avec les ruptures amoureuses, qui semblent être également un élément déclencheur du suicide chez les jeunes. Le couple ou la formation d'une famille donnent aux jeunes sécurité, espoir, amour et sens. L'impossibilité ou les difficultés d'atteindre ces objectifs familiaux et amoureux peuvent mener les jeunes au suicide.

Dans ces cas, il est important que les jeunes puissent recevoir du soutien social. Tout d'abord pour gérer les situations de crise familiale et ensuite entrevoir des solutions. Les futures mères devront certes arrêter un temps leurs études, du moins le temps de l'accouchement et des premiers mois du nourrisson. Si toutefois elles sont soutenues par des membres de la famille ou d'autres personnes de la communauté pour la garde de l'enfant, elles pourront continuer leur cursus ou trouver un travail. La nécessité de créer des crèches se fait de plus en plus sentir à Humahuaca, vu que le tissu social s'affaiblit.

7. Interventions préventives

Chaque professionnel intervient dans le domaine du suicide selon le diagnostic qu'il pose, selon sa profession et selon la mission de son institution. Mise-à-part les interventions postventives qui ont lieu suite à un suicide et qui sont généralement menées par des psychologues, les autres professionnels travaillent au quotidien sur des facteurs de risque ou de protection, sans que la finalité soit la prévention du suicide. Les finalités peuvent être d'améliorer les conditions de vie, de prévenir la violence familiale, d'ouvrir des espaces d'expression. Elles ont certainement un impact sur le phénomène du suicide sans que les professionnels en aient réellement conscience.

Face à l'absence de perspectives, les jeunes voient leurs rêves confrontés à la réalité. En termes de prévention, Jean-Marie Petitclerc¹²⁷ insiste sur la mission de l'adulte à accompagner le jeune dans le travail de deuil d'un projet rêvé. L'accompagnement de l'adulte ne doit pas viser à briser les rêves mais à les réajuster à la réalité et à entrevoir de nouvelles perspectives. L'évêque ou le président de l'association indigène se battent pour obtenir des bourses d'études pour les jeunes aux difficultés financières. Le président de l'association indigène met en place des ateliers d'insertion professionnelle. Il fait également signer des pétitions pour la réactivation du *ferrocarril* afin de relancer l'économie régionale.

Pour améliorer les conditions de vie, il est possible de mettre en place et de soutenir des espaces de participation. L'Evêque de la prélature d'Humahuaca et son frère, curé à La Quiaca, sont actifs dans ce combat. Disciples de la théologie de la libération, de nombreuses actions sont menées pour améliorer les conditions de vie et promouvoir la culture indigène. Dans ce genre d'actions, il convient également d'agir de manière non-intéressée et non pas par peur de perdre des fidèles. On peut se poser la question si les hommes d'Eglises « profitent » du réveil des communautés indigènes pour pouvoir continuer leur travail d'évangélisation.

D'autres professionnels agissent davantage sur la dynamique familiale. Le centre de prévention de la violence familiale organise par exemple des ateliers de réflexions pour les parents afin qu'ils puissent partager leurs expériences, leurs craintes, leurs difficultés dans l'éducation de leurs enfants. Le CAINAF organise ponctuellement des ateliers pour les parents sur la résilience. Dans le cadre de l'école, le professeur d'éducation physique organise chaque année un camp de quelques jours avec ses élèves. Selon lui, le manque de communication dans la famille est un problème déterminant à Humahuaca. Il est alors passé dans chaque famille et a demandé à un référent d'écrire une lettre à son fils. Pendant le camp, sorte de retraite spirituelle où de nombreux sujets sont échangés, les lettres sont remises aux jeunes : *« Ce n'est pas beaucoup, mais peut-être que ce projet aide un peu, ça ne va pas solutionner les problèmes de chaque famille mais au moins c'est quelque chose. Et c'est sûr que les jeunes ont la lettre dans leur bureau, ils la gardent là, dans un endroit très important et peut être que quand ils s'engueulent avec leur mère ou quelqu'un, ils vont lire cette lettre »*.

La paroisse des jeunes part du constat qu'il faut renforcer les liens et le dialogue dans la famille. La mission de cette paroisse « Le jeune et sa famille unie par le Christ » est que le jeune soit missionnaire, évangéliste au sein de sa famille. Sur le sujet du suicide, le responsable dit : *« Travailler l'importance de la vie chez le jeune depuis une vision religieuse. Travailler aussi l'importance de sauvegarder l'estime de soi du jeune, car nous croyons qu'elle est un peu perdue (...) alors nous essayons que le jeune soit acteur, qu'il travaille dans ce sens, qu'il voie ce qu'il peut faire, et que ce résultat il le valorise »*. La paroisse des jeunes organise avec les jeunes de nombreuses activités, des conférences sur des sujets

¹²⁷ PETITCLERC Jean-Marie, *Et si on parlait... du suicide des jeunes*, op.cit.

comme l'alcool, la sexualité, les maladies. Dans certaines activités ils font participer les parents.

Prévenir le suicide, dans une optique à long-terme, signifie promouvoir la vie. Promouvoir la vie, c'est promouvoir les facteurs de protection au sein de toute une communauté, qui devient un partenaire et une ressource fondamentale. Chaque membre de la communauté est alors responsable d'améliorer le bien-être de la jeunesse. Promouvoir la vie c'est transmettre une série de valeurs au travers d'activités, de réunions, de conférences. L'Evêque parle des valeurs transmises par l'Eglise : *« Tout le sujet du respect, de l'affection et du câlin, qu'ils ont aussi avec ce qui les entoure, avec la terre et non pas avec une vision économique. Je crois que tout cela est une valeur très belle qui vient de leur propre culture ancestrale. Et cela depuis l'Evangile, on lui donne aussi beaucoup de valeur. Après le sujet des relations, de l'hospitalité, de l'approche, de l'accueil, qui encouragent les relations de fraternité, d'égalité qui est également fondamental dans l'Evangile. Et ceci s'ajoute avec une attitude d'esprit communautaire, de penser davantage à « nous » qu'à « chacun », ça se casse aussi avec toute cette vision tellement individualiste, tellement égoïste que cette globalisation nous impose. Et après je dirais, en incluant le chrétien et le non-chrétien, l'ouverture, la transcendance tellement grande qu'a le peuple d'ici, cette dimension de la vie, du transcendantal, d'en-haut, de la terre, des autres. Valoriser cela en appuyant leur cosmovision andine, un peu perdue dans le temps et qui aujourd'hui se récupère (...) nous sommes beaucoup là-dedans, récupérer l'identité et la renforcer pour qu'elle se renforce comme personne, comme groupe. Aussi se valoriser comme sujet, acteur de son histoire dans sa dignité et valoriser la femme (...) Travailler au service de la communauté, sans intérêt, travailler en commun, c'est difficile car tout est devenu une marchandise ».*

Promouvoir la vie implique la transmission de valeurs situées dans la solidarité ou le renforcement des valeurs communautaires, l'importance des liens entre les personnes et la mise au second plan des valeurs matérielles. Rendre actrices les personnes afin qu'elles soient valorisées dans ce qu'elles sont, qu'elles aient un pouvoir sur leur existence, comme individu et comme groupe. C'est pour cela que la valorisation de l'identité est importante.

Les valeurs communautaires sont renforcées si chaque adulte se sent concerné par la jeunesse, dans ses actes et ses paroles, que la collectivité soit mise en premier plan : *« (Promouvoir la vie), ça me vient à l'esprit mais d'une manière transversale, qu'est ce que je veux dire par transversale ? Il n'y a pas besoin que nous créions un nouvel espace pour promouvoir la vie, parce que le suicide ne se prévient pas, c'est la vie qui se promeut. Tous les adultes, je reviens sur le concept de citoyenneté responsable, tous les adultes, quel que soit l'endroit d'où nous nous situons, parents, voisins, professeurs, professionnels, etc., nous devons nous occuper de nos jeunes, c'est ça le transversal (...) C'est la même chose pour un père, pour un oncle ou un voisin, quand je me balade et que je vois que quelque chose se passe, je vais à la maison pour voir les parents... l'idée pour promouvoir le sens de la vie c'est que le jeune sache qu'il a des adultes significatifs, qu'il a des adultes importants, des adultes accompagnants et non pas des adultes jugeants. Il n'y a pas de forme, de recette qui me vienne à l'esprit mais bien cela, d'où que nous nous situons, que nous prenions en charge et*

que nous ne craignons pas de parler, de rompre le silence, de nouveau, rompre le silence (...) C'est ce qui me vient à l'esprit pour valoriser la vie. Et comment voulons-nous que les enfants valorisent la vie si nous ne leur donnons pas d'attention. Si nous le montrons du doigt : l'enfant à problèmes. Si nous l'envoyons chez le psychologue quand il se comporte mal au lieu de parler avec lui, qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi tu te comportes comme ça ? Bon, ça me dérange mais la prochaine fois que tu veuilles le faire, pense-le et viens parler avec moi, on va voir si tu te sens mieux. Au lieu de l'envoyer chez le psychologue ou lui mettre une punition. Ça aussi ça a beaucoup à voir, arrêter avec les répressions qui se font
 »¹²⁸.

Le professeur d'éducation physique est le premier organisateur des Jeux Olympiques de l'Amitié, activité menée une fois par année par toute la communauté d'Humahuaca. S'étant rendu compte, en 1993, que les jeunes perdaient leur culture et que le fossé des générations se faisait toujours plus grand, il a donc mis sur pied un projet d'animation socioculturelle. Les Jeux Olympiques de l'Amitié consistent à réunir jeunes hommes, jeunes femmes, enfants, parents et grands-parents autour de diverses activités. Il y a une partie sportive dont les équipes sont mixtes. Une partie dont l'objectif est de récupérer la partie culturelle et favoriser la communication intergénérationnelle. Les jeunes doivent représenter, sous forme théâtrale, certains rituels indigènes. Les jeunes doivent alors demander à leurs parents ou grands-parents la signification et le déroulement de ces rituels. Ainsi, les aînés sont intégrés à la mise-en-place de ces représentations, au scénario et au jeu d'acteurs. Une autre activité a comme objectif la récupération du respect de la Terre. Des groupes de jeunes doivent par exemple faire une œuvre d'art avec des matériaux de récupération. La participation aux Jeux Olympiques de l'Amitié est haute et variée, tant au niveau des âges que des genres.

8. Intervention postventives

La postvention, soit les interventions en situations de crise suite à un suicide, visent l'accompagnement dans le travail de deuil des survivants. Cet accompagnement se centre sur l'expression des émotions, la valorisation de la vie, et sur les adieux au défunt.

8.1 Procédure suite à un suicide

Quand un suicide survient à Humahuaca, la police est la première intervenante. La procédure exige que le cas soit communiqué au juge, à San Salvador de Jujuy. Le juge ordonne qu'une enquête soit faite. D'un côté le médecin-policier enquête sur les causes de la mort, s'il s'agit réellement d'un suicide. S'il a un doute, il peut exiger une autopsie qui sera faite dans la capitale de la province. D'un autre côté, le personnel de la criminalistique va sur les lieux du suicide, fait des photos, et cherche des informations sur les motivations de l'acte (lettre, questions à la famille, aux voisins). La police fait un rapport de la situation. Elle remplit un

¹²⁸ Psychologue du CAINAF

formulaire pour mettre à jour les statistiques qu'elle envoie au juge. Il y'a quelques années, la police et le juge étaient les uniques intervenants et l'intervention se terminait là. Maintenant, la police envoie également le rapport à deux institutions d'Humahuaca : le centre d'attention intégral à l'enfance, l'adolescence et la famille et l'institution de prévention de la violence familiale. Ainsi, ces deux institutions peuvent s'approcher de la famille et de l'école (pour le cas d'un jeune en cours d'études) afin d'apporter leur soutien. La police donne également le contact des deux institutions à la famille pour qu'elle puisse demander de l'aide si elle en ressent le besoin.

8.2 Interventions communautaires

« A la fin de l'année dernière, suite aux 4 suicides qu'il y avait eu au mois d'octobre, le CAINAF a fait la demande d'une intervention, que des gens de la Nation viennent, de Buenos Aires, donner un atelier ouvert à toute la communauté. Des gens du conseil fédéral de l'enfance et de la famille sont venus et qu'est-ce qui s'est passé ? Personne n'est venu. 5 personnes sont venues, et tu vois le paradoxal, des gens d'Abra Pampa sont venus, la majorité était d'Abra Pampa et non pas d'Humahuaca. Et cela, on peut le lire, le corps social est en souffrance, c'est comme si nous ne voulions rien savoir, ça suffit les suicides. C'est comme une négation et c'est une phase du deuil. Chacun passe toujours par une négation dans un deuil. Et la société souffrait, et nous reconnaissons que cet atelier a été très immédiat, peut être qu'il fallait attendre un petit peu plus pour le réaliser(...) Ce n'est pas qu'ils ne veulent pas aller, c'est parce que ça leur fait mal d'y aller, ça leur fait mal de parler de ce qui s'est passé, c'est une culture du silence. C'est un village, une culture, qui s'est habitué à se taire beaucoup, et bon, elle a ses temps logiques, donc je crois en la logique »¹²⁹.

Cette intervention communautaire, sous la forme d'une conférence-débat, n'a pas porté les fruits espérés car peu de personnes y ont participé, bien qu'elle fût promue par divers moyens de communication. Cela pose plusieurs questions :

- Combien de temps faut-il attendre pour intervenir suite à un suicide ?
- Ce type d'intervention communautaire est-elle adaptée pour prévenir et postvenir le suicide ?

La question du temps qu'il faut attendre pour intervenir suite à un suicide se pose également pour des interventions auprès des familles et des proches de personnes suicidées. Un exemple frappant fut celui de la fille de 17 ans. Six jours après son petit ami a fait pareil. Ce jeune n'était plus scolarisé depuis peu, il n'a donc pas reçu de soutien depuis l'école. Je demande à la psychologue du centre de prévention de la violence familiale si une aide lui a été apportée : *« Non, je ne sais pas, il y a eu des commentaires que j'ai entendus de la part des professeurs qui avaient dit aux personnes de sa famille que ça serait bien que le garçon reçoive de l'aide, mais ça a été d'une semaine à l'autre. Là-dessus nous devons beaucoup apprendre, à nous*

¹²⁹ Psychologue du CAINAF

bouger beaucoup plus rapidement »¹³⁰. Je profite de ce cas pour parler des interventions avec les médias. Dans le cas de ce couple qui s'est suicidé, après le décès de la fille, des rumeurs disaient qu'une des radios de la ville a dit à l'antenne que la fille s'était suicidée à cause de son petit ami. Il est possible d'imaginer l'impact que ce genre d'opinions rendues publiques a pu avoir sur le petit ami. Un travail avec les médias est nécessaire et reste à faire.

8.3 Ecoles et familles

Les interventions postventives qui m'ont été décrites ont été menées auprès des familles et dans les écoles des suicidés. Je décrirai ensemble ces interventions car les buts visés sont identiques. Un point important dans les deux types d'intervention est que les professionnels ne s'imposent pas mais laissent la possibilité à ces deux institutions de contacter les professionnels pour obtenir de l'aide. Depuis le mois de juillet 2008, deux institutions se partagent les tâches : *« J'ai pris contact avec le centre de prévention de la violence familiale pour que je travaille avec l'école et eux avec la famille. C'est lié avec ceci, que la communauté nous nous repartissions et que ça ne retombe pas seulement sur (silence) pour décentraliser. Et aussi pour faire un peu attention aux professionnels, parce que le suicide c'est quelque chose qui rend sensibles toutes les personnes, quelle que soit la position qu'on ait, et aussi pour continuer avec cette politique de l'intercommunal, alors nous nous sommes mis d'accord avec l'Ayllu pour qu'ils travaillent avec la famille et nous avec l'école »¹³¹.*

Pour le cas d'un enfant de 11 ans, suicidé en octobre 2007, l'école et la famille ont contacté le CAINAF par peur de l'effet de contagion du suicide. A l'école : *« Il y avait beaucoup de peurs de la part des adultes, des personnes de la famille, des directeurs, des professeurs. Ils avaient peur de la contagion, comme ça arrive d'habitude. Ce n'est pas une contagion le phénomène du suicide, je crois que c'est une imita... non, je ne sais pas si c'est une imitation, je ne veux pas le nommer, mais il y a toujours une vague de suicides »¹³². Du côté de la famille, la grand-mère, référente de l'enfant a demandé un atelier parce que : « les autres enfants disent qu'ils veulent faire la même chose »¹³³.*

Exprimer les émotions

Accompagner dans le travail de deuil consiste dans un premier temps à favoriser l'expression des émotions : *« Le travail tend à éviter la rationalisation, éviter les explications, les culpabilités. Les enfants étaient très chargés de tout cela, chargés de - c'est ma faute parce que je ne lui prêtais pas les choses -, beaucoup de peurs, beaucoup de mythes, le diable l'a emporté, parce qu'ici il existe la croyance que le diable emporte les personnes qui se suicident. Alors il s'agissait de démystifier tout ça, en faisant un travail qui favorisait l'expression, l'affect, rien d'intellectuel ou rationnel. Ce qui se tenta fut qu'ils se connectent avec leurs sentiments. Je leur ai donné une feuille en blanc, des crayons de couleurs, pour*

¹³⁰ Psychologue de centre de prévention de la violence familiale

¹³¹ Psychologue du CAINAF

¹³² Psychologue du CAINAF

¹³³ Rapport du CAINAF suite au suicide du jeune de 11 ans

qu'ils expriment ce qu'ils ressentait (...) Beaucoup de choses fortes ont surgi, des expressions de colère, de rage, de tristesse, beaucoup de symboles de vide. L'intention était qu'ils leur donnent forme (aux sentiments) par le biais de l'expression parce que je suis partisane du fait que quand on commence à penser, on s'éloigne de ce qu'on ressent »¹³⁴.

Je n'ai pas encore parlé de ce mythe, rescapé des anciennes représentations catholiques. Ce mythe est très peu ressorti dans les entretiens mais je l'ai entendu à plusieurs reprises à Humahuaca. Ce mythe a des fonctions : protéger l'environnement contre les divers sentiments (culpabilité, honte, impuissance) en donnant du sens à un acte incompréhensible. La psychologue veut démystifier l'acte suicidaire, elle préfère éviter les explications.

L'Eglise catholique ne considère plus que le diable emporte les suicidés. Mais, pour donner du sens à la vie, elle base son discours sur Dieu qui seul donne la vie et seul la reprend. Ce type de discours est très utilisé à Humahuaca dans les discussions informelles suite à des suicides. C'est une sorte de moralisation du suicide : la vie est un cadeau de Dieu, si quelqu'un s'en défait, hommage n'est pas rendu. Dire à quelqu'un qui souffre que la vie est un cadeau est, selon moi, inefficace car la souffrance de la personne n'est pas prise en compte. Comme dirait Malraux sur le suicide : « Le besoin saugrenu d'en faire une faute ou une valeur. L'homme, né pour la mort, est né pour se la donner s'il le décide. Je veux bien que la vie des autres soit sacrée (elle l'est si peu !) ; pas la mienne »¹³⁵

Donner de la valeur à la vie

La seconde phase de l'intervention consiste à parler de la vie, de la valeur qu'elle a : « *On a aussi parlé de la valeur de la vie, de la valeur de grandir, que ça fait mal grandir mais que c'est aussi quelque chose de beau* »¹³⁶.

Cette phase, basée sur les piliers de la résilience, permet de faire le point sur sa propre existence, ses ressources et capacités individuelles : « *la valeur de la vie avec les piliers de la résilience. Nous avons travaillé de la même manière avec la famille de l'enfant, avec les piliers de « j'ai », « je suis », « je peux », « je me sens ». Chacun essaie de verbaliser et de se rendre compte de ce qu'il peut faire, de ce qu'il a, de qui il est, de comment il se sent. Ce sont des outils pour reprendre et donner valeur à la vie, à l'estime de soi, à la valorisation de soi et au fait de grandir. Je crois que c'est un des facteurs fondamental quand il y a un suicide, je ne sais pas ce que je peux faire, je ne sais pas ce que j'ai, je ne sais pas d'où je viens, je ne sais pas comment je me sens (...) Chaque fois qu'il y a une situation difficile, c'est important d'analyser, de faire un état des lieux. En réalité, cette analyse doit se faire avant, c'est pour cela que c'est important le travail dans les écoles, quelles sont les ressources et les capacités que j'ai quand il y a une situation difficile. Et là, apparaît le merveilleux de l'être humain. Le déterminisme qui dit que face à une tragédie la personne reste traumatisée se*

¹³⁴ Psychologue du CAINAF

¹³⁵ Cité in VOLANT Eric, *Culture et mort volontaire. Le suicide à travers les pays et les âges*, op.cit.

¹³⁶ Psychologue du CAINAF

rompt. Quand chacun a au clair ces piliers, chacun peut aller de l'avant, peut grandir et peut apprendre »¹³⁷.

Donner de la valeur à la vie, c'est aussi savoir pourquoi on existe, quel sens on lui donne. La valeur de la vie se situe également dans le fait de connaître ses limites, savoir affronter les situations difficiles et oser demander de l'aide à son entourage pour trouver ensemble des solutions aux problèmes rencontrés. L'assistante sociale du CAINAF spécifie ce point : « *Les gens de Buenos Aires nous ont expliqué que nous sommes tous propices à nous suicider. Nous devons alors nous demander pourquoi nous continuons à vivre. Je crois que c'est pour la famille, pour exprimer ce que nous ressentons, savoir qu'il y a toujours une solution à tout (...) Avec l'arbre de la vie, entre ce que j'ai, ce que je suis, sur qui je peux compter, on se rend compte que nous passons tous par des situations difficiles, et il y a la famille ou un ami, ou quelqu'un à qui nous pouvons dire ce que nous ressentons, qu'il y a des solutions* ». Il s'agit de mettre la famille, l'entourage ou l'école comme communauté de soutien.

Pour la psychologue du CAINAF, cet état des lieux permet à chacun d'aller de l'avant mais permet aussi de détecter si des enfants vont mal : « *Si une personne ne peut pas faire cela, si le travail lui est difficile, ou nie ses potentialités, c'est une personne qui a besoin de travailler sur son estime. C'est pour cela que ce travail doit être intégral (...) Nous n'avons rien détecté chez les enfants* ». Le travail basé sur les piliers de la résilience sert donc aussi de dépistage. Si des risques avaient été identifiés, un travail de prévention secondaire aurait été entrepris : « *Si on avait détecté, c'est certain que nous aurions continué un travail avec ces enfants (...) D'une manière individuelle, en intégrant la famille, l'école, la communauté, le quartier, en créant des réseaux qui sont importants parce que personne ne fait rien avec la psychologue en soi, parce que si cela reste dans le cabinet cela ne sert pas. Disons qu'il faut élargir et chercher ces objectifs avec les autres référents, les autres adultes* ». Ce travail ne doit pas s'arrêter à un traitement individuel mais s'appuyer sur le réseau de l'enfant afin qu'il soit efficace à long terme.

Faire ses adieux

La dernière phase du travail de deuil consiste à se séparer du défunt, à lui dire au revoir, à exprimer ce qui reste sur le cœur et à le laisser partir en toute quiétude : « *Dans la dernière partie du travail, pour fermer le travail, la partie des adieux, ils ont écrit une carte à leur camarade, lui disant les choses qui sont restées en suspens, ce fut aussi un moment très émouvant. Les enfants avaient besoin d'encadrement et de soutien dans ce moment parce que c'était très émouvant de se connecter de cette manière. Ils ont écrit les lettres, nous sommes allés à la veillée et les enfants ont laissé les lettres sous le cercueil, ils ont dit au revoir. En plus, un des enfants qui ne voulait pas travailler, l'enfant rebelle typique qu'on trouve dans toutes les salles de classe, cet enfant qui ne voulait rien faire, quand il est arrivé là (à la veillée), il a pu s'émouvoir et demander une embrassade, disons qu'il a pu ressentir* »¹³⁸.

¹³⁷ Psychologue du CAINAF

¹³⁸ Psychologue du CAINAF

La seconde intervention postventive dans le cadre scolaire menée par le CAINAF s'est déroulée en juillet 2008, suite au suicide par pendaison d'une jeune de 17 ans. Cette intervention visait les mêmes objectifs. Cependant, les moyens ont été adaptés à l'âge des jeunes : *« Comme c'était des jeunes plus âgés, je crois qu'avec un dessin ils n'allaient pas pouvoir parvenir à cette expression de sentiments, alors il fallait penser à un autre travail pour les camarades, et j'ai pensé à une fantaisie guidée (...) La fantaisie guidée consistait à ce que les jeunes ferment leurs yeux, se tranquilisent, se connectent et visualisent leur camarade défunte, qu'ils se souviennent des beaux moments mais aussi des moments moches. Pourquoi les moments moches ? Pour ne pas tomber dans l'idéalisation de la défunte, ne pas tomber dans le « elle était parfaite » parce qu'il se passe toujours la même chose, si nous commençons à l'idéaliser, il est possible que je l'imiter. Alors ils pouvaient se souvenir des moments désagréables. Et ensuite, en dernier lieu, qu'ils lui disent ce qui est resté en suspens, et qu'ils arment un dialogue. Alors les jeunes dialoguèrent en silence avec cette image. Et la partie la plus importante et l'objectif principal de cette fantaisie, fut qu'ils disent au revoir. Pour la fin, pour que ce qui n'a pas été conclu ne dérange pas. Ensuite, quand les jeunes ouvrirent les yeux, ils avaient déjà une feuille en blanc sur leur pupitre pour qu'ils s'expriment comme ils veulent. On ne leur a pas dit qu'ils devaient faire un dessin ou un texte, on leur a dit de faire ce qu'ils veulent. Et aussi que s'ils sentaient qu'il fallait la laisser vide, qu'ils la laissent vide et qu'un jour ils peuvent la remplir (...) Et cette feuille, j'ai préféré qu'ils la gardent comme souvenir. Par contre avec les enfants de 11 ans, je leur ai repris les feuilles parce qu'ils sont très jeunes et ça pouvait être très fort et ils n'allaient pas tolérer cela et ça pouvait être dangereux. Par contre avec ces jeunes qui sont déjà plus grands, j'ai préféré qu'ils gardent la feuille et qu'elle signifie l'adieu qu'ils ont eu avec leur amie. Les résultats furent satisfaisants, grâce à Dieu, après les directeurs ont donné une très bonne opinion sur ce qui s'était passé, ils nous ont dit que ça a été très émouvant. Un des professeurs a aussi participé à la fantaisie guidée, il a fait le travail, et la semaine suivante il nous a appelé pour faire un autre travail avec une autre classe où la fille avait aussi été et on a fait un travail semblable aux piliers de la résilience mais en dessinant un arbre. La partie des racines avec le « j'ai », la partie du tronc avec le « je suis » et la partie des fruits avec le « je peux ». Et on a parlé de la difficulté de grandir, de la difficulté de se rendre compte de tout, de la difficulté de donner des fruits, mais que c'est possible. On a parlé de la vie et après les divers groupes ont collé leurs arbres sur la paroi de l'aula. Et bon, j'espère que cela serve à quelque chose ».*

Il est important de noter que dans les deux interventions, des précautions dans l'accompagnement dans le travail de deuil sont prises pour éviter des effets de contagion : ne pas idéaliser le défunt, ne pas glorifier son acte pour ne pas l'imiter dans un cas ; dans l'autre, ne pas laisser les dessins dans les mains des enfants.

Repenser l'école et la famille

L'assistante sociale du CAINAF m'a également décrit ces interventions en milieu scolaire. Elle ajoute cependant quelques points importants, notamment le travail avec les professeurs *« Nous avons aussi travaillé avec les professeurs, sensibilisé sur les indicateurs. L'enfant de 11 ans avait dit « je veux mourir, je veux me tuer » et des fois on croit que c'est pour attirer l'attention »*. Cet exemple d'indicateur de risque est très important. En effet, l'expression d'une envie de suicide est un des signaux d'alerte principal. Il convient de briser le mythe de *« celui qui parle de ses idées suicidaires n'en vient jamais aux actes »*. Il semble en effet que 7 personnes sur 10 qui font une tentative de suicide en avaient parlé avant¹³⁹.

Le travail avec les professeurs m'a été plus précisément et plus largement décrit par la psychologue du centre de prévention de la violence familiale. Elle a également donné un atelier suite au suicide de cette fille de 17 ans, mais dans une autre école. Cet atelier n'était pas centré sur l'accompagnement du deuil des élèves, mais davantage sur l'amélioration du climat scolaire, sur la relation des professeurs et des élèves, ce qui va plus loin qu'un travail de dépistage. L'atelier consistait à ce que chaque professeur travaille avec sa classe sur la base de questions et que cela ouvre un espace de dialogue: *« nous avons travaillé avec des questions basiques qui sont liées avec leur mode de communication à l'école, s'ils se sentent encadrés, la même chose pour la famille, qu'est ce qui les dérange (...) Mon intention était de travailler sur la relation des professeurs avec les élèves parce qu'en fin de compte, ce sont eux qui sont le plus en contact avec eux. Peu importe le nombre de professionnels qu'on mette, les professeurs sont en contact permanent. Quand je dis professeur, je dis directeur, vice-directeur, professeurs, précepteurs, souvent les auxiliaires, les concierges sont de bons détecteurs, il faudrait travailler davantage ensemble avec toute la communauté »*.

Une liste d'indicateurs de risque à été remis aux enseignants ainsi que des organismes à qui ils peuvent demander de l'aide : *« je leur ai laissé (une liste) des endroits où s'orienter au cas où ils détectent, autant à Humahuaca comme à San Salvador de Jujuy, une liste de facteurs de risque, des choses pour détecter en référence au suicide ponctuellement »*.

Cette intervention vise un travail à plus long-terme. Le personnel scolaire et les membres de la famille sont considérés comme les acteurs principaux dans le développement psychosocial des élèves. C'est un travail au quotidien. Le but n'est pas de culpabiliser les enseignants mais de le faire prendre conscience que chaque adulte est responsable d'avoir un rôle d'adulte de référence : non seulement pouvoir détecter des risques chez les élèves mais aussi pouvoir être un confident et un orientateur en cas de problème. Voici un passage du discours de la psychologue au corps enseignant, avant l'atelier : *« Pouvoir être au clair que nous pouvons toujours trouver dans la famille, à l'école, à l'Eglise, un professionnel. Si ce n'est pas dans la famille nucléaire, c'est un oncle, une grand-mère, il y a toujours quelqu'un avec qui il est possible de parler, quelqu'un vers qui se diriger. Il n'y a rien de si grave qu'on ne puisse pas en parler. C'est l'idée. On se sent mal, on se sent débordés, on peut toujours parler à quelqu'un. C'est très important que l'école soit une référence parce que c'est l'endroit le plus proche de la maison. C'est important que l'école apporte un espace d'encadrement. C'est cela être référent, comme adulte, c'est une responsabilité de tous. Nous les professionnels nous ne pouvons pas travailler seuls là-dessus, dans des cas ponctuels si, mais la prévention, l'estime de soi sont des questions quotidiennes. Essayons de travailler ensemble »*.

¹³⁹ www.childrenaction.org

Suite à cet atelier, les réponses des élèves ont été rendues à la psychologue. Sur la base de ce matériau, elle peut continuer un travail à long-terme avec les professeurs dans leurs relations avec les élèves : *« Après cela, après les vacances, je suis allée à une réunion institutionnelle de l'école, pour leur parler un peu de ce qui s'était passé durant cette activité, ce qui s'était fait, tous les professeurs n'étaient pas au courant de l'activité. J'ai commenté quelques aspects. Comme je n'avais pas pu lire tout ce que tu m'avais apporté (j'ai moi-même fait le résumé des réponses des élèves), j'ai quand même commenté quelques questions comme la communication, le manque de respect, ce qu'avaient dit les enfants. Il y a des professeurs qui disent pourquoi je n'étais pas au courant, ça oui c'est de la communication, non ce n'est pas de la communication, à quoi vous vous référez par manque de respect, parce que le sujet du manque de respect avait déjà été discuté dans d'autres réunions. Donc, je vais continuer d'aller à ces réunions avec les professeurs, ce vendredi il y en a une autre, ils en font tous les 15 jours, et permettre que cela serve comme espace pour commenter des problématiques, pour qu'ils puissent mieux communiquer, pour voir comment chacun peut lier des relations d'une autre manière ».*

Ce travail, à plus long-terme, s'encre dans une logique de promotion de la santé : *« Comment accompagner dans le projet de vie... souvent, les professeurs te demandent de l'estime de soi (un atelier) parce que « si les jeunes n'ont pas d'estime de soi je ne sais pas comment faire pour qu'ils aient de l'estime de soi et je ne peux pas enseigner ». Mais après tu as un professeur qui lui dit (à l'élève) : « je ne sais pas pourquoi je vais t'enseigner quelque chose si toi tu ne vas pas me comprendre ». Alors ils veulent un atelier d'estime de soi, mais (à quoi ça sert) si au quotidien on ne peut pas gérer cela comme adulte. Je résiste, réellement je résiste avec les ateliers d'estime de soi parce qu'il y a quelque chose, il me semble, que les adultes nous n'arrivons pas à gérer, nous n'arrivons pas à travailler, nous n'arrivons pas à nous remettre en question. Quand il se passe ces choses (suicides), nous nous préoccupons beaucoup, mais maintenant au quotidien, on a de la peine. Il faut qu'on s'engage, qu'on se mette à penser et à remettre en question notre propre position, mais cela ne sert que si vient un professionnel, il me donne une petite pilule, c'est suffisant ».*

Ce travail est identique avec les familles : *« Pendant que je suivais cet enfant (en 2004, le frère d'un jeune suicidé), j'ai également travaillé avec la mère, la voyant, l'orientant, parce qu'après cela, elle avait beaucoup de craintes, jusqu'où je peux dire oui, jusqu'où je peux dire non, si je lui dis non il va se tuer, si je lui dis oui (...) après cette année (de postvention), nous avons fait une réunion familiale, ce qui se mit en place fut un espace à la famille pour pouvoir un peu partager, c'est ce qu'avait voulu le petit frère (...) Et parler aussi des inquiétudes de la mère qui étaient liées avec une réalité familiale complexe, dans laquelle le père était alcoolique, qui l'est toujours, et avec ses difficultés économiques. Alors, dans cet espace de famille, chacun pouvait exprimer ce qu'il ressentait, mais pas seulement en relation avec le suicide mais en relation à cette famille, qu'il y avait des choses qui n'étaient pas permises de dire ou de penser, ou penser en tant que famille, ou partager ».*

PARTIE V

RETOUR

AUX

HYPOTHÈSES

1. Un phénomène complexe

Toutes les personnes interrogées appréhendent le suicide comme un phénomène complexe et multifactoriel. Cependant, les facteurs sociaux ou environnementaux prennent beaucoup d'importance. Dans beaucoup d'ouvrages théoriques actuels, l'intention de mourir dans l'acte suicidaire des jeunes est floue. Pour la majorité des auteurs, les jeunes et surtout les adolescents n'ont pas une notion fataliste ou irréversible de la mort ; elle apparaît comme un sommeil ou un état d'apaisement. L'intention des jeunes n'est pas de mourir mais de vivre autrement. Ces explications psychologiques permettent de donner du sens à un acte incompréhensible car ce dernier évoque un paradoxe : les jeunes sont en bonne santé et ont toute la vie devant eux, comment alors expliquer qu'ils puissent vouloir mourir réellement ? On propose alors des explications « rassurantes », à savoir qu'en fin de compte, ils veulent vivre ; dans ces ouvrages, le suicide des jeunes est souvent considéré comme un appel au secours.

Dans les entretiens, personne n'a mis en doute l'intentionnalité des jeunes. La dépression ou les troubles de la personnalité, un des modèles explicatifs médical, n'apparaît presque pas. Quand elle apparaît, la dépression est comprise comme le résultat de l'impact des problématiques sociales sur les individus ; comme le suicide ou la consommation abusive d'alcool. Les moyens utilisés par les jeunes pour se suicider peuvent en partie expliquer la conviction des personnes interrogées : « La plupart des moyens choisis par ceux qui veulent se tuer sont tels qu'on ne peut se tromper sur le sens de leur acte. Non seulement ils savaient qu'ils allaient à la mort, mais de plus, il voulaient y aller »¹⁴⁰. Or les jeunes d'Humahuaca se suicident majoritairement par pendaison. Ce moyen rend les possibilités d'échouer peu probables ; l'intention de mourir devient sérieuse. Le suicide des jeunes est toujours perçu comme le signe d'une crise sociale ou d'un contexte social « pathogène ».

2. Un égoïsme mondial

Le suicide des jeunes et l'augmentation de ce phénomène est une problématique mondiale. Le suicide des jeunes à Humahuaca se comprend alors de la même manière, sur le même modèle d'analyse qu'à Buenos Aires ou que dans le reste du monde : « *C'est quelque chose (le suicide) qui a augmenté en général dans la population du monde entier, alors cela signifie que le monde entier va mal* »¹⁴¹. Parce que la globalisation entre jusque dans les derniers recoins de la planète, les problématiques qui émergent dans un contexte, même isolé, sont aussi analysées de la sorte : « Aujourd'hui, il est impossible de comprendre les éléments structurels ou organisationnels des groupes tropicaux (ou indigènes) sans les lier fortement avec l'expansion de la société globale »¹⁴².

¹⁴⁰ Halbwachs cité in VOLANT Eric, *Culture et mort volontaire. Le suicide à travers les pays et les âges*, op.cit.

¹⁴¹ Témoin 3

¹⁴² SANTAMARÍA Daniel, *Etnicidad y globalización*, San Salvador de Jujuy : Purmamarka Ediciones, 2007.

Un système politique dans lequel le marché devient le maître serait la cause principale de la souffrance mondiale : « La protection souveraine de l'Etat fut substituée par la puissance souveraine du marché. L'Etat, forme clé d'organisation sociale durant le 19^{ème} et le 20^{ème} siècle, se montre impuissant pour orienter le devenir de la vie des personnes. A la différence de l'Etat, le marché n'impose pas un ordre symbolique articulatoire et normatif qui considère tout le monde égal. Le marché se dirige envers un sujet qui a seulement des droits de consommateur et non les droits et obligations du citoyen. La consommation n'a pas besoin de la loi et des autres étant donné que c'est sur la relation avec l'objet et non avec le sujet que repose l'illusion de satisfaction »¹⁴³. Ce système impose un nouvel idéal de vie, à savoir que la reconnaissance sociale se situe dans le fait de consommer, d'être riche, d'être beau. Cet idéal de vie met en tension l'existence des jeunes car il provoque un changement de valeurs nuisible à l'épanouissement personnel et social. Il ne valorise pas les liens de solidarité, empêche la participation citoyenne, exalte l'« avoir » au détriment de l'« être ». Il crée également des conflits générationnels car les parents et les grands-parents avaient un autre idéal de vie, situé dans le fait de fonder une famille et de pouvoir la faire vivre.

L'affaiblissement des mécanismes d'intégration sociale est étroitement lié avec l'augmentation de facteurs stressants qui favorisent les conduites à risques et, entre autres, le phénomène du suicide des jeunes et la dépendance à des substances toxiques. Les cas les plus cités font référence à l'emploi, à l'éducation, à la santé et à la famille qui génèrent des systèmes pour la participation et le développement de compétences psychosociales. Le suicide égoïste de Durkheim est alors le modèle d'analyse du mal-être mondial : « Si l'individu s'isole, c'est que les liens qui l'unissaient aux autres êtres sont détendus ou brisés, c'est que la société, sur les points où il est en contact avec elle, n'est pas assez fortement intégrée. Ces vides qui séparent les consciences et les rendent étrangères les unes aux autres viennent précisément du relâchement du tissu social »¹⁴⁴.

3. Un silence indigène

Le suicide des jeunes à Humahuaca s'inscrit dans une problématique mondiale mais a des spécificités. Le lien direct entre la condition indigène et le suicide des jeunes apparaît dans deux entretiens : ceux de l'évêque et de la psychologue du CAINAF. Pour ces deux personnes, le suicide est un des résultats de la pratique de la culture du silence. Ce silence est un mécanisme de défense utilisé pour se protéger de l'intolérable souffrance subie par les peuples indigènes durant l'Histoire ; histoire ponctuée de génocides, d'ethnocide, d'exploitation, de discrimination, de précarisation et d'exclusion. Jean Ziegler¹⁴⁵ explique que les mouvements de la mémoire d'une collectivité fonctionnent comme ceux d'un individu et qu'ils sont énigmatiques. Quand une collectivité subit un choc effroyable, elle refoule le phénomène pour s'en protéger. Le traumatisme est alors enfoui dans les méandres de

¹⁴³ AGÜERO Max [et al.], *Suicidio en Jujuy. Niños y adolescentes*, op.cit

¹⁴⁴ DURKHEIM Emile, *Le suicide*, op.cit.

¹⁴⁵ ZIEGLER Jean, *La haine de l'Occident*, Paris : Albin Michel, 2008

l'inconscient collectif. Les générations suivantes n'ont pas accès à l'information car les parents n'en parlent pas. C'est comme un secret de famille, on sait qu'il s'est passé quelque chose, mais le silence demeure l'unique réponse à toutes les interrogations. Ce silence est devenu culturel : il constitue une manière d'être des individus et des communautés. Il devient problématique car les individus n'expriment pas leur souffrance, ont peur de demander de l'aide et se retrouvent alors isolés, sans soutien et sans contrôle social. S'ils demandent de l'aide, ils risquent d'être confrontés au silence ou au jugement. La souffrance s'exprime alors quand elle n'est plus supportable. Le suicide sert à l'exprimer et prend la forme d'un cri brisant le silence transgénérationnel.

La communauté, plongée dans le silence, ne verbalise pas sa souffrance et n'agit pas pour modifier sa condition d'opprimée. Au silence collectif, s'ajoute les conditions précaires de vie, freins dans l'élaboration de stratégies à long terme. La survie est un labeur quotidien ; les gens vivent au jour le jour.

Le suicide n'est pas l'unique résultat de la pratique du silence. La consommation abusive d'alcool peut être considérée comme une pathologie du silence, une autodestruction lente d'un peuple qui n'arrive pas à exprimer sa souffrance par les mots, les concepts, et l'action.

Les deux personnes interrogées ne sont pas Kollas, l'Evêque est de Séville et la psychologue de la capitale de la province. Ces deux personnes sont, par leur origine, leur culture et la couleur de leur peau, du côté de la majorité. Leur analyse du suicide peut venir de là : n'ayant pas été plongé dans un silence traumatique, ils ont pu prendre conscience de ces éléments plus rapidement. Le malaise n'est pas vécu émotionnellement mais pensé et conceptualisé. Il est possible également qu'ils ressentent ce silence car dans leurs pratiques quotidiennes, ils se retrouvent face à la méfiance des Kollas. Ils ressentent peut-être chez eux cette peur du jugement, cette peur d'être confrontés à des remarques telles que « tu es responsable de ton malheur, tu ne comprends rien, tu ne devrais pas faire comme cela, tu es incapable de progrès ».

Il y a un autre résultat de la pratique du silence, celui-ci positif. Il est de plus en plus présent à Humahuaca. C'est la conscientisation de la souffrance, la redécouverte et la revalorisation d'une identité bafouée, la mobilisation et la revendication de certaines valeurs et de certains droits. Cette prise de conscience a également ses travers, soit le repli identitaire. Cette haine et ce ressentiment empêchent toute négociation, échange, ouverture à l'autre.

3.1 Perte d'identité

La perte de l'identité culturelle apparaît dans un entretien. Pour l'assistante sociale du centre de prévention de la violence familiale, les jeunes ont tendance à rejeter leur identité culturelle et à survaloriser des modes de vie urbains et européens : *« Le jeune d'ici a de la peine à valoriser sa culture. Il est plus attentif à ce qui se passe en dehors. Autant dans les bals, la musique, la manière de s'habiller, c'est comme si ça les rend différents. Je crois que c'est un problème très accentué dans cette région de la Quebrada et la Puna, surtout pour les jeunes qui vivent dans la zone urbaine. C'est comme si ça les attire plus et que ça leur plaît plus ce*

qui vient du dehors, je crois que cultiver l'identité manque beaucoup. Je crois que certains vont jusqu'à renier leur identité ». La discrimination subie par les peuples indigènes et l'assimilation forcée a provoqué un reniement et une honte de l'identité culturelle : se sentir inférieur et vouloir être comme la majorité. Ce reniement n'est pas directement lié au suicide dans cet entretien. Il l'est, par contre, dans des ouvrages de littérature indigène, qui parlent du syndrome de métis, ou *ne pas savoir si l'on est chicha*¹⁴⁶ ou *coca-cola*. Ce syndrome du métis peut mener au suicide.

D'autres personnes interrogées pensent que les jeunes se réapproprient de plus en plus leur identité et en deviennent fiers. Les trois jeunes interrogés en sont la preuve, bien qu'il soit impossible de tirer des généralités. D'autant plus que les trois précisent que beaucoup de jeunes qui les entourent ont honte de leur culture.

La perte de l'identité est liée à la perte des valeurs communautaires traditionnelles : « La somme des expériences constitue l'Histoire, c'est cela la mémoire d'un peuple. Les expériences peuvent être positives ou négatives. Elles construisent les conduites (...) Un peuple qui perd sa mémoire perd son équilibre ; l'équilibre est logé dans la connaissance et la pratique des valeurs culturelles communautaires »¹⁴⁷. L'affaiblissement du tissu social peut se comprendre également de ce point de vue. Le modèle explicatif de Baechler soit « le processus de dissolution »¹⁴⁸ prend du sens. Traditionnellement, l'éducation des enfants était le résultat de l'action responsable de la communauté adulte, insérée dans la communauté cosmique : « La vie des enfants dépend de la communauté, elle lui appartient. Ses succès et ses échecs s'inscrivent en elle ». La formation du couple dans la culture andine s'appelle le *sirwiñaku*. Avec l'accord mutuel des familles, le nouveau couple testait la solidité de son union durant plusieurs lunes : les relations amoureuses étaient mises à l'essai, les goûts de chacun, la résolution des conflits, l'harmonie et le contrôle dans les relations sexuelles. Le *sirwiñaku* était également contrôlé et soutenu par l'ensemble de la communauté. Les Chrétiens l'ont qualifié de concubinage et de mariage de preuve et l'ont interdit. L'école a peu à peu remplacé la responsabilité éducative de la communauté et de la famille. L'école transmet les valeurs de la population dominante et n'adapte pas ses programmes aux particularités des communautés, elle contribue à l'ébranlement des repères des jeunes et à leur assimilation. La restructuration des bases des communautés a créé un déséquilibre. Selon Osvaldo Maidana, c'est à partir de ce déséquilibre que le respect intergénérationnel s'est perdu. Cependant, les auteurs indigènes ont parfois une vision idéalisée des communautés précolombiennes : « Le prestige, pour les peuples millénaires des Andes, se situe dans le bien-

¹⁴⁶ La chicha est une boisson traditionnelle à base de fermentation de maïs

¹⁴⁷ MAIDANA Osvaldo, *Desde el silencio de mi pueblo*, op.cit.

¹⁴⁸ Le modèle explicatif de Durkheim s'apparente au modèle de Baechler. Il serait aussi possible de parler d'« anomie culturelle », soit un ébranlement des fondements culturels d'une communauté qui implique une perte de repères.

être des autres. L'exécution de cette conduite s'exprime dans le fait de donner. Jamais dans le s'approprier »¹⁴⁹.

3.2 Marginalisation

La marginalisation sociale et économique de la communauté d'Humahuaca, soit la situation de pauvreté dans laquelle elle se trouve, provoque des facteurs d'exclusion. Le manque de travail et les difficultés d'accès aux études supérieures rendent l'avenir des jeunes incertain. Cela fragilise l'élaboration d'un projet de vie. Le suicide des jeunes est un mode d'affirmation de soi dans un contexte où ils n'ont pas d'emprise sur leur vie.

Cette précarité a des répercussions sur la famille. Elle pousse dans certains cas les parents à migrer. Les enfants restent avec leurs grands-parents et les décalages générationnels se creusent davantage. Dans d'autres cas, bien que les membres de la famille ne soient pas séparés physiquement, les relations sont fragilisées : tensions liées aux problèmes financiers, dévalorisation du rôle du père, peu de disponibilité pour les enfants, conflits entre les parents. La famille, en difficulté financière et affective n'assume plus sa fonction de communauté de soutien et d'identification. Il en est de même pour l'ensemble de la communauté. L'exemple le plus parlant est l'absence de contrôle dans la vente d'alcool aux mineurs pour des raisons économiques.

A cela s'ajoute la position géographique d'Humahuaca. En marge des centres économiques et politiques du pays et de la province, la communauté est d'autant plus isolée. L'accès à la santé est aussi restreint. Bien qu'il y ait un hôpital à Humahuaca et des centres de santé dans les petits villages alentours, ces structures sont spécialisées dans les diagnostics et les premiers secours. Quand un problème de santé exige des interventions rapides, les personnes doivent aller à San Salvador de Jujuy, soit faire trois heures de route. Le trajet n'est pas toujours payé par le système de santé. Les hauts taux de mortalité infantile (21%) et maternel (dépassent de 25% le taux de la province)¹⁵⁰ témoignent, entre autre, de l'inaccessibilité aux soins élémentaires.

La marginalisation de la communauté rend le terrain fertile aux conduites à risques, comme la consommation abusive d'alcool, les violences familiales ou le suicide.

3.3 Anomie

L'anomie est l'état d'une société qui, suite à des crises, ne régleme plus les passions des individus. C'est donc une problématique des limites. Cette problématique des limites est présente dans les discours. Tout d'abord au niveau mondial, plusieurs personnes parlent d'une époque historique mondiale. L'idéologie de cette époque se situe sous le signe des satisfactions immédiates. Il n'existe plus d'espace pour la frustration. Les jeunes sont alors plus vulnérables à la moindre frustration qui peut découler sur un suicide. Dans un contexte

¹⁴⁹ MAIDANA Osvaldo, *Desde el silencio de mi pueblo*, Salta : Milenio impresores, 2001.

¹⁵⁰ Données transmises oralement lors du forum 2008 de travail social de la région du Sud des Andes

social dans lequel les opportunités sont restreintes, la déréglementation des limites peut mener au suicide car l'insatisfaction est quasi la seule issue : « *Je crois que c'est une époque. Ça a quelque chose à voir avec le manque de projet de vie, le manque de possibilité et le manque d'espace qui reste pour la frustration. Si je ne trouve pas une chose, je dois la chercher au carrefour d'un autre côté. Tout n'est pas immédiat. Aussi les moyens de communication, c'est le tout tout-de-suite. Tu as la télécommande et tu changes la chaîne quand tu veux. Mais dans la vie, on ne peut pas tout avoir tout-de-suite. C'est une chose qui, me semble-t-il, marque l'époque. Et en ajoutant le manque de possibilités et de moyens par rapport à la réalité économique et sociale de chacun, je crois que c'est une mauvaise combinaison* »¹⁵¹.

Tous parlent du chômage, lié principalement à la crise économique de la décennie de Menem¹⁵². Le chômage, surtout quand il devient chronique, appauvrit les individus et les familles et représente une perte d'un statut social. Il peut mener au suicide : « Un homme qui est brusquement rejeté au-dessous de la condition à laquelle il était accoutumé, ne peut pas ne pas s'exaspérer en sentant lui échapper une situation dont il se croyait maître »¹⁵³. Les politiques de protection sociales semblent inefficaces à long-terme. Bien qu'elles soient indispensables pour des situations d'urgence et pour la survie des individus, elles ne permettent pas de réintégrer les personnes au monde du travail. Elles contribuent à la perte de la dignité des personnes et à la dégradation de l'estime de soi.

L'évolution des modèles familiaux est une crise, un déséquilibre de la structure familiale. Les rôles et les fonctions de la famille ne sont plus réglementés. Chaque membre doit pouvoir redéfinir sa position et ses fonctions. L'adaptation à un nouveau modèle peut amener une perte des repères, des parents comme des enfants.

L'anomie de la société ne peut à elle-seule donner une explication complète des suicides des jeunes à Humahuaca. Les suicides mixtes sont une manière de comprendre un phénomène de manière plus intégrale.

Le suicide anémique et le suicide égoïste sont deux aspects d'un même état social : « Il est même presque inévitable que l'égoïste ait quelque aptitude au dérèglement ; car, comme il est détaché de la société, elle n'a pas assez de prise sur lui pour le régler (...) Inversement, le dérèglement ne va pas sans un germe d'égoïsme ; car on ne serait pas rebelle à tout frein social, si l'on était fortement socialisé ». L'affaiblissement du tissu social et l'absence de contrôle social vont alors de pairs. Ces deux facteurs sociaux sont présents dans les discours : individualisme excessif et manque de contrôle.

L'Etat inverse de l'anomie est le fatalisme, ou une réglementation excessive de la société qui rendrait un avenir muré. Durkheim ne dédie qu'un seul chapitre à cette typologie. Il y voit un

¹⁵¹ Psychologue du centre de prévention de la violence familiale

¹⁵² Carlos Menem a exercé deux mandats présidentiels dans la décennie des années 1990-2000. La privatisation de nombreuses entreprises publiques, la convertibilité du peso au dollar, ont fait dégringoler l'économie nationale et ont eu des répercussions sociales importantes.

¹⁵³ DURKHEIM Emile, *Le suicide* [1897], Paris : Presses universitaires de France, 1930

intérêt historique « N'est-ce pas à ce type que se rattachent les suicides d'esclaves que l'on dit être fréquent dans de certaines conditions, tous ceux, en un mot, qui peuvent être attribués aux intempérances du despotisme matériel ou moral ? ». Dans l'étude de Durkheim, le suicide fataliste ne se combine pas. Après analyse, je me demande s'il n'est pas possible de mixer anomie, égoïsme et fatalisme. En effet, les réglementations excessives sont aussi présentes dans les discours. Je pense particulièrement à la thématique des grossesses précoces. La société moderne réglemente excessivement les besoins des personnes. D'un côté il y a une absence de limites qui ne laisse pas d'espace pour la frustration, et de l'autre, une réglementation excessive. S'épanouir en société, dans la famille ou dans le couple impose des règles excessives : être de bon parents, avoir un bon métier, avoir une vie sociale, être femme ou homme, être un bon enfant, un bon élève, etc.

4. L'affaire de tous

Toutes les personnes interrogées s'accordent sur le fait que la prévention et la postvention du suicide est l'affaire de tous. Ainsi, les institutions telles que la famille, l'école, les lieux de récréations, les institutions privées ou étatiques et tous les individus de la communauté (jeunes et adultes) sont des partenaires et des ressources pour tous les types d'interventions. Pour prévenir le suicide ou pour en faire le deuil, un réel travail communautaire, de collaboration entre divers partenaires est primordial pour appréhender un phénomène ultra-complexe. Chacun peut agir dans son domaine et selon son modèle d'analyse, mais la concertation permet d'éclairer la compréhension et rendre plus effectives les interventions. A Humahuaca, l'interdisciplinarité est une nouvelle approche. Elle se met en place petit à petit et beaucoup de ressources sont mises en place pour trouver des réponses communes et participatives.

4.1 Protéger

Pour les psychologues, la résilience est le facteur de protection le plus important dans la problématique suicidaire. Promouvoir la résilience, soit la capacité des individus à rebondir après une blessure pour en tirer des bénéfices. Pour ressortir plus fortes des situations traumatiques, les personnes doivent être capables de reconnaître leurs forces et leurs limites, d'évaluer leurs ressources internes et externes. Le concept de résilience est fortement lié à celui d'estime de soi. En effet, une personne qui a une faible estime de soi aura des difficultés à évaluer ses ressources et ses forces. L'estime de soi se promeut au travers des relations que les jeunes et les enfants entretiennent avec leur entourage. L'entourage doit pouvoir leur montrer qu'ils ont de la valeur, qu'ils sont importants pour nous. La résilience doit donc être un objectif quotidien. Elle sert également à faire un état des lieux suite à un suicide.

L'expression des jeunes est encouragée. Pour les psychologues, l'expression de la souffrance est encouragée afin que les jeunes ne soient pas isolés et emprisonnés dans ce mal-être. A un niveau plus social, certains espaces, comme les CAJ encourage également l'expression des jeunes, par la création d'un journal, par la création de peintures murales, par des émissions de radio. Si l'expression des jeunes est encouragée, l'écoute des adultes également.

La participation des jeunes dans divers projets est encouragée, dans mes observations, par les CAJ ou les projets tels que les Jeux Olympiques de l'Amitié. Cependant, il manque réellement d'efforts de ce côté-là.

La promotion des liens significatifs entre les personnes est un facteur de protection. La promotion de liens familiaux et intergénérationnels est au centre des préoccupations. Différentes actions, thérapeutiques ou sociales sont menées afin d'améliorer la communication au sein des familles.

L'élargissement du tissu social est également un objectif visé. Améliorer le soutien et le contrôle social est un but dans beaucoup d'actions. Tout comme pour les familles, un axe affectif (soutien) et un axe normatif (contrôle) est nécessaire à l'amélioration du bien-être de la jeunesse. La promotion des liens se fait surtout dans la transmission de valeurs communautaires autour de diverses activités. Selon Toqo, les valeurs indigènes sont : « vivre en communauté, respecter la nature et de ne pas être consommateur ». Dans les entretiens, ces valeurs apparaissent, bien qu'elles ne soient pas systématiquement rattachées aux valeurs ancestrales. Ces valeurs consistent à penser à « nous » plutôt qu'à « soi » : *« Considérer que cet enfant est le mien bien qu'il ne soit pas mon fils, parce qu'il appartient à ma communauté. La communauté c'est, comme le dit l'étymologie du mot, l'unité de tous, donc je suis concerné par cette personne même si je ne la connais pas »*¹⁵⁴.

Sans avenir, la vie n'a plus de sens. Les interventions tentent donc d'ouvrir les perspectives, soit par l'obtention de bourses, par la mise-en-place d'ateliers d'insertion professionnelle, ou par l'élaboration de programmes scolaires adaptés à la réalité d'Humahuaca.

La dissolution des mécanismes d'intégration sociale agit également sur le sens à donner à la vie. Si une personne est intégrée dans divers projets ou institutions, elle a un sentiment d'appartenance collective qui donne un sens à sa vie. Le but est alors de pouvoir intégrer les jeunes dans divers projets afin qu'ils aient un but commun.

¹⁵⁴ Psychologue du CAINAF

PARTIE VI

CONCLUSION

1. Résultats principaux

Toutes les personnes interrogées essaient de donner des explications sur le phénomène du suicide des jeunes. Elles s'accordent sur le fait que c'est un phénomène complexe et que de nombreux facteurs interagissent. Elles mettent en évidence certains dysfonctionnements observables dans le contexte d'Humahuaca.

1.1 Une maladie des liens

Ces dysfonctionnements sont tout d'abord d'ordre relationnel. La dynamique familiale est systématiquement remise en question. Le décalage générationnel, les familles éclatées, le père dévalorisé socialement et absent moralement rend difficile pour la famille de remplir la fonction de communauté de soutien et d'identification. La situation économique de certaines familles influence également sa dynamique : mauvaise humeur, peur de ne pas réussir à joindre les deux bouts, angoisse du lendemain, peu de temps à partager en famille, parentification des enfants peuvent rendre la communication entre les membres difficile et conflictuelle. Dans ce type de contexte familial, les enfants et les jeunes ont des difficultés à acquérir des compétences psychosociales indispensables pour leur avenir.

Les liens sociaux semblent aussi s'affaiblir. Les institutions n'offrent plus de lieux de participation, d'intégration, de contrôle et de soutien social. Les jeunes sont alors isolés dans leurs souffrances, sans possibilité d'obtenir aide et soutien et sans occupation durant leur temps libre.

1.2 Une perte de sens

La dissolution des mécanismes d'intégration sociale comme le travail et l'éducation qui constituent la porte d'accès à l'activité productive et à la formation d'une identité reconnue socialement augmente le nombre de facteurs stressants. L'avenir des jeunes d'Humahuaca est incertain et source d'angoisses. La vie semble perdre du sens, car les jeunes sont emprisonnés dans une réalité synonyme de précarité.

Plusieurs personnes parlent d'un nouvel idéal de vie globalisé, basée sur l'acquisition de biens matériels qui mettent en tension les relations. Pour de nombreuses personnes, il est nécessaire de transmettre aux jeunes et aux adultes que l'épanouissement se situe dans la valorisation de soi et dans la valorisation des liens entre les personnes. C'est cet idéal de vie qui est à promouvoir. Avoir de la valeur dans une collectivité. Ce sont là des objectifs personnels et communautaires.

1.3 La souffrance d'un peuple

Le suicide des jeunes à Humahuaca est également interprété comme un résultat de la culture du silence, culture des opprimés. Les difficultés d'expression, tant personnelles que collectives, empêchent de libérer la souffrance, de trouver du soutien et du contrôle social, et

d'aller de l'avant. La souffrance peut alors se transformer en conduites autodestructives. A Humahuaca, le repli dans l'alcool et le suicide en sont les principales expressions.

1.4 Un mystère

Malgré toutes les explications possibles, les personnes interrogées sont forcées de constater que la compréhension de l'acte suicidaire chez les jeunes reste un défi. La mort est mystérieuse et le fait de se la donner volontairement encore plus. S'il faut accepter l'impuissance des survivants face à ce phénomène, le suicide des jeunes doit toutefois servir à quelque chose. Le sens à donner à ces actes est de repenser la société et les liens qu'elle entretient avec la jeunesse : « *Je demande que toi, depuis en-haut, tu nous fasses réaliser ce que nous, les adultes, n'avons pas fait pour que tu aies pu en arriver à te suicider* »¹⁵⁵. Le suicide des jeunes est un sacrifice de quelques-uns pour l'avenir des autres. De réelles intentions et efforts de la communauté pour répondre aux besoins de la jeunesse sont observables. Le suicide des jeunes a servi à réunir de nombreux acteurs et à ouvrir des espaces de réflexion, découlant sur des interventions.

2. Limites de la recherche

La complexité de la problématique et de la démarche de recherche m'a fait prendre conscience de n'avoir pu qu'effleurer le sujet. Le temps que j'ai passé à Humahuaca n'a pas suffi pour saisir tous les enjeux que cette recherche impliquait et pour appréhender un contexte social que je méconnaissais totalement. Malgré les limites de ma recherche, j'espère avoir pu donner un aperçu compréhensible et intéressant d'une problématique mystérieuse.

2.1 Echantillon

Survivants et suicidants

Mon échantillon, bien qu'il apporte un certain éclairage sur le phénomène, aurait mérité d'être approfondi. Interroger des proches de suicidés ou des rescapés de tentatives de suicide aurait apporté des précisions sur la manière dont le suicide est vécu dans sa sphère la plus proche et par le suicidant lui-même. Je n'ai pas opté pour ces options pour diverses raisons. Interroger l'entourage d'un suicidé nécessite un tact et une préparation adéquate afin de se situer soi-même face à la souffrance des personnes, à ne pas provoquer des sentiments de culpabilité, à être très au clair sur le déroulement et les enjeux des entretiens. Je ne me suis pas sentie prête à effectuer cette démarche. Le directeur d'un établissement scolaire m'a proposé de me présenter à la cousine de la jeune fille de 17 ans qui s'était suicidée durant le mois de juillet 2008. Je lui ai exprimé mon malaise quant à mon intrusion dans une famille en deuil. Il m'a alors proposé de m'accompagner à l'entretien, car il connaît la famille, la culture, la manière de se comporter dans ce genre de situation. J'ai accepté mais je n'ai pas entrepris les démarches d'approche.

¹⁵⁵ Paroles d'un proche de suicidé lors de l'enterrement de ce dernier. Propos relaté par l'Evêque.

L'occasion de m'entretenir avec un jeune rescapé d'une tentative de suicide ne s'est pas présentée. La tentative de suicide est d'ailleurs une grande absente de ma recherche. Lors des entretiens, aucune personne interrogée n'a fait référence à de tels cas. L'information n'arrive pas aux institutions de soutien. Il semblerait qu'aujourd'hui, si un jeune fait une tentative de suicide et qu'il arrive à l'hôpital, le directeur, engagé dans le conseil de l'enfance, de l'adolescence et de la famille, ferait parvenir le cas aux deux institutions d'Humahuaca travaillant dans ce domaine, soit le CAINAF et le centre de prévention de la violence familiale. J'ai tenté d'approcher l'hôpital afin de pouvoir m'entretenir avec un médecin sur le sujet. On m'a orienté vers l'assistante sociale. L'assistante sociale de l'hôpital était en congé maladie depuis six mois et sa remplaçante n'était autre que l'assistante sociale du CAINAF. Durant son remplacement, elle n'a pas été confrontée à des tentatives de suicide. Plusieurs questions se posent : les tentatives de suicides sont-elles délibérément cachées, par honte, culpabilité ou par peur de réprobation sociale ? Les tentatives de suicides parviennent-elles à l'hôpital (ce qui est essentiel dans la prise en charge afin de montrer au jeune la gravité de son acte, l'importance et les préoccupations que ses proches lui témoignent) ?

Jeunes

Approcher la population adolescente n'a pas été facile. Les vains essais de m'en approcher spontanément, comme je l'ai fait auprès d'institutions sociales ou d'adultes témoins, n'ont pas porté leurs fruits. Si le silence est un trait culturel à Humahuaca, il est possible de comprendre les difficultés que j'ai eues à trouver des volontaires pour les entretiens. Les jeunes, face à une blanche, avec un accent étranger et aux allures de touriste, se sont peut-être retranchés dans le silence, par peur d'être jugés, de ne pas être compris, par peur de ne pas être également protégés par l'anonymat dans une petite communauté. Beaucoup de personnes m'ont expliqué qu'à Humahuaca, obtenir la confiance des personnes se fait dans la durée, qu'il faut faire en quelque sorte ses preuves. Une fois cette confiance établie, les personnes s'expriment, donnent, échangent en toute sérénité. Je pense que c'est pour cela que j'ai pu sans problème interroger des personnes témoins adultes. Nous nous connaissions déjà depuis près de 5 mois, nous avons souvent discuté de choses et d'autres. Ils se sont alors volontiers livrés à l'entretien. Les professionnels que j'ai interrogés, bien que certaines fois les démarches pour se rencontrer dans un endroit tranquille et adéquat aient pris du temps, n'ont jamais refusé l'entretien. Les professionnels, de part leur position et la mission de leurs institutions, avaient des intérêts pour ma recherche. Ils y voyaient des opportunités pour l'échange d'expériences. Les entretiens ont également servi à certains de pouvoir s'exprimer sur un sujet qui les touchent et qui les fait souffrir, en acceptant leur impuissance et en pouvant la partager. De plus beaucoup d'entre eux n'ont pas grandi à Humahuaca ni dans un contexte indigène. Il est possible de voir leur ouverture car ils ne pratiquent pas la culture du silence.

Les jeunes, par contre, ne me connaissaient pas. Mes approches pouvaient paraître intrusives et dénuées de sens. Je pense que j'aurais pu approcher cette population d'une autre manière. L'école m'a certes permis d'approcher trois jeunes, mais je sentais que les élèves émettaient certaines retenues à parler de leur communauté, de leur famille et de l'école, par crainte que leurs propos arrivent aux oreilles de la directrice par exemple. Bien que j'aie assuré leur

anonymat, le fait que trois personnes d'une classe de dix élèves apparaissent dans ma recherche peut facilement briser cet anonymat. Je pense que de m'intégrer dans des espaces comme les CAJ, d'accompagner bénévolement certaines activités aurait permis à moyen-terme d'obtenir davantage de confiance des jeunes.

Pas de limites

Je pense également que ma recherche est très large, trop large. Tenter de comprendre le suicide en le mettant en lien avec le contexte social d'Humahuaca, saisir les interprétations que des professionnels, des témoins, des jeunes en font, décrire les interventions mises en place, proposer des actions consistaient à fixer des objectifs démesurés pour un travail de mémoire. J'aurais par exemple pu me limiter à la description et à l'interprétation du phénomène ou me concentrer sur une seule forme de prévention. Par exemple la promotion de la santé, ou promotion de la vie qui tente de donner des réponses à long-terme en ciblant l'ensemble de la population.

2.2 Matériel

L'accès aux livres est réduit à Humahuaca. Il y a deux bibliothèques mais les livres sont vieux et sont davantage des romans que des recherches. Je ne pouvais pas non plus emprunter les quelques livres qui auraient enrichi ma réflexion. Les horaires étant aléatoires, les consulter en bibliothèque était difficile. A San Salvador de Jujuy, les bibliothèques universitaires ne m'étaient pas non plus accessibles. Nombres de documents sont exigés et je ne les possédais pas : carte d'étudiante argentine, factures de gaz ou d'électricité, documents de résidence. J'ai toutefois pu acheter des livres très importants pour ma recherche et écrits par des auteurs de la région d'Humahuaca.

3. Animation socioculturelle

Si le suicide est l'affaire de tous, j'observe cependant que la prévention et la postvention est principalement l'affaire des psychologues et des psychiatres. Le travail social semble être à l'écart des réflexions et des interventions. Un psychiatre de Jujuy, qui a participé au forum national 2008 de prévention du suicide à Mendoza m'a confirmé cette absence du travail social. La participation des travailleurs sociaux au forum fut infime voire inexistante. Ce psychiatre s'attriste de cette situation. Pour lui, un travail interdisciplinaire ne se limitant pas aux diverses disciplines médicales est nécessaire pour entrevoir des interventions efficaces et pour intégrer dans les programmes nationaux et régionaux de santé publique des objectifs liés à la prévention du suicide.

Il convient de se demander quelle place occupe le travail social à Humahuaca et dans quelle mesure il a un rôle à jouer dans la prévention et la postvention du suicide des jeunes. Les deux travailleuses sociales avec qui je me suis entretenue sont assistantes sociales. Elles participent aux interventions postventives dans les écoles et dans les familles en tant qu'accompagnantes

des psychologues qui organisent et mènent ces ateliers. Dans les ateliers de prévention de la violence familiale ou de résilience, les assistantes sociales ont également un rôle d'accompagnante de la psychologue. Elles offrent une aide logistique. Dans leur institutions, elles me décrivent leur travail comme des « faiseuses de diagnostics sociaux », analysant les dynamiques familiales quand un problème survient (violence familiale, abus, fugue, hospitalisation suite à des consommations abusive d'alcool, etc.). En collaboration avec les psychologues, psychopédagoges et les avocats, elles proposent des actions. Elles interviennent donc dans des situations de crise.

Quelle place prend le travail social dans la prévention ou la postvention du suicide des jeunes à Humahuaca? Des professionnels de formations différentes interviennent, à la manière du travailleur social, dans plusieurs domaines. Je pense par exemple aux centres d'action juvénile. Ces espaces ouverts aux jeunes dans le cadre scolaire mais durant le temps libre, fonctionnent comme des lieux d'animation socioculturels. Les jeunes s'approprient le lieu, sont porteurs de projets. Les activités qu'ils organisent et dont ils sont porteurs développent leur expression, leurs compétences relationnelles et organisationnelles, leur estime de soi. Les jeunes se retrouvent et ont un adulte de référence de confiance. Cependant, il me semblerait intéressant que ce type de structures soient aussi créés en dehors de l'école, dans les quartiers par exemple. Cela pourrait permettre de toucher plus de jeunes et d'intégrer les autres générations.

Les Jeux Olympiques de l'Amitié, créés par des professeurs d'éducation physique, est aussi un exemple d'animation socioculturelle. Cet événement réunit les générations, est participatif, vise la réappropriation de la culture indigène.

J'en arrive à la conclusion que le renforcement de l'animation socioculturelle dans le contexte d'Humahuaca peut avoir des effets de promotion de la vie, donc de prévention du suicide, sans que cela soit conscient. L'animation socioculturelle tente de renforcer des facteurs de protection centraux dans la thématique du suicide. Elle promeut les liens entre les personnes, entre les générations, entre les jeunes, entre les habitants d'un même quartier ou d'une communauté. Elle peut créer des espaces de rencontres, favorisant les échanges, les confrontations et les débats. Réunir les personnes permet aussi de construire des projets communs avec tout ce que cela implique : négociation, écoute, résolution non-violente des conflits, organisation. La participation des personnes et des groupes est encouragée.

L'animation socioculturelle tente également de favoriser l'expression des minorités et à les accompagner dans l'élaboration de leur bien-être. Un des rôles du travailleur social est celui de militant. Les réunions ou congrès de travail social auxquels j'ai assisté en Argentine insistent sur ce point. La militance se situe au niveau de la mise-en-place de politiques publiques. Le concept de gouvernance prend toute son importance. C'est-à-dire promouvoir un décentrement de la prise de décision, impliquant une multiplication des acteurs dans le processus. Ainsi, la démocratie prend du sens, le peuple reprend son rôle de citoyen. Une des fonctions du travailleur social est donc de favoriser la mise-en-place d'espaces de participation sociale et de réunir les acteurs concernés. Les interventions communautaires

partent du principe que les membres d'une communauté sont acteurs de leur propre développement. Ainsi, ils peuvent construire par eux-mêmes leur bien-être. Les membres de la communauté doivent connaître leur réalité sociale et leurs besoins. Cela implique une réflexion qui mène à une conscientisation. De là, découlent des projets et leur exécution, par les membres. Le travailleur social considère que les acteurs sociaux sont dotés de compétences. Son rôle est développer et mettre en valeur ces compétences. Il peut également être un médiateur qualifié entre la communauté et l'Etat

Loin de moi l'idée de voir en l'animation socioculturelle une solution *sine qua non* à la problématique du suicide des jeunes. Je pense que vouloir « éradiquer » le phénomène est une illusion, naissant d'un mythe de toute-puissance cher aux travailleurs sociaux. Cependant, la création d'espaces communautaires, de quartier par exemple, réunissant les générations autour de projets ou simplement autour d'activités, pourrait permettre de renforcer les liens entre les personnes, d'agir sur l'estime de soi des individus en les faisant participer. Le but ne serait pas consciemment de prévenir le suicide, mais de renforcer les facteurs de protection afin que la jeunesse et la communauté construisent leur bien-être.

Ce travail m'a permis de voir que la promotion de la vie, ou la prévention du suicide, ne peut se limiter aux différents champs professionnels. Au quotidien, chaque individu doit être promoteur de liens sociaux, doit se sentir concerné par la souffrance d'un tiers ou d'une collectivité.

4. Réflexion personnelle

Un nouveau Pachakuti est bien réel. Après des générations de silence, le monde des Andes extirpe de son inconscient les souffrances subies au cours des siècles. Jean Ziegler parle de résurgence mémorielle. Les nouvelles générations ont pu transformer cette mémoire enfouie en conscience collective, en concept, en récit, en analyse. A Humahuaca et pour toute l'Argentine, Toqo est une des personnes principales, il y en a d'autres, qui a rendu publiques l'Histoire et la situation des indigènes en Argentine. Osvaldo Maidana est également un conscientisateur indigène. Cette résurgence mémorielle, cette résurrection identitaire se transforment en exigence de réparation et d'excuse : « Ce que nous voulons c'est que l'humanité comprenne qu'à un moment donné de son évolution, on nous a causé un préjudice incalculable, qu'on a commis à notre égard une grande injustice. Ce que nous voulons, c'est que les générations actuelles et futures comprennent cela. A cet effet, je pense que les pays développés, et plus généralement la communauté internationale, devraient faire figurer l'esclavage et la traite dans les programmes scolaires des enfants, les cours d'université, les programmes de recherches. Des stèles et monuments devraient être érigés, des films réalisés pour rétablir l'histoire dans toute son authenticité. Les archives, et je dis bien toutes les archives, devraient être accessibles aux chercheurs dans tous les pays du monde »¹⁵⁶. En Argentine, nombreux sont les héros nationaux liés aux génocides des Indiens ou à leur assimilation. Le 12 octobre, jour de l'arrivée de Christophe Colon aux Amériques, est férié en

¹⁵⁶ ZIEGLER Jean, *La haine de l'Occident*, Paris : Albin Michel, 2008

Argentine dans une optique de fête, c'est le jour de la race. A Humahuaca, une mobilisation s'est faite en 2008 sous le slogan : « Ils ne nous ont pas vaincu, nous sommes debout. 12 octobre : rien à fêter ». Durant cet événement, plusieurs intervenants indigènes exigeaient que le 12 octobre soit lié à la commémoration du génocide de millions d'Indiens et que cette date soit reconnue comme telle. Ils exprimaient également la nécessité de changer de héros. Viltipoco, Tupac Amaru, Tupac Katari, indiens résistants durant la conquête et la colonie, doivent figurer comme héros. L'éducation doit changer, non seulement elle doit inclure le bilinguisme mais aussi raconter le véritable passé et réinstaurer l'honneur des Indiens, par la valorisation de leurs luttes et la réappropriation d'une identité perdue. Elle doit adapter son programme aux réalités de la région en instaurant des branches rurales, touristiques, artisanales.

Les peuples indigènes refusent également l'ordre du monde actuel, meurtrier et absurde, nuisible à la diversité des cultures, ne bénéficiant qu'à une poignée de personnes, pillant les richesses du Sud, détruisant l'environnement et provoquant des situations d'extrême pauvreté. Les indigènes revendiquent la réappropriation des ressources naturelles et leur auto-gestion. Dans les discours des indigènes d'Humahuaca, Evo Morales, premier président sud-américain indigène (Bolivie) est l'exemple à suivre et symbolise l'espoir de la libération : la reconnaissance et la valorisation d'une nation pluriethnique, la réappropriation des ressources naturelles par L'Etat, et la redistribution des richesses au sein de la population.

Si le réveil des communautés indigènes aura un effet sur le phénomène du suicide des jeunes à Humahuaca, l'avenir nous le dira. Mais j'aime à y croire.

BIBLIOGRAPHIE

Publications

AGÜERO Max [et al.], *Suicidio en Jujuy. Niños y adolescentes* (Tomo I), San Salvador de Jujuy : Edición DASS, proyectos de investigación UCSE, 2004.

BAECHLER Jean, *Les suicides*, Paris : Calmann-Lévy, 1975.

DURKHEIM Emile, *Le suicide* [1897], Paris : Presses universitaires de France, 1930

KAUFMANN Jean-Claude, *L'enquête et ses méthodes. L'entretien compréhensif*, Paris : Armand Colin, 2007.

MAIDANA Osvaldo, *Desde el silencio de mi pueblo*, Salta : Milenio impresores, 2001.

MARTINEZ Carlos, *Introducción a la suicidología. Teoría, investigación e intervenciones*, Buenos Aires : Lugar Editorial, 2007.

MINOIS Georges, *Histoire du suicide. La société occidentale face à la mort volontaire*, Paris : Fayard, 1995.

NIELSEN Axel, *Quebrada de Humahuaca. Un itinerario cultural con 10'000 años de historia*, Gobierno de Jujuy : Artes Gráficas Ronor, 2004.

OLMEDO Jesús y Rivero, *La cultura del silencio en América Latina*, 1984.

PERRET-CATIPOVIC Maya, *Le suicide des jeunes. Comprendre, accompagner, prévenir*, Saint-Maurice : Edition Saint-Augustin, 2004.

PETITCLERC Jean-Marie, *Et si on parlait... du suicide des jeunes*, Paris : Presses de la Renaissance, 2005.

POMMEREAU Xavier, *L'adolescent suicidaire*, Paris : Dunod, 1996.

QUIVY Raymond et VAN CAMPENHOUDT, *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris : Dunod, 2006 (3^{ème} édition)

SANTAMARÍA Daniel, *Etnicidad y globalización*, San Salvador de Jujuy : Purmamarka Ediciones, 2007.

TÖNNIES Ferdinand, *Communauté et société*, Paris : PUF, 1977

TOQO, *Indiomanual*, Humahuaca : Instituto de cultura indígena, 1985.

VERBUNT Gilles, *La question interculturelle dans le travail social : Repères et perspectives*, Paris : Editions de la Découverte, 2004

VOLANT Eric, *Culture et mort volontaire. Le suicide à travers les pays et les âges*, Montréal : Liber, 2006.

ZIEGLER Jean, *La haine de l'Occident*, Paris : Albin Michel, 2008

Sites internet

Association stop suicide. *Association stop suicide* [en ligne]. Adresse URL : <http://www.stopsuicide.ch>

Ciao. *Le site d'info pour les ados* [en ligne]. Adresse URL : <http://www.ciao.ch>

Organisation des Nations Unies. *Bienvenue aux Nations Unies* [en ligne]. Adresse URL : www.un.org/french

Organisation Mondiale de la Santé. *Organisation Mondiale de la Santé* [en ligne]. Adresse URL : <http://www.who.int/fr>

Pars pas. *Association valaisanne pour la prévention du suicide* [en ligne]. Adresse URL : <http://www.parspas.ch>

Recherche et rencontres. *Infosuicide.org* [en ligne]. Adresse URL : <http://www.infosuicide.org>

ZAMUDIO Teodora. *Derecho de los pueblos indígenas* [en ligne]. Adresse URL : www.indigenas.bioetica.org

WUHL Simon. *Site personnel de Simon Wuhl* [en ligne]. Adresse URL : www.simonwuhl.org

Revues

CAINAF. *Informe*, 2007.

EQUIPO AYLLU (Prelatura de Humahuaca), *Espacio de Reflexión para Padres y Madres*, 2007.

MICHAUD Pierre-André et LAGET Jacques. La prévention du suicide en milieu scolaire est-elle possible ? *Revue médicale suisse*, juin 2006

PRELATURA DE HUMAHUACA, *Familia Unida Esperanza en la Vida : alcoholismo, suicidio, drogas, violencia familiar, desocupación, desintegración familiar*, 2007.

Vidéos

Rio Arriba. DE LA ORDEN Ulises (réal.), Argentine : 2004

Memoria del saqueo, SOLANAS Fernando (réal.), Trigon-film : Buenos Aires, 2004.

ANNEXES

Annexe 1: Une apprentie chercheuse en déroute

Arrivée

J'atterris à Buenos Aires le 13 juin 2008. Dans mes valises, mon projet de mémoire, quelques livres sur le suicide, mon ordinateur portable et mon enregistreur. Une partie de mes bagages est dédiée aux cadeaux, d'une originalité sans précédent: kilos de chocolat et couteaux suisses. Mon programme est soigneusement planifié sur les deux prochaines semaines. Elles me permettront de me réacclimater et de faire les 1765 kilomètres séparant Buenos Aires d'Humahuaca. J'en profiterai pour passer par Santa Fe, revoir les amis et les prisonnières, et me balader au bord du fleuve ; je n'aurai plus l'occasion de voir autant d'eau dans les Andes. En hiver, pas une seule goutte d'eau touche le sol de la Quebrada d'Humahuaca. Le Río Grande est asséché ; les cactus s'érigent en maîtres de l'aridité. Puis j'irai sur Tucuman, et ferai mon apparition-surprise à mon petit ami qui rend les derniers examens de sa licence en architecture. Nous irons enlacés et heureux, affronter les dernières heures de bus jusqu'à Humahuaca où je pourrai me lancer corps et âme dans ma recherche.

La gare routière de Buenos Aires me propulse sans ménagement au cœur de l'atmosphère argentine. Elle est bondée. La nuit est imprégnée de la nervosité des passagers. J'apprends que les paysans et le gouvernement sont en conflit depuis deux semaines. Toutes les routes du pays sont coupées par les *piqueteros*, en guise de protestation. Je ne comprends rien aux débats politiques enflammés sévissant près de la plateforme 18. Je sais seulement que les bus n'arrivent pas, ou alors avec des heures voire des jours de retard. Il n'y a aucun doute, je suis à bon port.

Je prends un billet pour Santa Fe et me prépare psychologiquement à devoir faire preuve de patience, reine des vertus. Je me dirige au bar et regarde la retransmission du match de la coupe d'Europe, France-Hollande. J'essaie de me persuader que de m'intéresser au football sera mon premier effort d'intégration. Il n'en est rien. Si le drapeau argentin n'orne pas le maillot des joueurs, personne ne jette un œil, même curieux, au téléviseur. Suite au 5^{ème} goal, passé inaperçu, j'entends l'annonce de l'arrivée de mon bus. Il est même en avance. Je crois à un mauvais gag. Mais le bus est bien réel. Je finis par croire à un miracle. Je m'excuse de ma chance au jeune homme assis à la table d'à côté, qui attend depuis 7 heures.

Santa Fe, ses prisons, ses fleuves, ses bars... et départ pour Tucuman. Retrouvailles émouvantes avec mon ami et sa famille. L'engouement tombe vite : le froid humide et transperçant de Tucuman me rappelle qu'en Suisse, l'été arrive. L'émoi de mon premier séjour en Argentine est bien loin, j'ai l'impression de ne rien découvrir, de ne plus m'amuser des différences culturelles, de maudire le jour où l'idée de faire mon mémoire en Argentine m'est venue à l'esprit. Je deviens morne et désagréable. Je décide alors de partir seule quelques jours à San Salvador de Jujuy. J'en profiterai pour rencontrer quelques personnes

qui s'intéressent au même sujet que moi, de remettre mes idées et mes émotions en place, et de tester mes techniques d'entretiens.

San Salvador de Jujuy

A San Salvador de Jujuy, le soleil m'accueille. Ma peau devient vite aussi sèche que le regard des Jujeños. J'ai une chambre dans une auberge de jeunesse. La petite commode peut me servir de bureau. Tout est prêt pour commencer à me plonger dans mon travail. Je me dirige vers l'université catholique, afin de reprendre contact avec un sociologue qui a participé à une étude sur le suicide des jeunes dans la province. Je l'avais rencontré lors de ma pré-enquête. Il m'avait donné en vrac une dizaine de documents. Cette pré-enquête m'avait appris à approcher le terrain argentin. Les coups de téléphone ou les mails se terminaient toujours par des « *Passe quand tu veux et on en discute* ». C'est ainsi que se déroulera la majorité de mes prises de contact : passer à l'improviste sur le lieu de travail ou de vie, me présenter, expliquer l'objet de ma visite et agender un entretien.

Je passe donc à l'improviste à l'université et je le trouve dans son bureau. Il se souvient de moi : *la chica sueca del suicidio*¹⁵⁷. A deux lettres près, il a raison. Nous prenons rendez-vous pour un entretien. Il me donne au passage le numéro d'une élève qui fait son mémoire sur les différentes prises en charges psychologiques suite à des tentatives de suicide. Je la rencontre et réalise qu'elle n'est pas plus avancée que moi dans son mémoire. L'entretien tourne vite à une discussion d'étudiantes quant à la difficulté des recherches, aux critères de validation, et pour finir à nos vies respectives. A défaut d'avoir un entretien, je ressors avec une amie et me sens moins seule.

Le lendemain, je revois le sociologue et nous commençons l'entretien qui tourne à une discussion « directeur de mémoire-étudiante ». Il remet en question une de mes hypothèses centrales qui lie suicide et condition indigène. Selon lui, elle ne peut être vérifiée sur le terrain car il n'existe aucune donnée statistique de suicides qui fait référence à l'indigène. Il me dit qu'être indigène, c'est subjectif. Mon travail n'aura pas de valeur scientifique. Tout s'effondre. Dès mon deuxième jour, je remets en question mon modèle d'analyse. Cette hypothèse me tourmentera jusqu'à la fin de ma recherche de terrain. J'irai jusqu'à vouloir la modifier. Finalement je la garderai à mes côtés, fidèle repère dans la jungle des informations. Je sors de l'université avec le poids des misères du monde sur les épaules. Il me reste une personne à voir, le directeur de la recherche auquel a participé le sociologue. Il est travailleur social. Je le vois le lendemain. Je reste pantoise face à la rapidité dont je peux m'entretenir avec ces personnes. L'argentine ne m'avait pas habituée à cela. Nous commençons l'entretien qui s'annonce des plus intéressants. Alors que j'écoute attentivement le discours de mon interlocuteur, j'entends un léger bruit émanant de mon enregistreur. Une lumière rouge qui clignote m'annonce un mauvais présage. L'enregistreur ne veut plus avaler les paroles de l'entretien. Je n'ose pas couper mon interlocuteur, d'autant plus que je n'ai aucune idée de comment remédier à ce problème technique. Je reprends mes esprits et imagine la solution de

¹⁵⁷ La fille suédoise du suicide

prendre des notes. Mais cette initiative me met mal à l'aise, elle me donne l'impression de ne pas être en écoute active. J'abandonne. J'écoute le flot de considérations sur le suicide des jeunes. Je ne comprends pas tout. Mon oreille doit se réhabituer à l'espagnol. Mais le directeur me remet d'aplomb. En effet, à la fin de l'entretien, il me demande quelles sont mes hypothèses et les trouvent très intéressantes. Il estime que je peux considérer que la population d'Humahuaca est indigène. Je me rendrai compte, au fil de ma recherche, que cela fait partie de la complexité du concept « indigène » de ne pas se sentir indigène. Je considérerai la population d'Humahuaca comme une minorité en Argentine souffrant des rapports de pouvoir qu'elle entretient avec la population majoritaire.

En guise d'adieu, mon informateur m'offre le livre de la recherche qu'il a dirigée, seul matériel rescapé de notre entretien. Deux jours après, mon ami vient me chercher, et nous partons pour Humahuaca. Je quitte San Salvador de Jujuy avec dans mes bagages une amie, des doutes concernant mon modèle d'analyse, une recherche sur le suicide des jeunes dans la province de Jujuy et un manuel d'utilisation d'enregistreur numérique.

Humahuaca

J'arrive début juillet à Humahuaca. Je ne pensais pas que mon sujet de recherche allait venir à moi dès le premier jour. Des connaissances m'ont tout de suite dit : *« T'as du travail, depuis que tu es partie, deux jeunes se sont suicidés à Abra Pampa et il y a quelques jours une fille de 17 ans s'est pendue à Humahuaca »*. Mon mémoire reste d'actualité.

Deux jours après, alors que je dors paisiblement sous huit couvertures, la mort me réveille. Quand les cloches du village sonnent de longs coups et sur une longue durée, elles rendent publique le décès d'une personne de la communauté. Deux enfants toquent à la porte. Ils annoncent à mon ami que le défunt des cloches est le filleul de son père. Il s'est pendu cette nuit. C'est le petit ami de la fille de 17 ans qui s'est suicidée la semaine dernière. Mon ami doit aller représenter sa famille à la veillée. Il ne veut pas y aller seul et me demande de l'accompagner. J'accepte, prise d'un certain malaise. Etrange coïncidence que de devoir être présente comme personne endeuillée à la veillée d'un suicidé, mon objet d'étude. Je crains que des personnes jugent ma présence comme du voyeurisme sociologique. Je fais jurer à mon ami de ne pas mentionner l'objet de mes études à Humahuaca durant la veillée. Arrivée sur place, ma gêne s'accroît, je suis la seule blanche. J'observe dans le regard des gens des interrogations quant à ma présence. Ils voient peut-être en moi une touriste opportuniste en mal de sensations. Mon ami réalise le malaise et me présente officiellement comme sa compagne.

Le défunt a 20 ans, il repose dans son cercueil. Son visage est serein. J'imaginai certainement, inconsciemment, qu'un suicidé avait une expression d'extrême souffrance. Mais peut-être que la mort la lui a libérée. La salle est ornée de symboles chrétiens. Jésus Christ est présent. Il ressemble à une star hollywoodienne avec ses habits lumineux et son auréole qui clignote. Au pied du cercueil, des éléments de la culture indigène que j'avais déjà vus durant les célébrations de la Pachamama. Des cigarettes plantées dans du sable, des

feuilles de coca et un encens de la région donnent à la veillée cette étonnant mélange de Chrétienté et de Paganisme.

La grand-mère est dans un sale état. Elle a élevé l'enfant. Ses pleurs sont partagés entre des sentiments de culpabilité et de colère : « *Pourquoi m'a-t-il fait cela ? Il m'a toujours accompagné, comment vais-je continuer à vivre avec ce vide, regardez ce que j'ai fait !* ». Je regarde par terre. Je ne sais pas comment me comporter. J'en conclus que je suis là pour me recueillir et pour accompagner par ma présence la souffrance de la grand-mère. Mais quand elle me prend la main en pleurant, je me décide à parler : « *Je suis de tout cœur avec vous dans ce moment difficile* ». Je trouve ma phrase trop banale. J'essaie de ne plus trop penser. Avant de partir, je me recueille près du cercueil. Ma froideur détachée d'étudiante s'en va. Je regarde ce jeune et l'incompréhension me submerge. Comment est-ce possible d'en arriver là ? N'y avait-il donc pas d'autre solution ? Combien il a dû souffrir ! Quelle tristesse pour ceux qui restent ! J'essaie de me dire que je ne trouverai pas d'explication pour le moment et peut être jamais. L'envie de pleurer m'envahit. Je me retiens. Je trouverais cela déplacé de ma part. Je maudis mon mental. J'envoie télépathiquement un petit message au défunt, plein d'amour et de tendresse. Je suis face à mon propre rapport à la vie et à la mort. Je m'empêche de penser : quelle saloperie la vie quand même. Je me suis toujours convaincue que la mort est un événement qui se fête, qu'elle permet de mieux profiter et célébrer la vie, qu'elle est un passage naturel d'un état à un autre, qu'elle annonce le début d'un nouveau cycle. Je réalise qu'après un suicide, surtout celui d'un jeune, la mort n'a pas toutes ces vertus. Un ami me racontera par la suite qu'il en est de même dans la vision de la mort des indigènes. Elle se fête. C'est une nouvelle naissance. Mais pas dans le cas d'un suicide. Le suicide est la marque que quelque chose ne tourne pas rond dans la communauté.

J'entends l'histoire de ce jeune couple suicidé à plusieurs reprises. Les bruits courent : après le suicide de la fille, son petit ami la voyait en rêve. Pour certaines personnes, son âme venait le chercher, l'incitant à la rejoindre. Les parents de la fille n'appréciaient pas son petit ami et leur interdisaient de se voir. Ils allaient jusqu'à l'insulter dans la rue. D'autres ajoutent que la fille était enceinte. J'entends le mot avortement sans pouvoir lui mettre une place précise dans l'histoire. Puis j'entends parler d'une dispute entre eux. L'histoire s'amplifie. Il devient difficile de faire la part des choses, entre vérités, mythes et rumeurs. Il en va de même pour d'autres histoires de suicides dont j'ai été mise au courant. Je me demande si le fait de juxtaposer un maximum d'informations réelles ou fantaisistes permet de donner une explication à un acte incompréhensible. Humahuaca baigne en ce début juillet dans la problématique du suicide des jeunes. J'ai du pain sur la planche. J'apprends que le sujet va être traité à la radio et qu'une réunion ouverte à toute la communauté est programmée pour la semaine suivante. Ces deux événements n'auront finalement jamais lieu.

L'approche du terrain

Quelques jours après la veillée, je me promène dans la rue. Une personne me court après et m'interpelle. Je la reconnais, elle est secrétaire du centre de prévention de la violence familiale. Elle m'invite à entrer dans les bureaux. L'avocate de l'institution est présente. Elle

me dit : « *Tu as appris pour les deux jeunes ? On n'en peut plus, on est perdu. Tu as une idée d'où ça vient ? Pourquoi nos jeunes se suicident ?* ». Je suis bien embarrassée. Je ne peux que m'allier à ce sentiment d'impuissance et d'incompréhension. Elle ajoute : « *Dans ton pays, ils font quoi face à ça ?* ». Je bredouille les interventions dont j'ai eu connaissance au fil de mes lectures, lors de la phase du projet. Je m'empresse d'ajouter que je commence à peine ma recherche de terrain, que je suis novice en la matière et que je ne peux lui apporter de réponses toutes faites. Je suis surprise que ces professionnelles, que j'ai rencontrées qu'une fois lors de ma pré-enquête, partagent spontanément leurs préoccupations. La secrétaire m'invite à un atelier de postvention que la psychologue va donner dans une école. Je ne pouvais pas espérer si belle entrée en matière.

Le centre de prévention de la violence familiale

Le centre de prévention de la violence familiale s'étant approché de moi, je décide de saisir l'occasion pour m'approcher de l'assistante sociale. Le lendemain, je la rencontre. Elle m'invite à m'asseoir et à commencer l'entretien. Cette spontanéité me prend au dépourvu, je n'ai pas prévu un entretien si prompt. J'ai la chance d'avoir mon enregistreur (que j'ai entre-temps appris à dompter) et un brouillon de mon guide d'entretien. Je réalise que l'assistante sociale ne se charge pas des interventions concernant le suicide des jeunes, secteur occupé par la psychologue, avec qui je m'entretiendrai un mois plus tard. Elle m'apporte cependant de riches informations concernant la réalité et les problématiques de la jeunesse d'Humahuaca.

Le jour de l'atelier de postvention, j'attends les professionnels au lieu du rendez-vous. J'attends une heure. J'essaie d'appeler sur le numéro de portable. Personne ne répond. Il est tôt et les rues sont vides. J'hésite à aller directement à l'école. Les professionnels m'ont peut-être oubliée. Je n'y vais pas, je ne veux pas prendre l'initiative d'arriver seule, en plein atelier. Un ami passe. Il s'étonne de me voir si tôt. Je lui explique ma situation. Il rigole et m'annonce qu'aujourd'hui c'est férié. Les professionnels ont sûrement oublié ce détail et n'ont pas pu me contacter pour m'avertir. Je rentre bredouille. J'assisterai à l'atelier le surlendemain, un jour avant les vacances scolaires.

Le jour de l'atelier postventif arrive. J'ai rendez-vous devant l'école. Je suis entourée de dizaines de jeunes et ne voit personne que je connais. Je m'approche d'un groupe d'adultes, les professeurs, et me présente. Ils ne sont pas au courant de l'atelier. Je recommence à douter. La sonnerie retentit, tout le monde rentre. Je reste dans la cour. La psychologue arrive en trombe, me reconnaît mais n'a pas été avertie de ma présence. Je m'incrute quand même. La secrétaire du centre arrive également. Nous sommes dans un couloir qui borde les bureaux du directeur et du secrétariat. Quelques professeurs sont là à écouter la nouvelle de l'atelier et son déroulement. Personne ne me présente. Les regards se posent d'un air curieux sur moi. L'atelier a été préparé à la dernière minute, l'organisation le prouve. Les professeurs sont chargés de faire un cours spécial avec leurs élèves, les consignes sont données en dix minutes. Je passe dans les classes voir le déroulement de l'atelier. Les élèves sont très excités à quelques heures des vacances, tout le monde parle en même temps, on demande pourquoi une touriste est présente. L'atelier finira par être coupé par une cérémonie officielle. C'est le jour

des Droits de l'Homme. Drapeaux argentins, hymnes, chansons traditionnelles. Je m'étonne souvent de ce culte voué au drapeau argentin. Il représente pour moi le symbole d'un Etat qui se soucie peu de son peuple. Pour les Argentins, il représente le symbole d'un peuple uni face à l'adversité du pouvoir.

L'association « la femme et l'enfant indigène »

Je ne m'étais jamais attardée sur cette pancarte : « Association civile indigène : la femme et l'enfant indigène ». Désireuse de connaître cette association, je rentre à l'improviste. Un vieux monsieur arrive après que j'ai torturé mes cordes vocales avec des *Hola* désespérés. C'est le directeur de l'association. Il m'invite à passer dans quelques jours pour faire l'entretien. Le jour de l'entretien, je m'égosille à nouveau pour que quelqu'un me reçoive. Le directeur est là, mais il a oublié que je devais passer. Il semble pressé. Je lui propose de nous rencontrer un autre jour, si cela lui convient davantage. Il préfère le faire maintenant, en vitesse. Cet empressement m'empêche de préciser certains points intéressants de son discours. La visite de courtoisie d'une de ses amies met fin à notre entretien. C'est aimablement qu'il m'accompagne à la porte.

Le centre d'attention intégrale à l'enfance, l'adolescence et la famille (CAINAF)

Je décide de m'approcher du CAINAF. J'avais rencontré les professionnels lors de ma pré-enquête, ce qui m'épargne mon discours de présentation. L'assistante sociale et la psychopédagogue acceptent un entretien. Elles désirent le faire ensemble. La fenêtre ouverte, les voitures passent, le téléphone sonne. L'assistante sociale parle très doucement et n'articule qu'à moitié. Elle écrit un rapport en répondant à mes questions. La psychopédagogue m'accorde davantage d'intérêt. Je comprends très mal les propos. Mes questions paraissent passer du coq à l'âne. L'enregistrement ne m'aide pas beaucoup, il prouve surtout les mauvaises conditions sonores de cet entretien. Je rencontrerai la psychologue la semaine suivante, chez moi. Je la connais bien. Les conditions sont parfaites et sa prononciation compréhensible. J'ai envie de bénir cette heure d'entretien et la remercie d'une embrassade.

La police

Le lendemain, je passe au poste de police. J'en garde un souvenir amusant lors de ma pré-enquête. J'étais allée au poste pour demander s'ils avaient des statistiques sur les suicides. Le chef m'avait dit, en regardant en l'air : « *Cette année il y a eu, 1...2...3 euh, 4 suicides je crois* ». Après lui avoir demandé s'il n'avait pas d'archives plus précises, il m'avait sèchement envoyé à San Salvador de Jujuy, où les données sont stockées. A San Salvador de Jujuy, la police avait refusé de me donner les dossiers, car je n'avais pas de demande officielle d'une université. Aujourd'hui, je veux demander au chef la permission de faire un entretien. Il me semble important de connaître les procédures suite à un cas de suicide et connaître la position et les interventions policières concernant la jeunesse d'Humahuaca. J'entre dans le poste. Comme dans mon souvenir, un groupe de policiers préfère regarder le match de foot que d'accueillir mes demandes. J'attends un moment, admire la dernière prouesse de Messi et commence à faire comprendre que je suis là. Le chef n'est pas là, il me

faut repasser demain. Une semaine après, je peux m'entretenir avec lui. C'est un nouveau chef et je ne le connais pas. Il est bien plus sympathique avec moi et répond cordialement à mes questions.

Un membre du système éducatif

Le mois d'août arrive, le plus rude de l'année. La terre a faim. Elle a besoin d'aide pour surmonter ce mois. Les rituels de la Pachamama commencent. Les maisons sont purifiées. Les familles nourrissent la terre à coups de feuilles de coca, quinoa, maïs ou autres plats régionaux. La terre a soif. On l'hydrate avec toute sorte d'alcool. Tout se partage avec la terre. On la sert et on se sert après. Ce rituel termine souvent en beuverie générale.

Lors d'une soirée bien arrosée du mois d'août, je parle avec une connaissance, un professeur d'éducation physique. Il me parle de divers projets qu'il mène au sein de l'école et dans la communauté. Comme l'alcool rend la subtilité de ses propos incompréhensible, je lui demande s'il accepte de faire un entretien un de ces jours, une fois que nous sommes tous les deux sobres. Il est d'accord. Cet entretien me permettra d'avoir un discours d'un membre du système éducatif. Nous faisons l'entretien dans sa maison, également habilitée en auberge de jeunesse. L'informalité est au rendez-vous, des touristes passent, écoutent et vont jusqu'à commenter notre entretien, on entend la télévision, la musique est forte. J'en ressors avec un entretien de plus et des films-documentaires culturels prêtés.

L'Eglise

C'est dans le domaine religieux que je ferai mes derniers entretiens de professionnels. L'Eglise a une place importante dans la communauté et travaille avec la jeunesse. Je vais à la cure et demande à voir le responsable de la paroisse des jeunes. On m'informe que je peux trouver le responsable à la bibliothèque municipale ou au séminaire. La bibliothèque n'est pas ouverte. Je passe au séminaire et personne ne me répond. Je les imagine en pleine discussion avec Dieu. La porte du séminaire ne s'ouvrira jamais. Celle de la bibliothèque, après de longs jours de grève. C'est trois semaines après que je pourrai m'entretenir avec l'animateur de paroisse. Il est pressé. A la fin de l'entretien, il me parle d'un livre que je devrais lire, *La cultura del silencio*¹⁵⁸, car il est très significatif pour comprendre la situation des indigènes. Je me le procure et il me passionne. Je veux rencontrer l'homme d'Eglise qui l'a écrit. Je me mets en tête que c'est l'évêque de la prélature d'Humahuaca. Je le rencontre après une semaine. Je me réjouis d'écouter son discours. J'ai son livre dans ma poche. Je suis sur le chemin de l'Eglise quand je croise une amie. Je lui dis que je vais m'entretenir avec l'évêque, Jesus Olmedo. Elle rigole et me dit que l'évêque s'appelle Pedro Olmedo. Jesus, c'est son frère, il est curé à La Quiaca. Je m'énerve de n'avoir pas fait attention au prénom sur le livre. Il me reste cinq minutes pour adapter mon entretien à la situation. Je fais un signe de croix approprié aux circonstances et entre dans la cure.

¹⁵⁸ OLMEDO Jesús y Rivero, *La cultura del silencio en América Latina*, 1984.

Nous arrivons au terme du mois d'août. La Terre est rassasiée. Ma brochette de professionnels est terminée et peut nourrir ma recherche. Les données me permettront de connaître les interventions préventives et postventives du suicide des jeunes et les interprétations des professionnels. Les problématiques liées à l'emploi et à la situation économique de la région ayant toujours été mises sur le tapis, je décide de partir à la recherche de documents officiels et de statistiques concernant le taux de chômage, l'activité économique et les programmes sociaux. Je me dirige vers le bureau de l'emploi. La personne en charge me demande un papier signé et tamponné par le responsable du bureau d'action social. C'est la première fois qu'on m'exige une procédure officielle à Humahuaca. Je rédige une demande officielle et me présente au bureau d'action sociale. En deux minutes, le tampon et la signature du responsable ornent mon papier. Je peux passer la semaine suivante pour prendre le dossier. La semaine suivante, le responsable est fier de m'annoncer qu'il a fait un dossier détaillé et précis. Ma recherche l'intéresse au plus haut point. Le hic est qu'il l'a oublié dans un bureau qui est en grève. Je passe tous les jours durant un mois. Un jour sur deux le bureau est en grève. Les jours de travail, le responsable oublie le dossier chez lui ou est en réunion. Je commence à croire que ce dossier n'existe pas. Dorénavant, je ne passe au bureau qu'une fois par semaine. Les secrétaires ne prennent absolument pas au sérieux mon besoin d'informations. Le responsable non plus. Leur amabilité m'empêche de m'énerver. Je me plains cependant envers mon petit ami. Il me propose de m'accompagner car il serait davantage écouté, il suffirait de crier et les gens le prendraient au sérieux, d'autant plus qu'il est d'ici. Je refuse. Je ne veux pas de scandale. Je peux y arriver seule, dans le calme et la sérénité. Alors que j'entre pour l'avant-dernière fois dans ce bureau, la passivité des secrétaires me fait réagir. Je hausse la voix et m'indigne de leur manque de professionnalisme. Cela paye. Elles sont aux petits soins, me donnent le numéro du responsable pour que j'insiste, me promettent qu'elles vont faire avancer les choses. Le responsable ne répond ni à mes appels ni à mes messages. J'abandonne définitivement un jour avant de quitter Humahuaca pour rentrer en Suisse, soit deux mois après le joli tampon qui a officialisé ma demande.

Membres de la communauté

Il me reste néanmoins à interroger des membres de la communauté qui ne travaillent pas dans le domaine de la jeunesse. Je pourrai ainsi savoir comment les gens vivent, accompagnent et comprennent le suicide des jeunes. Je vais interroger des gens que je connais. Ils me font confiance et je peux faire trois entretiens.

Jeunes

Nous sommes à la mi-septembre. J'ai des entretiens variés et intéressants. Toutes les personnes interrogées sont adultes. J'ai besoin d'interroger des jeunes, histoire de ne pas avoir qu'une vision adultocentriste du phénomène. Je suis peu en contact avec cette population et ne sais pas comment m'y prendre pour l'approcher. Je parle avec une voisine, qui a environ 17 ans. Je lui dis que je m'intéresse à la jeunesse d'Humahuaca et que ça m'aiderait dans mon travail de faire un entretien avec elle. Elle accepte et me dit qu'elle passera après le dîner.

Comme elle est mineure, je devrais demander l'autorisation à ses parents. Vers 14 heures, comme je ne la vois pas venir, je m'assieds sur un mur dans la rue et attends qu'elle apparaisse. Une demi-heure après, je la vois sortir avec sa mère. Elles sont pressées. Cet empressement m'a surpris au cours de divers entretiens. Il me paraît paradoxal avec le rythme de vie à Humahuaca. C'est un contraste des plus étranges. J'en profite pour aller à leur rencontre et demander à la mère son autorisation. Elle me dit : « *Oui oui, mais une autre fois* ». Les jours suivants, je remarque que la fille évite mon regard. Je m'aventure à lui rappeler notre entretien. Elle me promet de venir. Elle ne vient pas. J'abandonne l'idée, ne voulant pas trop insister. Une des témoins que j'avais interrogée me présente deux adolescentes qui sont d'accord de faire un entretien. A nouveau, elles ne viendront pas. Je commence à douter de la possibilité de pouvoir m'entretenir avec des jeunes.

Une connaissance me rend visite et me dit : « *Pourrais-tu me donner des cours d'allemand une fois par semaine ?* ». Je lui dis que je suis de la partie suisse où ils parlent français. Je lui propose de lui donner des cours d'allemand, mais les cours les plus élémentaires et basiques qui soient. A la fin du premier cours, nous parlons de nos vies en sirotant un maté. Elle me conseille d'approcher les jeunes par l'école. Elle-même a donné un atelier l'année passée intitulé « le corps et la santé des adolescents ». Elle me propose d'aller voir la directrice de cette école de sa part, de lui présenter ma recherche, et de m'intégrer un après-midi à cet atelier. Selon elle, les jeunes vont préférer répondre à mes questions que de suivre les cours. Je trouve son idée très bonne. Je lui offre un *Danke schön* bien mérité.

Il me faudra bien une semaine pour pouvoir passer le bureau de la directrice. Les grèves sévissent plus que jamais. Lors de notre rencontre, elle me surprend par sa sévérité et la formalité de nos échanges. Elle accepte mon idée sous condition de ne pas parler directement du suicide. Je suis très satisfaite. Cette restriction ne me pose aucun problème. En effet, parler du suicide, bien que cela soit nécessaire dans des actions de prévention et de postvention, fait toujours peur de donner des idées de passages à l'acte à d'éventuelles personnes en souffrance.

Le jour de l'atelier, la directrice me présente au professeur. Il me demande si je veux que mes entretiens soient obligatoires pour les jeunes. Je décide que non, si personne ne veut me parler, j'en assumerai les conséquences. J'ai préparé ma présentation consciencieusement. Expliquer ma présence, tenter de donner confiance aux élèves, préciser que les entretiens sont anonymes. C'est lorsque je demande s'il y a des volontaires que ça se gâte. Aucun élève ne me fait cas, les filles ne me regardent même pas. Un élève de 19 ans finit par accepter. J'avais préparé l'entretien avec beaucoup de questions de relance, ayant l'intuition que les jeunes répondraient brièvement à mes questions. Ce fut le cas. Je fus déstabilisée des réponses à deux mots mais pus finir l'entretien assez satisfaite. Nous retournons en classe, en chasse de nouveaux prétendants. Silence complet. Je demande à l'élève qu'il donne un retour sur l'entretien, histoire de les rassurer. Une fille de 17 ans se porte volontaire. Les réponses sont encore plus succinctes. Je finirai par m'entretenir avec un ultime garçon de 17 ans, non sans insister. L'entretien durera cette fois 15 minutes.

Annexe 2 : guide d'entretien pour les professionnels

1) Données personnelles

- Âge, origine, profession

1) Présentation de l'institution

- Date de la fondation
- Objectifs de l'institution, population ciblée
- Equipe professionnelle, répartition des rôles
- Moyens et interventions mis-en-place pour atteindre les objectifs
- Obstacles dans les interventions

2) Le suicide des jeunes

- Expériences dans le domaine ? Comment ils ont été mis au courant ?
- Que s'est-il passé ? Qui s'est suicidé (âge, sexe) ? Comment ? Dans quelles circonstances ?
- Y'a-t-il eu des interventions ? Lesquelles ? Dans quel but ? Quelles ressources mobilisées ? Quel professionnel intervient ?
- Les interventions sont-elles toujours les mêmes ?
- Y'a-t-il un travail avec d'autres institutions (famille, école, communauté)

3) Tentatives de suicides

- Mêmes questions que pour le suicide

4) Compréhension du phénomène et mis-en-lien avec le contexte d'Humahuaca

- Quelle analyse pour le suicide ? Avec quelles problématiques la personne lie le suicide (chômage, alcool, éducation, perte d'identité, décalage générationnels, etc.)
- Quelles sont les problématiques principales de la jeunesse ?

5) Prévention

- Comment prévenir à long-terme le suicide des jeunes ?
- Qu'est-ce qui pourrait être amélioré ? Comment, dans quel but ?